

COUVRIR
LE
MONDE

UN GRAND
XX^e SIÈCLE
DE GÉOGRAPHIE
FRANÇAISE

Marie-Claire Robic
(coordinatrice)

Didier Mendibil

Olivier Orain

Jean-Louis Tissier

Cyril Gosme

*

*

*

*

*

adpf

association pour la diffusion de la pensée française ●

Ministère des Affaires étrangères

Direction générale de la coopération internationale et du développement

Direction de la coopération culturelle et du français

Division de l'écrit et des médiathèques

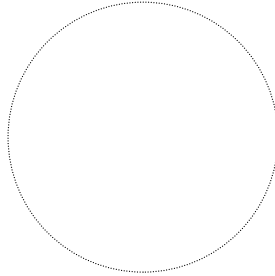
© janvier 2006.

adpf - ministère des Affaires étrangères ●

6, rue Ferrus. 75 014 Paris

isbn 2-914935-44-7

livres français



Cyril Gosme
doctorant,
ATER
à l'université
de Paris I

*

Didier Mendibil
maître
de conférences
à l'IUFM
de Créteil

*

Marie-Claire Robic
(coordinatrice)

directeur
de
recherche
au CNRS

*

Olivier Orain
professeur agrégé
à l'université
de Toulouse
Le Mirail

*

Jean-Louis Tissier
professeur
à l'université
de
Paris I

*

Membres de l'équipe de recherche
Épistémologie et histoire de la géographie (E.H.GO)
UMR 8504, Géographie-cités
(CNRS, université de Paris I, université de Paris VII)

13, rue du Four, 75 006 Paris

La Terre est désormais « finie » : les continents mais aussi les mers et les océans sont aujourd'hui connus, sillonnés, cartographiés. La conquête des pôles au début du ^{xx}^e siècle marque la fin de ces grandes explorations du globe. Il s'agissait jusqu'alors de compléter progressivement l'inventaire des lieux connus ; il s'agit à présent de mieux comprendre les liens que les individus et les sociétés entretiennent avec leur cadre de vie. Le monde ainsi borné s'offre à l'étude et à l'interprétation. C'est la mission que se sont donnée les géographes depuis la fin du ^{xix}^e siècle. Malgré la diversité des thèmes abordés, des méthodes employées, des partis-pris assumés, tous ont choisi d'étudier les façons dont l'Homme habite la Terre. L'objectif de cet ouvrage est de retracer la place toute singulière qu'occupe la France dans cette grande aventure intellectuelle du ^{xx}^e siècle.

On considère généralement que la géographie comme science et discipline universitaire est en effet née en France dans les années 1890, sous l'impulsion de Paul Vidal de La Blache, professeur à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm à Paris. Elle traitait alors surtout des rapports de l'homme au milieu, c'est-à-dire de l'ensemble des conditions naturelles qui influençaient peu ou prou l'activité humaine. Au début des années 2000, les géographes s'intéressent au « Système-Monde », aux « découpages de l'espace », à l'articulation des « lieux », des « réseaux », et des « territoires ». Malgré son jeune âge, la géographie a donc connu de profondes évolutions dont les chercheurs français ont été les acteurs plus ou moins influents. Au cours de ces quelques décennies, ils ont participé activement à la construction d'un savoir sur le monde ; ils n'ont jamais cessé en parallèle de s'interroger sur la place de leur discipline dans le champ des sciences et sur le rôle qu'elle avait à jouer dans la société. C'est ce double mouvement qu'entendent ici aborder les auteurs des quatre chapitres suivants.

La géographie, comme discipline scolaire, a connu en France une trajectoire originale qui fait l'objet du premier chapitre. Inventée au sein de l'université par un professeur d'histoire, l'« école française de géographie » est intimement liée au monde de la recherche et de l'enseignement. L'apparente unité des premiers temps a cependant progressivement cédé la place au pluralisme : les différentes générations de géographes ont sans cesse répondu aux défis nouveaux. Dans l'histoire de la discipline géographique, plusieurs grandes étapes se laissent individualiser qui reflètent tout à la fois l'évolution des thèmes enseignés et des notions centrales privilégiées mais aussi les changements qui ont affecté les structures d'enseignement et les réseaux d'enseignants. Une série de manifestes, débats, textes doctrinaux et ouvrages de synthèse balise l'évolution de la production intellectuelle française.

La géographie se différencie des autres disciplines par la singularité de ses pratiques. Le second chapitre est ainsi consacré aux gestes qui caractérisent le « métier » de géographe. Quelles sont les façons qu'a le chercheur d'aborder le monde ? Comment peut-il rendre compte de son expérience de terrain ? Ce chapitre met particulièrement l'accent sur l'efficacité des outils iconographiques utilisés ou mis au point par les géographes (photographie, cartographie, chorématique, ...). Si la géographie se définit avant tout comme une pratique particulière, ses champs d'application débordent le seul domaine de l'enseignement. Elle offre par exemple de nouveaux débouchés dans les métiers de l'aménagement ou de l'environnement.

Le troisième chapitre aborde la géographie par le statut de science qu'elle a progressivement acquis au cours de son histoire. De fait, l'affirmation d'un domaine légitime de connaissance ne s'est pas imposé d'emblée. Ce n'est qu'au début des années 1900 que les intellectuels français et l'administration centrale ont reconnu

la qualification des géographes dans le champ des sciences. Comme toute science, la géographie s'est nourrie de différents paradigmes¹ depuis sa fondation jusqu'au début du xxi^e siècle. Rattachée principalement aux sciences de la nature – les sciences «dures» – à l'origine, elle s'est progressivement rapprochée des sciences sociales à partir des années 1950. Cette périodisation spécifique permet ainsi de comprendre comment s'est construit la diversité des écoles et des façons qui traversent aujourd'hui la discipline.

Enfin, la géographie peut aussi être appréhendée comme un discours sur l'espace. Elle a accompagné et soutenu l'effort d'unification nationale entrepris par la III^e République. Le discours géographique est étroitement lié à l'histoire politique, sociale et culturelle de la France sur ce grand xx^e siècle. Le privilège parfois accordé à la référence hexagonale n'a cependant jamais empêché les géographes de participer activement à la construction d'un discours sur le monde, sa structuration, ses découpages, ses logiques de fonctionnement. Ce mouvement à la fois centrifuge et centripète constitue l'une des originalités majeures de la géographie française.

Envisagée successivement comme une discipline universitaire, comme un ensemble de pratiques, comme une science à part entière et comme un discours sur l'espace, la géographie française se donne à voir dans toutes ses composantes : ses héros, ses grands textes, ses revues, ses réseaux et associations. Une bibliographie finale récapitule les principaux périodiques et les grandes collections de la géographie contemporaine et présente les thèses devenues classiques en les classant soit par régions, soit par thèmes. Ainsi seront examinés non seulement les rapports savants que les géographes entretiennent avec le monde, mais aussi les façons dont ils se représentent eux-mêmes leur métier.

Afin de relever ce double défi, les auteurs se sont imposé quelques limites majeures. Tout d'abord, les esquisses anciennes d'une expertise géographique avant la lettre ne sont ici que suggérées. S'il existait incontestablement des savoirs géographiques diffus avant la naissance de l'école française, il a semblé préférable de mettre l'accent sur la singularité de l'aventure disciplinaire amorcée en France. De même, la place manque pour aborder la diversité des pratiques géographiques observables hors de la sphère de l'enseignement : la diplomatie, par exemple, ou encore l'entreprise et l'armée, mobilisent des compétences apparentées à la pratique universitaire standard. Elles relèvent cependant de logiques distinctes qui réclament une analyse plus précise que ne le permettent les limites de cet ouvrage. Il convient enfin de rappeler que la géographie n'évolue pas seule mais bien dans un contexte intellectuel qui englobe également les sciences-sœurs – la géologie, la botanique, l'histoire, la sociologie ou l'anthropologie parmi d'autres. Tour à tour modèles ou repoussoirs, ces sciences connexes interviennent ici comme miroirs pour penser le développement de la géographie.

Conscient des limites de leur travail, les auteurs espèrent néanmoins offrir au plus grand nombre l'occasion d'entrer de plain-pied dans une entreprise intellectuelle exceptionnelle et de découvrir la richesse de la géographie française au début du xxi^e siècle.

Yves Mabin

Chef de la Division de l'écrit et des médiathèques

Ministère des Affaires étrangères

Jean de Collongue

Directeur de l'Association pour la diffusion de la pensée française

1

La notion de paradigme est empruntée aux travaux de Thomas S. Kuhn qui a étudié la structure des révolutions scientifiques.

Introduction générale	9
UNE DISCIPLINE SE CONSTRUIT Enjeux, acteurs, positions	15
Débats sur une origine	18
Cinquante années de reproduction de l'école française de géographie	22
De l'après-guerre à la fin des années 1960 :	33
la reconduction du projet dans la fragmentation	
De la géographie, science sociale de l'espace, à la dispersion	41
LES GESTES DU MÉTIER Terrain, espace et territoires	54
La reconnaissance du terrain (1890-1945)	57
L'organisation de l'espace (1945-1975)	70
La territorialisation des pratiques spatiales (1975-2005)	77
LA GÉOGRAPHIE COMME SCIENCE Quand « faire école » cède le pas au pluralisme	90
Les joies d'une école	93
Une « révolution scientifique » tardive ?	107
Les voies du pluralisme	115
LES GÉOGRAPHEs À L'ŒUVRE Intérêt national et quête d'universel	124
Le territoire de la France, laboratoire de la géographie française	127
La géographie hantée par l'idée du monde	144
Conclusion générale	163
Thèses d'État de géographie soutenues en France de 1890 à 2002	185
Bibliographie	203

Couvrir le Monde, traiter des lieux et des relations qu'individus et sociétés entretiennent avec une Terre qui apparaît comme finie – continents, pôles et mers étant désormais explorés –, voilà une ambition que les géographes entretiennent depuis la fin du XIX^e siècle en se distinguant à la fois des savants et des autres professionnels, écrivains, journalistes, documentaristes, qui pourraient avoir la même visée. Portés d'emblée par la valorisation de leur propre territoire national et par la confiance dans leur capacité à appréhender l'universalité du monde habité, les géographes français se sont particulièrement voués à ces objectifs. Le temps du défi allemand passé, ils ont dominé la discipline durant les années 1930, avant de laisser l'hégémonie aux États-Unis, dès l'après-Seconde Guerre mondiale. Ils ont aussi perdu la superbe d'une « école française de géographie » à vocation professorale pour affronter la diversité interne et les enjeux de nouveaux métiers, tels ceux de l'aménagement ou de l'environnement. Toujours dépendante du débouché scolaire, la géographie reste une discipline universitaire qui ouvre sur de multiples métiers hors de l'enseignement. Encore liée à l'histoire, elle entretient des relations étroites avec de nombreux domaines

du savoir, des sciences sociales et de la philosophie aux sciences de la terre et à l'informatique; elle côtoie les sciences dites dures, mais aussi la littérature de voyage... La géographie traitait voici un siècle de l'homme et de la Terre, de l'homme et du milieu; aujourd'hui elle débat du Système-Monde, de l'espace géographique, de l'articulation des réseaux, des lieux et des territoires.

Traiter d'un grand XX^e siècle de géographie française, des années 1890 au début des années 2000, revient à rendre compte des dimensions historiques d'une discipline qui s'affirme sur cette durée comme un savoir spéculatif développé au sein de l'Université ou de la recherche fondamentale, mais qui se pose, de manière plus ou moins récurrente, les questions de son identité intellectuelle et de sa pertinence sociale.

Si cette inscription universitaire et la qualification de la géographie comme science à part sont pratiquement acquises au début des années 1900 pour une partie du champ intellectuel et pour l'administration centrale, il ne faudrait pas en induire une quelconque nécessité. C'est l'expression d'un processus lent, qui a conduit à l'affirmation d'un domaine légitime de connaissances, au sein du champ scientifique soutenu

de manière volontariste par la III^e République. Les lignes de force intellectuelles, sociales, politiques, qui ont gouverné ce processus ont été bien étudiées, mais leur exposition mériterait encore quelques détails, tant les stéréotypes ont la vie dure. Le manque d'études historiographiques serrées de ce domaine de savoir (en contraste avec la sociologie et l'histoire par exemple) et la rareté du comparatisme rendent en effet délicate l'interprétation de l'histoire sociale, culturelle et intellectuelle de la discipline. La difficulté est redoublée par deux écueils. D'abord, il s'agit d'une discipline idéologiquement sensible, qui a eu, notamment, partie liée avec l'inculcation nationale et la propagande colonialiste. Certes, la géographie partage cette dépendance avec bien d'autres disciplines, mais elle a eu la particularité d'être extrêmement liée au cursus scolaire, donc à la diffusion massive par l'école. Par ailleurs, le fait que la géographie moderne (beaucoup moins que l'histoire encore) suscite peu l'attention des historiens des sciences, des philosophes ou des épistémologues, contribue à renforcer des lectures biaisées de son histoire, qui tiennent à ce que l'essentiel de la recherche historiographique résulte de travaux

réflexifs dus à ses propres praticiens. Comme on le sait de ces lectures, ces autoréflexions sur la discipline s'opèrent souvent dans une attitude passionnelle, très asservie aux débats internes à la profession et aux intérêts propres des chercheurs engagés dans cette investigation. Elles manquent par là du recul de l'analyste extérieur – mais elles peuvent, en revanche, avoir une grande capacité heuristique, mettant au jour des questions inaperçues par le non-spécialiste et les enjeux cognitifs, pragmatiques ou de pouvoir qui traversent le champ.

Pour éviter ces biais et ouvrir les perspectives, on aurait souhaité, dans cette étude, confronter l'approche historique à une double analyse comparative, celle des disciplines voisines qui ont participé au même mouvement d'affirmation scientifique à partir du dernier tiers du XIX^e siècle, et celle des géographies qui se sont déployées en parallèle dans les autres pays développés. Tour à tour, et parfois ensemble, modèles ou repoussoirs, concurrentes ou alliées, ces sciences sont utilisées ici autant que possible comme miroirs pour penser le développement de la géographie. On aurait voulu aussi intégrer au récit présenté les diverses narrations que les géographes ont pu tenir sur le passé et sur les héros de leur

discipline. On a dû se référer surtout à d'autres types de textes : écrits doctrinaux et programmatiques, notamment les seuils textuels que sont les « avis », avertissements, préfaces et autres introductions, par lesquels ils ont voulu donner sens à l'entreprise géographique. La cohérence a été recherchée à travers des analyses effectuées par séries longues : ensembles de thèses et d'ouvrages, collections et textes clés, notamment lorsqu'il s'agissait de connaître les manières de faire des générations de géographes qui se sont succédé depuis plus d'un siècle. Aussi ont pu être examinés les façons de se représenter leur science et le rapport savant que les géographes entretiennent avec le monde.

Le parti de ce livre tient dans un choix épistémologique. On a tenu à envisager l'ensemble des composantes qui font une discipline. Bien sûr, un corps doctrinal conforté de façon variable par des travaux empiriques, mais encore un ensemble de spécialistes organisés en réseau – par l'intermédiaire de revues ou d'associations – et astreints à l'exercice d'un programme plus ou moins explicite, qui est transmis au cours d'une formation commune. Pour ne pas tomber dans l'illusion qui éclaire le domaine de la géographie sous un point de vue unique, celui

des dominants – ici essentiellement, pour la première moitié du siècle, l'orthodoxie qu'était la vue universitaire, celle d'une géographie humaine et régionale formatée par l'autorité des professeurs de la Sorbonne et par quelques voix de province –, on a essayé de repérer quelques-unes des figures de géographes périphériques au champ universitaire et les lieux principaux où de la géographie s'est faite. Cependant, les marges ne sont qu'évoquées, à la fois par manque d'information sur l'ensemble d'un champ plus diffus que ne le laisse penser le sens commun, et au vu du format de l'ouvrage. Les esquisses anciennes d'une expertise géographique avant la lettre, hors de l'enseignement, ne sont que suggérées, sans que l'on puisse approfondir les itinéraires personnels et analyser l'exercice de savoirs géographiques dans les sphères de l'entreprise ou de la diplomatie par exemple. Peu connue encore en France, la géographie coloniale, qui a été longtemps disjointe de la pratique universitaire standard, est, quant à elle, à peine abordée ici ; de même la rencontre coloniale, dont l'étude est en plein essor, et qui suscite des travaux novateurs inspirés, tardivement, des subaltern studies ou recherches dites « post-coloniales ».

Quatre chapitres traversent successivement ces décennies qui, depuis la fin du XIX^e siècle, voient s'affirmer un savoir spécialisé sur le monde, sur ses lieux, ses découpages, et sur le rapport qu'entretiennent les individus et les sociétés humaines avec leur cadre de vie.

Le premier retrace la trajectoire de la géographie française, depuis la structure de sciences géographiques diffuses jusqu'à la pluralité qui s'inscrit dans le champ à partir des années 1970-1980, en passant par la longue phase de « disciplinarisation » entamée autour de Paul Vidal de La Blache dans la dernière décennie du XIX^e siècle. Les scansions de cette histoire ont été dégagées par l'étude du « corps » des géographes, envisagé tant à travers les changements de sa morphologie et de son organisation qu'à travers l'évolution de sa production intellectuelle – les changements de notions centrales, les cycles successifs de « positions » engagés par la série de « manifestes, débats, textes doctrinaux, ouvrages de synthèse » balisant cette évolution.

Le deuxième chapitre est consacré à la géographie « en train de se faire », telle qu'elle se donne dans les pratiques les plus communes du « métier » du géographe, dans ses façons de faire lorsqu'il rencontre ce monde dont

il se veut l'interprète et, surtout, lorsqu'il veut en rendre compte.

Privilégiant les pratiques iconographiques, ce chapitre s'interroge aussi sur le rôle de ces actions de représentation des lieux dans les divers moments de l'activité professionnelle, savante ou non, notamment dans la géographie scolaire et, aujourd'hui de plus en plus, dans les expertises territoriales.

Le chapitre suivant vise à cerner les traits majeurs de l'identité épistémologique de la géographie. Il se réfère largement aux conceptions de la structure des révolutions scientifiques de Thomas S. Kuhn, en tentant de dégager le (ou les) paradigme(s) qui a(ont) nourri la discipline depuis sa fondation, au début du XX^e siècle. Comme les précédents, mais avec une périodisation spécifique, il retrace une évolution menant d'une école relativement monolithique au pluralisme contemporain.

Le quatrième chapitre examine la contribution des géographes au monde des idées et de l'action en se concentrant sur le rôle qu'ils ont joué dans les représentations ou les interventions relevant de deux échelles principales, celle de l'organisation de l'espace national et celle des structurations du monde.

La liste des thèses d'État de géographie soutenues en France de 1890 à 2002 est présentée par catégories et grands ensembles régionaux.

Une bibliographie finale récapitule les principaux sites Internet, les revues et collections de la géographie française contemporaine, présente brièvement les grands classiques et dresse un panorama des thèmes et des champs d'élection de la géographie pratiquée en France au début du XXI^e siècle.

UNE

DISCI

SE

CONS

ENJEUX,

ACTEURS, POSITIONS

PLINE

Marie-Claire Robic

TRUIT

Le début du XX^e siècle voit disparaître trois grandes figures, presque contemporaines, qui ont diffusé en parallèle une certaine culture géographique : le géographe Élisée Reclus (1830-1905), célèbre pour sa Nouvelle Géographie universelle et qui achève alors la publication de son autre somme, L'Homme et la Terre ; Jules Verne (1828-1905), écrivain, vulgarisateur, éveillé de curiosité géographique à travers sa série des Voyages extraordinaires ; Émile Levasseur (1823-1911), professeur au Collège de France, démographe, historien, économiste, rénovateur de la géographie scolaire des années 1870 et inventeur de la géographie économique. Ce sont, dans leur variété, des symboles éclatants de l'engouement polymorphe pour la géographie qui a marqué le dernier tiers du XIX^e siècle.

Au même moment, une sensibilité géographique, que l'on caractériserait par un vif intérêt pour l'ailleurs et pour l'actualité des transformations territoriales, agite la société française. Mais ses lignes de force sont distinctes de celles qui ont animé le siècle précédent. À l'exploration du globe fait suite la réflexion sur une Terre considérée comme presque totalement connue. À la conquête coloniale succède la mise en valeur de l'empire. De nouvelles relations au territoire

national s'expriment. Le nationalisme, idéologie majeure qui a porté depuis les années 1870, en France comme dans les pays voisins, des politiques de grandeur, n'a pas perdu de sa virulence. Mais les affrontements coloniaux et les adversités économiques ont élargi à toutes les puissances européennes, et même aux États-Unis d'Amérique, les rivalités que la guerre de 1870 avait ancrées dans le différend franco-allemand. D'autres échelles que la patrie et d'autres références que le sol émergent au sein d'idéologies territoriales diffuses. Ainsi, une action régionaliste protéiforme crée une certaine effervescence en faveur de l'animation de la vie locale et régionale ; moins répandues qu'en Grande-Bretagne mais toutefois vivantes, souvent en réaction contre l'urbanisation, des associations de promotion des paysages ou d'activités sportives et de plein air, tel l'alpinisme, émergent ; le goût de l'exotisme s'exprime dans les sensibilités et dans les pratiques artistiques. Au total, si l'espace de la nation reste la référence idéologique centrale, les trente dernières années du XIX^e siècle l'ont considérablement transformé, matériellement et symboliquement, et ont bouleversé le système dans lequel il s'inscrit au sein de l'Europe et du monde. Mais ce qui est le plus neuf au tournant du siècle

*pour la géographie est l'affirmation
d'un mouvement universitaire
conquérant, qui prend une figure
particulière, celle du « géographe »,
professeur, savant et homme de terrain,
et une figure collective, l'« école »
de géographie.*

*C'est le déroulement d'un long
XX^e siècle de géographie à dominante
universitaire que l'on analyse
ci-dessous. Le chapitre suit un processus
principal de spéciation où une discipline
se met en place, en se construisant
un champ propre : son étude
embrasse l'ensemble des productions
et positions intellectuelles, qu'elles soient
programmatisées ou non, et le corps
de spécialistes qui les assume.
On examine les modalités temporelles
de cette « disciplinarisation »,
faite d'individualisation – et,
d'abord, de distinction par rapport
à l'histoire et aux historiens –,
mais aussi de dispersion – c'est-à-dire
de différenciation interne et,
éventuellement, d'alliances
interdisciplinaires renouvelées.*

18 DÉBATS
SUR
UNE ORIGINE

DÉBATS SUR UNE ORIGINE

— Nombre d’histoires de la géographie moderne commencent en 1870¹. La vulgate a retenu des années 1870-1880 une propagande réussie pour la diffusion de la géographie à l’école, comme vecteur de patriotisme, et l’éclosion d’une multitude de sociétés de géographie agissant comme autant de lobbies pour la colonisation. En datant de 1870 (la défaite de Sedan) l’émergence de la demande initiale de géographie, elle a mis en exergue une « exception » française, fondée par l’inscription originelle de la géographie dans un projet républicain nationaliste et colonialiste. On peut discuter cette vulgate en soulignant trois points. Le premier consiste à montrer que, dès le milieu du siècle et surtout à la fin du second Empire, une politique d’introduction de la géographie à l’école a été menée, avec le but premier de moderniser le système éducatif en l’ouvrant sur le monde contemporain². Le deuxième point rappelle que la propagande en faveur de l’enseignement de la géographie ne se restreignait pas à la France, puisqu’elle affectait aussi les pays voisins, en particulier l’Empire allemand dès l’après-guerre, la Grande-Bretagne au cours des années 1880-1885, les États-Unis au début du xx^e siècle – et qu’il s’agit donc d’un phénomène massif de nations développées sujettes aux mêmes syndromes nationalistes et impérialistes³. Le troisième est que le choc de la défaite a été doublé par un autre traumatisme, dû à l’écclatement de la Commune et à son écrasement sous les yeux de l’ennemi : les dirigeants de la III^e République ont affronté des enjeux externe et interne, celui de la Revanche et celui de l’unité nationale.

Plusieurs auteurs insistent aussi sur la particulière dépendance de la géographie savante à l’égard de la géographie scolaire : celle-ci aurait été son débouché naturel, ce que l’on pourrait appeler son « premier marché ». Effectivement, avec des auteurs éclairés par des comparaisons internationales, on peut montrer que le développement de la géographie universitaire suit de près les réformes de l’enseignement secondaire, qu’il accompagne l’introduction de la géographie dans les programmes⁴. Comme l’histoire mais d’avantage que la plupart des autres disciplines, la géographie a été particulièrement liée, dans son développement, à une

1

Cf. V. Berdoulay, 1995, *La Formation de l’école française de géographie (1870-1914)*, Paris, Éditions du CTHS [première édition, 1981] et P. Claval, 1998, *Histoire de la géographie française de 1870 à nos jours*, Paris, Nathan.

2

Cf. C. Rhein, 1982, « La géographie, discipline scolaire et/ou science sociale ? (1860-1920) », *Revue française de sociologie*, XXIII, p. 223-251, et M.-C. Robic, 2004, « La diffusion de la géographie dans l’enseignement français (fin XIX^e-début XX^e siècle) : force du mouvement et variété des projets », *Paedagogica historica*, 40, 3, p. 294-314.

3

Cf. H. Capel, 1991,
«Institutionalization
of geography and
strategies of change»,
in D. Stoddart (ed.),
*Geography, Ideology
and Social Concern*,
Oxford, Basic Blackwell,

p. 37-69.

4

Cf. H. Capel,
op. cit.

5

N. Broc, 1974,
«L'établissement
de la géographie
en France :
diffusion,
institution, projets
(1870-1890)», *Annales
de géographie*,
p. 545-568.

6

Cf. O. Soubeyran, 1997,
*Imaginaire, science
et discipline*, Montréal,
Paris, L'Harmattan.

7

P. Boulanger,
2002, *La Géographie
militaire française
(1871-1939)*,
Paris, Economica.

8

Cf. V. Berdoulay,
op. cit.

demande scolaire. Celle-ci suit en fait un double projet, qui vise l'ordre de la modernisation (par une formation des esprits et à des métiers en prise sur le monde contemporain) et l'ordre idéologique (former un bon citoyen, élevé dans le conformisme de l'idéologie nationale). Mais en cela la France n'est pas non plus l'exception. Ce qui fait sa spécificité serait l'alliance entre science et civisme, la fonction savante et citoyenne de l'enseignement, que l'on ne trouverait pas dans les mêmes termes ailleurs.

Dans cette promotion de la géographie qui commence à la fin du second Empire, les grandes bifurcations ayant présidé à l'affirmation de la discipline à l'Université datent des décennies 1870 et 1880. Face à deux projets concurrents, l'un d'une école de géographie indépendante qui aurait rassemblé la gamme des «sciences géographiques» et servi tous les groupes d'intérêts⁵, l'autre de développement strictement universitaire, l'année 1885 est décisive. Elle vit en effet le ministère de l'Instruction publique faire un arbitrage favorable à l'Université (et précisément aux facultés de lettres, où existait un embryon d'enseignement de géographie au sein du cursus d'histoire) pour l'implantation d'une géographie savante. Il existait certes des tensions entre les intérêts respectifs des «coloniaux», des pédagogues, des militaires et des universitaires; il en existait aussi au sein même de l'Université, comme on l'a souligné à propos du différend entre le professeur de géographie coloniale Marcel Dubois et ses collègues proches de Paul Vidal de La Blache⁶. Il ne faudrait pas pour autant exagérer le parti pris de «science pure» que signifierait ce choix universitaire. En effet, de leur côté, les organismes officiels liés aux intérêts militaires, coloniaux et économiques ont créé leurs propres lieux de formation ou de renseignement sur le monde: organisation du Service géographique de l'armée entre 1874 et 1887 et création en 1875 d'un nouvel enseignement militaire à l'École d'état-major (devenue École supérieure de guerre en 1878)⁷; création d'un sous-secrétariat d'État aux Colonies (1881) – puis d'un ministère des Colonies à part entière (1894) – et d'une École coloniale (1889) assurant la formation des administrateurs de l'empire⁸; institution de services

étatiques d'observation et de régulation économiques et sociales du territoire, avec leurs publications régulières, telle la *Statistique générale de la France*⁹. À chaque organisme, son regard ou sa gestion autonome.

⁹
G. Palsky,
1996, *Des chiffres
et des cartes.
La cartographie
quantitative
au XIX^e siècle*, Paris,
Éditions du CTHS.

CINQUANTE ANNÉES DE REPRODUCTION DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DE GÉOGRAPHIE

LES ANNÉES 1900 : L'ÉMERGENCE D'UNE ÉCOLE	23
UN DEMI-SIÈCLE D'AUTONOMISATION À L'UNIVERSITÉ	26
UN PROJET UNIQUE MAIS UN PROGRAMME DUAL, OU CHOROLOGIE ET MÉSOLOGIE : LA SCIENCE CHARNIÈRE	28
UNE PRATIQUE RÉDUCTRICE	30
UN ÂGE D'OR ?	32

LES ANNÉES 1900: L'ÉMERGENCE D'UNE ÉCOLE

— Dans le haut enseignement, la géographie a connu un succès spectaculaire, sa présence à l'Université passant d'une seule chaire parisienne (la chaire de géographie historique de la Sorbonne datant de 1812) à son implantation dans toutes les villes universitaires en 1914, hormis Poitiers. Mais l'effectif reste médiocre, avec une vingtaine seulement de professeurs de faculté, auxquels il faudrait ajouter les enseignants professant dans quelques grands établissements parisiens et les écoles de commerce.

La nouveauté est dans l'émergence d'un mouvement qualitatif, d'ordre collectif. On peut l'identifier dans l'affirmation d'une «école de géographie» qui prend place dans le champ intellectuel français, soit que l'on souligne la gageure qu'elle représente par rapport à la géographie allemande – on parle alors d'une «école de géographie française» ou simplement d'une «école française» –, soit en raison de la concurrence dans laquelle elle s'installe vis-à-vis de sciences voisines, l'histoire, la sociologie ou l'ethnographie du côté des sciences sociales, et la géologie du côté des sciences naturelles – on parle alors d'une «école de géographie». Cette géographie universitaire a été portée par la politique volontariste de la III^e République, selon une optique qui alliait la formation scolaire et le développement scientifique, dans la représentation positiviste d'un progrès conjoint de la raison et de la liberté ou encore de la citoyenneté.

On peut effectivement suivre, dans les itinéraires intellectuels et professionnels de la poignée de géographes qui accèdent à des carrières universitaires pendant les années 1870-1890, leur conversion progressive à la géographie¹⁰. On peut voir les normaliens de la rue d'Ulm, issus d'une formation initiale par l'agrégation d'histoire et géographie, construire au cours de ce processus une posture intellectuelle, cognitive et pragmatique, qui configure la géographie en train de se penser et de se faire. On peut suivre aussi, par exemple chez Raoul Blanchard, nommé à Grenoble en 1906¹¹, comment les professeurs de chaires nouvelles devaient recruter leur public d'étudiants.

10

Cf. C. Rhein,
op. cit.,et M.-C. Robic, 1999,
«Bertrand Auerbach
(1856-1942), éleveur et
"sans grade"
de l'école française
de géographie»,
*Revue géographique de
l'Est*, 39 (1),
p. 39-48.

11

R. Blanchard,
1963, *Je découvre
l'Université, Douai, Lille,
Grenoble, Paris, Fayard.*

12

Cf. M.-C. Robic (dir.),
2001, *Le Tableau
de la géographie
de la France
de Paul Vidal
de La Blache.
Dans le labyrinthe
des formes*, Paris,
Éditions du CTHS.

13

Cf. G. Baudelle,
M.-V. Ozouf-
Marignier,
M.-C. Robic (dir.), 2001,
*Géographes
en pratiques
(1870-1945).
Le terrain, le livre,
la Cité*, Rennes, Presses
universitaires de Rennes.

Des réalisations étalées sur une décennie (tels l'*Atlas général Vidal-Lablache*, publié en 1891-1894, et le *Tableau de la géographie de la France*, paru en 1903, tous deux dus à Paul Vidal de La Blache) font date auprès des pairs, géographes ou non, de l'auditoire scolaire et du grand public¹². Des modes d'organisation, des supports de communication et d'expérience collective tels que des revues (les *Annales de géographie*, créées en 1891), des «laboratoires» de géographie en facultés des lettres, des manuels d'enseignement supérieur (dont le *Traité de géographie physique* d'Emmanuel de Martonne, publié en 1909, et la *Géographie humaine* de Jean Brunhes, en 1910), participent à cette constitution en école et à son inscription dans le champ universitaire¹³. Par la stigmatisation de leurs concurrents et, à l'inverse, par l'allégeance à une généalogie plus ou moins ancienne et à des intérêts de connaissance contemporains, ils se construisent leur propre espace discursif et légitiment leurs choix auprès de leurs pairs, de leurs commanditaires, de leur public. Au prix de discours de différenciation et de propositions constructives, ils participent ouvertement à la promotion suivie d'une «géographie nouvelle» ou «moderne», donc en rupture, rhétorique au moins, avec d'autres géographies. Tôt dans le siècle, des projets éditoriaux de grande envergure concrétisent cette conjoncture intellectuelle et sociale : mûri dès les années 1906-1907, c'est notamment le projet d'une nouvelle *Géographie universelle* élaborée sous l'égide de Vidal de La Blache et encouragée par l'éditeur Armand Colin. Prévue pour 1914, la collection ne paraît qu'après la Grande Guerre, sous le double sceau de Vidal de La Blache et de Lucien Gallois. Sans attendre ce grand œuvre, les monographies régionales qui se multiplient dans le sillage du *Tableau* entrent en résonance avec les milieux régionalistes, qui célèbrent les convergences entre visée réformatrice et travaux scientifiques. Dans la décennie 1900-1910, une certaine géographie s'exhibe donc comme discipline savante collectivement organisée autour de standards universitaires ; elle dispose d'une reconnaissance publique en France et à l'étranger ; elle commence, à la faveur des réformes scolaires des années 1902-1905, à pénétrer dans le système scolaire développé lors de la crise nationale liée à la guerre franco-prussienne et à la Commune.

Aussi, loin de représenter un vide, la disparition des grandes figures de la géographie comme Reclus, Verne et Levasseur, est envisagée dans ce monde savant comme une page qui se tourne, comme une ponctuation menant à un nouveau régime intellectuel : une phase proprement scientifique, celle d'une géographie de professeurs d'université et d'étudiants réguliers, qui fait pièce à la posture grand public, d'ordre critique et prophétique pour l'un, de fonction divertissante et fictionnelle pour le second, et qui dépasse la posture programmatique et quelque peu encyclopédique de l'académicien polyvalent.

D'un autre côté, nombre de lieux hors de l'Université participent aussi à la production de géographie. Parmi eux, les sociétés de géographie restent les plus visibles. Mais leur activité s'essouffle au début du siècle. Présentes dans de nombreuses villes depuis leur âge d'or des décennies 1870-1890, elles ne recrutent plus. Seules ou associées à des sociétés savantes ou bien aux intérêts économiques locaux, elles assument encore un rôle propagandiste et éducatif par le biais de leurs conférences grand public et de leurs bulletins, et contrôlent des enseignements variés où la géographie prend place, dans des écoles de commerce ou dans des instituts coloniaux. Mais souvent, comme le montre le cas bordelais¹⁴, le rôle moteur est dévolu désormais aux chambres de commerce pour ce qui est de la formation, tandis que la volonté de se passer de l'action de l'État pour mettre en valeur les colonies, celles-ci étant acquises, se heurte sur place à la tutelle de l'administration coloniale.

Le déclin des sociétés de géographie de la Belle Époque face à la montée de l'Université n'est pas propre à la France. Pour leurs manifestations locales comme pour leurs congrès internationaux, elles doivent compter avec une professionnalisation de la discipline dont témoignent de nouvelles institutions, telle l'Association of American Geographers, créée en 1904 sur un mode professionnel à l'initiative du géographe-géologue William Morris Davis. Par ailleurs, les autres spécialistes de « sciences géographiques », comme on disait dans les années 1870, ont formé leurs propres associations d'hydrologie, de géologie, de cartographie ou de géodésie.

14
Cf. Y. Pehaut,
1994, « Géographie,
colonies et commerce
à Bordeaux
1874-1939 »,
in M. Bruneau, D. Dory
(dir.), 1994, *Géographies
des décolonisations,
XV^e-XX^e siècle*,
Paris, L'Harmattan.
p. 77-94.

UN DEMI-SIÈCLE D'AUTONOMISATION À L'UNIVERSITÉ

— L'agrégation d'histoire et de géographie réservait une part congrue à la géographie. C'est par cette petite porte que se sont opérées son affirmation progressive et son émancipation de l'histoire. De Vidal de La Blache aux jeunes docteurs du début du ^{xx}^e siècle, tous ces «géographes modernes» viennent de l'École normale (rue d'Ulm, à Paris) et ont une formation initiale à l'histoire. Cette émancipation n'a trouvé son dénouement qu'entre 1941 et 1943, lorsque l'agrégation de géographie a été créée, sous le régime de Vichy. La géographie était l'une des dernières disciplines à conquérir son autonomie en ce domaine, avant les sciences économiques et sociales toutefois. La licence ès lettres mention histoire est devenue «d'histoire et de géographie» en 1907, la licence de géographie a été créée entre 1941 et 1945. Elle a précédé celles de psychologie (1947), de sociologie (1958) et de sciences économiques (1959). Ce fut la première licence moderne sans épreuve de latin obligatoire, ce qui l'a ouverte à des étudiants issus des formations modernes du secondaire.

Au sommet de l'édifice de la recherche, les thèses d'État de géographie sont restées consacrées à la géographie historique jusqu'aux premières années du ^{xx}^e siècle, pour complaire au spécialiste de la Sorbonne, Auguste Himly. En 1902, le succès des thèses de Jean Brunhes et d'Emmanuel de Martonne, soutenues respectivement sur l'irrigation dans les pays méditerranéens et sur la Valachie, légitime le recours au terrain permis par le changement de titulaire de la chaire parisienne. Vidal de La Blache l'a occupée à partir de 1898, quittant son poste de maître de conférences à l'École normale supérieure. Auparavant, la présence en Sorbonne d'une chaire de géographie coloniale, créée en 1893 pour Marcel Dubois, avait permis une ouverture discrète aux sujets contemporains. Outre cette autonomisation par rapport à l'histoire, les universitaires, en contrôlant un système de formation, ont acquis une forte indépendance par rapport aux groupes de pression qui avaient contribué à diffuser la géographie à l'école et à l'université. Les sociétés de géographie ont été contrôlées par des universitaires durant les années 1930. Elles ont été évincées du niveau international par la mise

sur pied, au lendemain de la Grande Guerre, d'une organisation internationale, l'Union géographique internationale (UGI), qui entendait prendre en main les congrès internationaux. Cette instance créée en 1922 à Bruxelles reposait, à l'instar des unions scientifiques similaires suscitées par les académies des sciences des nations alliées, sur les académies des sciences ou sur le personnel universitaire. À ce titre, les géographes ont organisé un Comité national français de géographie (CNFG), regroupant des représentants de l'Université, du Service géographique de l'armée, de la Société de géographie de Paris et de l'Académie des sciences. Mais la cheville ouvrière en fut d'emblée un professeur de Sorbonne, Emmanuel de Martonne, qui avait suivi la création de l'UGI, et qui occupa les fonctions de secrétaire général au Comité pendant plus de vingt ans avant de succéder, à la présidence (1945-1953), au général Bourgeois et au géologue Emmanuel de Margerie. Après lui, tous les présidents suivants ont été des universitaires géographes. Parallèlement à cette organisation et sur le modèle américain, Emmanuel de Martonne a créé en 1920 une association indépendante des sociétés de géographie, l'Association française de géographes (AGF), ouverte aux seuls professeurs et chercheurs (auteurs d'articles).

Géographie des professeurs, en conséquence : leur hégémonie s'observe aussi dans toutes les instances scientifiques et académiques, telle la section de géographie du Comité des travaux scientifiques et historiques (CTHS), qu'a dirigée Vidal de La Blache de 1909 à 1918, laissant sa succession à des fidèles. Pendant l'entre-deux-guerres, une figure sorbonnarde a cumulé toutes les fonctions, comme président ou comme principal animateur : Emmanuel de Martonne. Président de l'AGF, dominant de fait l'activité du CNFG, il a en outre accédé à la présidence de l'UGI entre 1938 et 1948 (dont il avait été le secrétaire général de 1931 à 1938).

UN PROJET UNIQUE MAIS UN PROGRAMME DUAL, OU CHOROLOGIE ET MÉSOLOGIE : LA SCIENCE CHARNIÈRE

15

Cf. M.-C. Robic, 1992, «Géographie et écologie végétale : le tournant de la Belle Époque», in M.-C. Robic (dir.), J.-M. Besse, Y. Luginbuhl, M.-V. Ozouf-Marignier, J.-L. Tissier, *Du milieu à l'environnement. Pratiques et représentations du rapport homme/nature depuis la Renaissance*, Paris, Economica, p. 125-165, et M.-C. Robic, 1993, «L'invention de la "géographie humaine" au tournant des années 1900. Les Vidalien et l'écologie», in P. Claval (dir.), *Autour de Vidal de La Blache. La formation de l'école française de géographie*, Paris, L'Harmattan, p. 137-147 ; cf. aussi V. Berdoulay, O. Soubeyran, 1991, «Lamarck, Darwin et Vidal : aux fondements naturalistes de la géographie humaine», *Annales de géographie*, p. 617-634.

— L'émancipation de la géographie universitaire passait par l'élaboration d'un programme distinctif qui s'est profilé entre les années 1880 et le début de la décennie 1900. Jouant sur l'articulation entre le domaine de la nature et celui de l'homme, entre les sciences naturelles et les sciences historiques, les géographes se sont donné un projet que résume l'expression très usitée de «science charnière». Il emprunte aux sciences naturelles leur fondement rationnel et, s'agissant de géologie, de géographie botanique ou de géographie zoologique, leur pratique de l'observation, de la classification et du terrain. Il s'appuie de l'autre côté sur la contingence de l'histoire humaine. La géographie articule alors deux champs. Mais comment les articuler ? Deux structurations ont été construites pour légitimer une place spéciale à une science alors qualifiée de «géographie moderne» par ses avocats.

Dans la première configuration, la géographie se fait science du découpage régional de la Terre. Ce programme régional – ou chorologique, selon une expression empruntée à la réflexion épistémologique développée en Allemagne – différencie la nouvelle discipline des sciences spécialisées dans la mesure où il se propose de découvrir des «régions géographiques», c'est-à-dire des ensembles spatiaux présentant à diverses échelles une originalité résultant de la combinaison de phénomènes naturels et humains. La spécificité relève de cette «combinaison», là où les sciences spécialisées ne s'intéressent qu'à un objet simple : la végétation ou le sol par exemple. Les géographes sont allés plus loin encore, en postulant l'existence de combinaisons physiques et humaines.

L'autre configuration n'est pas chorologique mais mésologique (de *meso* : milieu) ou d'ordre écologique, c'est-à-dire qu'elle s'intéresse au rapport existant entre les sociétés humaines et la Terre, entre l'homme et son cadre d'existence. Vieille tradition géographique comme la précédente, cette orientation de recherche, qui s'intéresse à l'influence des faits naturels sur les faits sociaux, s'est inscrite dans une «géographie humaine» calquée sur l'écologie botanique qui émerge dans les années 1895-1900, en Europe comme aux États-Unis¹⁵. Cette géo-

graphie humaine prend forme au tout début du siècle, à travers des articles tels «La géographie politique, à propos des écrits de Frédéric Ratzel» et «La géographie humaine, ses rapports avec la géographie de la vie», de Vidal de La Blache (1898 et 1903). Elle s'inspire de la botanique néolamarckienne, qui se diffuse en France sur le modèle de l'écologie, ainsi que de la biogéographie, que Friedrich Ratzel développe de son côté en Allemagne sous le néologisme de *Biogeographie*.

Dans les deux cas, approche régionale ou approche mésologique, une question récurrente surdétermine en quelque sorte l'analyse des géographes français : celle du «déterminisme naturel». Leur question est de savoir s'il existe des lois gouvernant les relations entre faits physiques et faits humains. Ils y échappent en général : soit en fait, dans l'étude concrète, en opposant au déterminisme la complication de l'histoire ; soit en droit, en mettant en avant la contingence des faits humains, ou bien en posant que l'investigation géographique consiste en la recherche des phénomènes d'interaction qui lient les deux catégories de phénomènes. Ils parlent alors d'action et de réaction, de l'homme acteur et «agent» géographique, pas seulement jouet passif de son environnement. C'est cette position non déterministe que Lucien Febvre a qualifiée de «possibiliste» dans son célèbre ouvrage *La Terre et l'Évolution humaine. Introduction géographique à l'histoire* (1922).

UNE PRATIQUE RÉDUCTRICE

— Dès les années 1910, le programme «régional» était jugé, en France comme à l'extérieur, caractériser l'école française de géographie. Le succès public et académique du *Tableau de la géographie de la France*, un livre consacré à la démonstration que la «personnalité géographique» française existe sans conteste, y a fortement contribué – il fut suivi par une dizaine de monographies régionales, dont celle d'Albert Demangeon, sur la Picardie (1905), était réputée être le «proto-type». En fait, ces monographies sont loin d'être identiques; elles sont parfois thématiques, accordant peu d'importance à la géographie physique (ainsi la thèse de Jules Sion sur *Les paysans de la Normandie orientale*, datant de 1908), ou au contraire, s'y consacrant exclusivement, comme l'ont fait Antoine Vacher dans son étude du Berry (1908) et Charles Passerat sur le Poitou (1909). Cette variété initiale de la monographie régionale n'a fait que s'accroître au cours du demi-siècle, comme l'a bien montré André Meynier en 1969 dans son *Histoire de la pensée géographique en France*: «La région est retenue non plus comme un cadre à étudier exhaustivement mais comme un découpage territorial plus ou moins arbitraire à l'intérieur duquel on s'attache à la solution d'un problème particulier». Et d'évoquer des titres comme «La vie pastorale en...» ou les «Recherches sur la morphologie de...». On cite souvent la thèse de Max Derruau sur *la Grande Limagne* (1949) comme la dernière qui se soit voulue exhaustive.

La tendance à l'abandon de l'approche régionale intégrée s'est traduite par l'éclatement des volumes consacrés à la France dans la collection de *Géographie universelle* en une *Géographie physique* signée par de Martonne (1942) et une *Géographie humaine et économique* signée par Albert Demangeon (1946-1948). Cette division signale en fait une dissociation qui s'est opérée tôt entre les deux branches de la géographie, contrairement à la logique d'un programme de recherche qui aurait dû construire la notion de région (programme régional) et celles de «milieu» et de «genre de vie» (programme écologique).

La rédaction par de Martonne d'un *Traité de géographie physique*, publié initialement en 1909 et souvent réédité, inaugure cet écart entre le projet unitaire

et la pratique qui s'instaure. Axé sur l'étude du relief («relief du sol», précisé-ment: on ne dit pas alors géomorphologie, et le sol ne relève pas encore spéci-fiquement de la pédologie), cet ouvrage néglige toute recherche sur la combinai-son de phénomènes naturels – qui sera envisagée seulement par les travaux de Jean Tricart dans les années 1950, puis par les recherches sur les géosystèmes menées par Georges Bertrand à partir de la fin des années 1960¹⁶. En géographie humaine, l'ouvrage de Jean Brunhes (première édition en 1910, augmentée en 1912 et en 1925) *Géographie humaine. Essai de classification positive. Principes et exemples* propose un point de vue décalé par rapport à celui exposé en 1903 par Vidal de La Blache. En fait, il adopte trois perspectives. D'abord, un «parti du visible»: il définit alors le «fait» de géographie humaine par ce qui, de la physio-nomie visible de la Terre, est redevable à l'activité de l'homme; d'autre part, il classe les faits de géographie humaine selon leur contribution à l'économie ter-restre (faits de destruction, de production, d'occupation stérile); il examine enfin, analytiquement, les relations entre les faits élémentaires de géographie humaine (maisons, routes, ponts...) et les phénomènes naturels. Absence de continuité par ailleurs: si Vidal de La Blache réussit à rassembler des matériaux pour le traité de géographie humaine qu'il envisage dès 1907, ses *Principes de géographie humaine* ne paraissent que dans une édition posthume (1921), qui poursuit son inspiration écologique mais reste fragmentaire. L'étude des genres de vie en relation avec les milieux, l'étude des densités de population comme expressions d'une certaine pression sur l'espace terrestre mais de formes d'organisation et d'activités diffé-renciées, l'étude de la circulation (amorcée seulement, mais essentielle pour cet auteur), entrent dans une ambition prolongée d'esquisser la cartographie mondia-le des relations entre l'homme et la terre. En revanche, peu nombreux furent ses successeurs, hormis Max Sorre, qui ont pris à leur compte l'ambition d'une géo-graphie biologique à laquelle il a pu aspirer.

16

J.-L. Tissier, 1992,
«La géographie
dans le prisme de
l'environnement
(1970-1990)»,
in M.-C. Robic (dir.)
et alii, op. cit.,
p. 201-243.

UN ÂGE D'OR ?

17

Cf. N. Broc, 1993,
« *Homo geographicus* :
Radioscopie des
géographes français de
l'entre-deux-guerres
(1918-1939) », *Annales
de géographie*, n° 571,
p. 225-254, ainsi que
les études recueillies
dans G. Baudelle,
M.-V. Ozouf-Marignier,
M.-C. Robic (dir.),
2001, *op. cit.*,
et dans P. Claval,
A.-L. Sanguin (dir.),
1996, *La Géographie
française à l'époque
classique (1918-1968)*,
Paris, L'Harmattan.

18

M.-C. Robic,
A.-M. Briand,
M. Rössler (dir.), 1996,
*Géographes face
au monde. L'Union
géographique
internationale et les
congrès internationaux
de géographie*,
Paris, Montréal,
L'Harmattan.

— Le monolithisme de l'école française de géographie de l'entre-deux-guerres est relatif. Il faudrait faire la part des nombreux outsiders que l'on a commencé à réhabiliter, qu'il s'agisse de spécialistes de géographie politique – Jacques Ancel (1882-1943), Yves-Marie Goblet (1881-1955), André Siegfried (1875-1959) – ou de personnages formés à la géographie mais engagés volontairement ou non dans l'entreprise industrielle, comme Jacques Levainville (1871-1932), dans le journalisme et la politique, tel Henri Lorin (1866-1932), ou dans la diplomatie, tel Yves Chataigneau (1891-1969)¹⁷. Mais, en l'absence de tout nouveau recrutement universitaire, dans un contexte économique et démographique français assoupi, qui émousse la crise internationale des années 1930, la poursuite des programmes du début du siècle s'opère dans la routine. La renommée internationale de la géographie française n'incite pas à la remise en cause. Or elle culmine au Congrès international de Paris en 1931, les géographes allemands ayant été interdits d'accès à l'UGI lors de sa création, puis étant restés volontairement à l'extérieur jusqu'en 1934¹⁸. En outre, la géographie bénéficie d'une certaine aura auprès des jeunes générations du Quartier latin au milieu des années 1930, car elle apparaît ouverte sur le monde et ancrée dans l'actualité. Ainsi l'enseignement de géographie économique et humaine de Demangeon attire-t-il de nombreux étudiants d'avenir, tels les futurs historiens Georges Duby et Pierre Vilar. Cette configuration stable et attractive va exploser largement après la guerre.

DE L'APRÈS-GUERRE À LA FIN DES ANNÉES 1960 : LA RECONDUCTION DU PROJET DANS LA FRAGMENTATION

33

UN DOUBLE BOULEVERSEMENT

34

LA RECONDUCTION D'UN PROJET UNITAIRE...

36

...DANS LA FRAGMENTATION EN SPÉCIALITÉS TEMPÉRÉE PAR DES « LOBBIES »

39

UN DOUBLE BOULEVERSEMENT

19

J.-L. Tissier, 1985,
« Les anciens élèves
de l'École Normale
de Saint-Cloud et
la géographie française,
1942-1973 », in
C. Charle, R. Ferré (dir.),
*Le Personnel
de l'enseignement
supérieur en France
aux XIX^e et XX^e siècles*,
Paris, CNRS éditions,
p. 205-218.

20

1981, « The Roaring
Fifties », *EspaceTemps*,
18-19-20, p. 9-33 ; 1991,
*Autour de Raymond
Guglielmo. Géographie
et contestations*, Paris,
Centre de recherche sur
les espaces de vie ;
« Parcours dans
la recherche urbaine.
Michel Rochefort,
un géographe engagé »,
2002, *Strates*, hors-série.

— Après la guerre, les géographes ont connu un double bouleversement, la croissance et le renouvellement du personnel ainsi que les rapides changements du monde dont ils devaient rendre compte.

D'abord, les grandes figures des élèves de Vidal ont disparu. Les conditions politiques de la Libération amènent au premier plan de jeunes géographes liés au parti communiste qui, tels Jean Dresch ou Jean Tricart, entrent à la direction des *Annales de géographie*, à côté des élèves de deuxième génération post-vidalienne comme André Cholley. Les effectifs s'accroissent fortement en raison du recrutement de jeunes universitaires (le corps des assistants de lettres a été créé en 1942, et celui des maîtres-assistants, titulaires, eux, de l'enseignement supérieur, date de 1960), destiné à contribuer à l'essor de la recherche scientifique, dans un premier temps, puis à l'encadrement des futurs professeurs de collège et lycée appelés par le boom démographique et par l'allongement de la scolarité. Cette augmentation des effectifs transforme moins les lieux d'enseignement et de recherche que les situations : là où il y avait un professeur unique dans les facultés de province, apparaissent plusieurs chaires permettant (ou obligeant à) la spécialisation, et de nombreux jeunes assistants et maîtres-assistants astreints à la recherche. On est passé ainsi d'une vingtaine d'enseignants de faculté en 1939 à près de 70 au milieu des années 1950, à 180 en 1963, à 340 en 1967 et à 540 en 1972. Enfin, la licence nouvelle, sans latin, a permis l'entrée en lice d'étudiants passés par un enseignement « moderne » qui attirait un recrutement populaire plutôt que bourgeois. La géographie a contribué ainsi à un mouvement de promotion sociale par les carrières d'enseignement, les grandes écoles de formation des maîtres les plus liées à ces milieux, telle l'école normale supérieure de Saint-Cloud, fournissant, quant à elles, des proportions fournies du nouveau personnel universitaire¹⁹. Par là s'est affirmé aussi, plus encore que dans des disciplines comme l'histoire, plus élitiste, le recrutement d'un personnel situé à gauche sur l'échiquier politique, et souvent proche du parti communiste, d'inspiration (plus que de formation) marxiste²⁰.

D'un autre côté, la reconstruction, le plan Marshall, la croissance économique et démographique, les débuts de la planification, modifiaient sous les yeux de chacun le territoire national. La décolonisation obligeait à recentrer l'intérêt sur la métropole, en un repli territorial que le langage a inscrit à la fin des années 1950 dans la formule de l'«Hexagone» (avec une majuscule). Enfin le monde, aperçu dans sa fonctionnalité même puisque la guerre avait été «mondiale», se divisait en blocs politiques antagonistes, tandis que très vite la dépendance du «tiers monde», selon l'expression inventée par le démographe Alfred Sauvy, apparaissait en plein jour.

Comment les géographes français pouvaient-ils rendre compte de ces nouvelles structures du monde et de ces mutations manifestes du territoire national ? Un outillage intellectuel, des configurations interdisciplinaires inédites étaient-ils pensables ou disponibles ? Comment une discipline qui venait d'atteindre, avec la création de l'agrégation de géographie, la plénitude de son institutionnalisation universitaire, allait-elle se déployer ?

LA RECONDUCTION D'UN PROJET UNITAIRE...

— Les diverses manifestations d'un malaise dans la discipline n'ont pas pu aboutir à une subversion du projet initial. Plusieurs signes d'embarras sont pourtant apparus simultanément entre 1942 et 1955, comme le révèlent quatre ou cinq publications issues de l'intérieur du champ. Ainsi en 1942, André Cholley émet dans son *Guide de l'étudiant en géographie* des propositions en faveur d'une recherche géographique anthropocentrée. Puis, en 1947, Louis Poirier diagnostique une double crise de la causalité géographique, liée à la discontinuité temporelle qui rend caduc le recours classique à l'explication par l'évolution historique (il visait la « crise » de 1929), et à la toute-puissance technique, qui annihile le rôle de la nature, second pilier du raisonnement géographique. La même année, sous le titre « De la méthode d'analyse en géographie humaine », Jean Gottmann publie dans les *Annales de géographie* un plaidoyer vibrant pour une rénovation ancrée dans son expérience intellectuelle de l'exil aux États-Unis. Enfin, en 1960, Michel Phlipponneau réclame la possibilité de se vouer à une géographie appliquée, dont la légitimité lui semble avoir été obscurcie pendant des décennies par le libéralisme bourgeois du XIX^e siècle. Émises en ordre dispersé, ces critiques envers un ordre hérité n'ont pas été entendues, ou bien elles ont été étouffées.

C'est que trois facteurs s'opposaient à ces forces novatrices. D'abord, et avant tout peut-être, le modèle universitaire classique de formation orientée vers l'enseignement se révélait encore valide, vu le gonflement de la demande de professeurs pour le secondaire. Les facultés devenaient une sorte d'usine à préparer non seulement la noble agrégation, mais encore le nouveau Certificat d'aptitude à l'enseignement secondaire (CAPES), créé pour faire face à la pénurie d'enseignants. Dans la réédition de son livre, devenu *La Géographie. (Guide de l'étudiant)* (1951), André Cholley insistait désormais sur le nécessaire formatage du cursus universitaire par l'horizon de l'agrégation, alors même qu'en 1942 il critiquait vivement la dépendance de la « recherche scientifique » à l'égard de la formation à l'enseignement : « Les chemins nouveaux, ceux qui conduisent à la découverte, nous sont sinon interdits, du moins rendus très difficiles d'accès. » Cependant, les postes de

chercheurs du Centre national de la recherche scientifique (CNRS), qui disposait depuis 1948 d'une section de géographie, étaient destinés avant tout dans ladite section à accueillir des enseignants en fin de thèse, marche vers une chaire.

Ensuite, de nouveaux modèles d'explication étaient promus par ce personnel féru de marxisme basique, diffusé au sein du parti communiste. Ils tenaient essentiellement en l'efficacité du facteur économique ou plutôt – clé par exemple des découpages du monde ou des classifications des objets géographiques opérés par Pierre George dans *La Ville, le fait urbain à travers le monde* (1952) ou dans *La Campagne, le fait rural à travers le monde* (1956) –, ils se fondaient sur les grands systèmes politico-économiques : capitalisme, socialisme, sous-développement. Ils avaient l'intérêt d'être congruents au contexte économique des Trente Glorieuses (ces décennies de croissance que l'économiste Jean Fourastié a ainsi labellisées dans les années 1960), ce qui facilitait leur adoption. La division en « blocs » de part et d'autre du rideau de fer les légitimait en quelque sorte. Un déterminisme économique (ou économico-politique) se substituait au paradigme déterminisme (ou au « possibilisme ») naturaliste. Cette approche orientait la construction du sujet de référence de la géographie : l'« homme-producteur », que Pierre George opposait implicitement à l'homme-être vivant du début du siècle ou à l'« homme-habitant » que Maurice Le Lannou tentait de promouvoir dans *La Géographie humaine* (1949). Au genre de vie, notion centrale de la géographie humaine vidalienne, reprise par Max Sorre, George substituait celle de mode de production.

Enfin, la perspective unitaire était maintenue. Face à la dissociation des recherches de géographie physique et de géographie humaine, face à la spécialisation croissante, des parades étaient trouvées dans l'horizon d'une recherche collective : ainsi, Jean Dresch dans *La Pensée* (1949) admettait que les méthodes traitant du champ de la nature et du social sont différentes, mais à ses yeux la contradiction entre cette dualité et le projet unitaire de la géographie se résolvait par la recherche en équipe. D'ailleurs, même si la pratique aménagiste était

critiquée par beaucoup, la figure d'un géographe «homme de la synthèse» dans une équipe pluridisciplinaire, chef d'orchestre dirigeant la symphonie d'experts spécialisés en économie, sociologie, démographie, histoire, droit, urbanisme, etc., convenait alors à tous.

Sur le plan cognitif, un objet a symbolisé la démarche géographique et son opération par excellence, la synthèse encore : la «région». Au centre du cursus universitaire, elle était aussi au cœur de la politique d'aménagement du territoire en cette décennie 1960 caractérisée par l'équipement concentré autour des grandes villes de province. Il est revenu à Étienne Juillard de donner la première analyse française du concept de région : dans son article «La région, essai de définition», publié en 1962 dans les *Annales de géographie*, devenu immédiatement un classique, il a procédé à la distinction, déjà faite en 1954 par les géographes américains dans *American Geography. Inventory and Prospect*, entre «région homogène» (ou uniforme) et «région fonctionnelle», de structure relationnelle. Cette distinction était possible grâce à l'usage de la notion de «type d'organisation de l'espace», où il a rendu opératoire une expression apparue au cours des années 1940, mais peu reçue, et qui a été détournée de son sens descriptif vers un sens actif proche d'«aménagement du territoire» (par exemple, *L'Organisation de l'espace. Éléments de géographie volontaire*, de Jean Labasse, 1966). Dans cet article, Juillard distinguait la pratique des géographes de celle des économistes. Il acceptait un critère de distinction épistémologique, les premiers privilégiant une démarche inductive et empirique là où leurs concurrents étaient tenants de la déduction et de la formalisation mathématique. Au-delà de ce grand partage, l'article prenait position de manière normative – et la profession l'a suivi massivement dans son enseignement en faculté puis dans le secondaire – en érigeant la région polarisée comme modèle même de l'organisation spatiale moderne, tandis que la notion, tenue désormais pour acquise, restait peu interrogée, de même que l'acte cognitif qui l'avait construite.

...DANS
LA FRAGMENTATION
EN SPÉCIALITÉS
TEMPÉRÉE
PAR DES « LOBBIES »

— L'éclatement thématique des recherches, en géographie humaine surtout, a caché ces difficultés en apportant une somme d'informations nouvelles sur l'état du monde économique et social. La géographie économique a été la grande gagnante avec l'étude de l'industrie et, surtout, d'un secteur tertiaire exubérant qui progressait dans toutes les sphères d'activité. Les transports et les flux de toutes sortes sont devenus incontournables. Sous le label de géographie de la population, la démographie est entrée massivement dans la discipline. De son côté, la géographie physique s'est ouverte, avec retard, à la climatologie, à la pédologie, à la biogéographie. Elle est devenue science de laboratoire. Quel que soit le champ, une géographie « adjective » a traduit la fragmentation de la recherche en sous-disciplines multiples, la spécialisation extrême des profils des chercheurs, leur éventuelle accointance avec des agronomes, des économistes ruraux, des sociologues urbains, ou encore des gérontologues ou des sédimentologues.

L'organisation de quelques lieux de rencontre, comme les Journées géographiques annuelles préparées par le CNFG (à partir de 1962), a tenté de pallier la dispersion des travaux. Une structuration effective en quatre groupes de pression principaux a assuré des fonctionnements prévisibles, le partage des responsabilités et des postes s'opérant entre les géographes physiciens, jouissant d'un grand prestige, les ruralistes, fort nombreux et à la légitimité quasi historique, les tenants de la géographie urbaine, nouveaux prétendants formant un groupe grandissant et dynamique, aux alliances externes nombreuses, enfin, *last but not least*, les géographes tropicalistes, influents, actifs et solidaires, qui s'appuyèrent sur l'Office de la recherche scientifique et technique outre-mer (ORSTOM), créé en 1943 pour remplacer les anciennes structures de recherche coloniale. La survvalorisation d'une agrégation calée sur des exercices académiques, représentant pour partie un état antérieur de la discipline, où la géomorphologie était reine et où le paradigme naturaliste dominait, a assuré une certaine unité à la formation universitaire dans toute la France. Très différente en cela était la situation des sciences

sociales, dépourvues de ce cursus commun. Par rapport à la sociologie, quasiment ressuscitée dans les années 1945 et nourrie à plusieurs sources, par rapport à l'histoire dont l'ascendant reposait sur la rénovation récente impulsée par l'École des Annales et par une politique de conquête des sciences sociales, à l'initiative de Fernand Braudel, la géographie de la période était donc relativement monolithique et dans une phase peu innovante.

Au fond, l'accès au summum de l'institutionnalisation, pendant l'Occupation, s'est opéré alors même qu'un nouvel essor des sciences de l'homme allait se reproduire, sous le coup d'une politique volontariste de développement scientifique et d'une ouverture des « marchés » intellectuels en direction de l'expertise aménagiste. On a des raisons de penser que l'establishment a choisi la voie de la reproduction à l'identique dans la fonction enseignante. On peut croire que le confort procuré par cette voie traditionnelle ainsi que le sentiment d'excellence issu d'une situation institutionnelle assurée ont réduit la quête d'innovation. Les concurrences exercées par les nouveaux venus des sciences sociales (sociologues et spécialistes d'économie régionale), d'une part, par les classiques serveurs de l'État, issus des grandes écoles et des nouvelles institutions centrales – l'Institut national de la statistique et des études économiques (INSEE), l'Institut national d'études démographiques (INED), l'École nationale d'administration (ENA) –, d'autre part, ont limité par ailleurs l'installation des géographes dans les nouveaux créneaux.

DE LA GÉOGRAPHIE, SCIENCE SOCIALE DE L'ESPACE, À LA DISPERSION

4^I

LA CRISE DES ANNÉES 1970

42

UNE NOUVELLE IDENTITÉ : SCIENCE SOCIALE DE L'ESPACE ?

45

LIEU, TERRITOIRE, ESPACE : LA PLURALISATION ?

48

LA CRISE DES ANNÉES 1970

— Avec la décennie 1970 s'ouvre une nouvelle période dans la production de géographie et dans la « corporation ».

Cette scansion s'appuie, certes, sur le renouvellement des personnes, la fin de la décennie 1960 constituant une période de fort recrutement pour encadrer les cohortes issues du baby-boom. Cependant, dès 1973, est donné un coup d'arrêt brutal au recrutement dans l'enseignement supérieur. Avec ces recrutements massifs qui font doubler le nombre des assistants et maîtres-assistants de 1963 à 1967, et même tripler de 1963 à 1972, les postes de professeurs devenant très minoritaires, les tensions de carrière que Pierre Bourdieu a analysées dans *Homo academicus* s'appliquent à la géographie comme aux autres domaines.

Cet état favorise les aspirations au changement. Abolition des hiérarchies, réformes pédagogiques, pluridisciplinarité, intervention dans la cité aux côtés des habitants et des travailleurs, dans les points chauds de la rénovation urbaine, de la lutte ouvrière contre le « grand capital », des luttes paysannes ou des luttes antinucléaires, voire à côté de la révolution chinoise ou du Vietnam, sont à l'ordre du jour des « soixante-huitards ». Mais « révolutionner » la science géographique n'est pas au cœur des prises de parole d'amphithéâtres. L'émergence d'un mouvement diffus pour une « nouvelle géographie » en rupture avec les précédents prend forme dans les quelques années qui, de 1970 à 1976, voient naître d'une part une refonte des lieux de débats et de diffusion de la géographie et, d'autre part, des propositions de subversion intellectuelle de la discipline. Des revues à comité de rédaction national supplantent les *Annales de géographie: L'Espace géographique* (1972), *Hérodote* (1976)... Des forums de discussion s'ouvrent dans ces revues et dans d'autres instances, tels les colloques « Géopoint » qu'organisent de jeunes universitaires du grand Sud-Est français avec leurs collègues suisses.

Une première vague de contestation porte la *new geography* américaine, découverte seulement en 1970 par les nouvelles générations. Elle crée un mouvement collectif analogue à celui qui s'est structuré à la fin des années 1950 aux États-Unis et au milieu des années 1960 en Grande-Bretagne: formation aux

statistiques, aux mathématiques, à l'informatique par des stages et des universités d'été; organisation en groupes formels et informels s'ouvrant sur les réseaux européens de la géographie «théorique et quantitative»; expérimentation des modèles de l'analyse spatiale devenus classiques, notamment ceux des lieux centraux et de la diffusion. Dans ce mouvement, qui s'est poursuivi jusqu'à aujourd'hui²¹, l'une des originalités de la recherche géographique française a tenu dans l'intérêt accordé à la modélisation, aux méthodologies d'analyse spatiale et à la notion de système, héritée peut-être d'un sens de la totalité que fournissaient à la fois le marxisme et le paradigme régional classique. Vers la fin des années 1970, les premières thèses de géographie théorique et quantitative sont défendues: travaux de Michel Chesnais sur *l'Analyse régionale des échanges ferroviaires* (1977), d'Yves Guermond sur le *Système de différenciation spatiale en agriculture* (1978), de Franck Auriac sur *Système économique et espace* (1979), recherches de Denise Pumain sur la croissance urbaine dans le système urbain français, de Thérèse Saint-Julien sur l'industrie et le système urbain, de Violette Rey sur l'agrandissement spatial des exploitations agricoles (1980). Les modèles de référence ne sont pas d'origine française mais renvoient, pour les classiques, au *Zentralen Orte in Süddeutschland* de Christaller, à la tradition d'économie spatiale, et surtout aux traités qui donnent le ton de la réflexion épistémologique, tel le néopositiviste *Explanation in geography*, de David Harvey (1969), ou les manuels qui proposent de nouvelles grilles d'analyse en géographie, telle *l'Analyse spatiale en géographie humaine* de Peter Haggett (première édition en 1965 sous le titre *Locational Analysis in Human Geography*), que Philippe Pinchemel a fait publier en 1972. De nouveaux cursus s'instaurent progressivement à l'Université.

Un deuxième moment se situe en 1975-1977. Sa singularité se révèle dans la vivacité des polémiques et dans le terme de crise qui émaille les interventions parues dans les publications géographiques nouvelles ou dans la grande presse intellectuelle, dont une partie est liée au parti communiste. Ce moment critique paraît greffer l'un sur l'autre deux phénomènes distincts: la crise économique

21
Cf. D. Pumain,
M.-C. Robic, 2002,
«Le rôle des
mathématiques dans une
"révolution" théorique
et quantitative:
la géographie française
depuis les années 1970»,
*Revue d'histoire des
sciences humaines*, 6,
p. 123-144.

survenue en 1973, qui ravive la lutte politique, et des diagnostics disciplinaires (bousculés par la *new geography*) surdéterminés par l'imprégnation marxiste que la géographie française connaît, on l'a dit ci-dessus, plus encore et plus longuement peut-être que certaines disciplines voisines. Au cœur des polémiques, le choix de la ligne «juste», tant pour ce qui relève de la fonction première de l'activité scientifique que pour ce qui relève de la bonne position épistémologique ou du statut de l'espace dans l'explication.

UNE NOUVELLE IDENTITÉ : SCIENCE SOCIALE DE L'ESPACE ?

— La convergence des efforts pour un renouveau de la géographie s'est opérée à travers une disqualification de l'héritage, taxé désormais de géographie « traditionnelle » voire, chez les plus indulgents, de géographie « classique ». Elle a surtout produit un projet nouveau, structuré autour des notions d'espace et d'organisation spatiale. Plus décisivement, la géographie s'est placée dans le champ des sciences sociales, et non plus en situation de charnière ou de carrefour des sciences naturelles et humaines. L'espace est devenu l'opérateur d'un repositionnement global par lequel, sous des formulations diverses, la géographie s'est trouvée une nouvelle identité : la science de l'organisation spatiale des sociétés, ou la science de la dimension spatiale du social.

Dans ce réajustement, la place de la géographie physique est devenue critique. Une partie de la profession, attachée à la recherche, s'est recasée avec des naturalistes purs ; une réflexion sur la géographie physique « science sociale » a été en revanche menée par les secteurs les moins liés à la tradition morphologique, biogéographie et climatologie surtout (Jean-Pierre Marchand, Pierre-Charles Péguy, François Durand-Dastès, Georges Bertrand...). Des tentatives de « recentrement » de la géographie ont été proposées pour recombinaison de deux processus concourant à la reproduction des sociétés : la « mise en espace » des lieux des hommes et l'« anthropisation » du milieu, dont Philippe et Geneviève Pinchemel ont fait les deux piliers structurant une théorie de la géographie dans *La Face de la Terre* (1988).

La constitution d'un réseau de recherche national autour d'un programme d'envergure, à la fois organisationnel et scientifique, a scellé en 1984 le renouveau de la géographie française. Sous la direction de Roger Brunet, le groupe d'intérêt public (GIP) Reclus a lancé à l'horizon 1989 trois programmes-phares : un *Atlas de France* (un précédent avait été lancé par le CNFG dans les années 1920), une *Géographie universelle* et un Observatoire de la dynamique des localisations, objet inédit, non réalisé, qui devait constituer une banque de données destinée à suivre, à grande échelle, créations et disparitions d'activités ou d'équipements.

La Maison de la géographie de Montpellier servait de tête à un réseau de chercheurs; y étaient rassemblés des équipements infographiques à visée nationale. Par ailleurs, une *Encyclopédie de géographie* (1992) et un dictionnaire, *Les Mots de la géographie. Dictionnaire critique* (1992), ont tenté de rendre compte, dans un certain pluralisme, des nouveaux points de vue de géographes sur le monde, apparus au cours des deux décennies précédentes.

En outre, une mise à jour disciplinaire était devenue nécessaire au début des années 1980 pour les secteurs les plus réfractaires aux bouleversements de la «nouvelle géographie». Localement, la confrontation de l'*establishment* aux diverses écoles du monde, notamment lors du Congrès international de Paris (1984), l'a incité à cette mise à jour. Pour les secteurs progressistes, l'arrivée de la gauche au pouvoir en 1981 ouvrait la recherche sur des sujets de société – chômage, inégalités, etc. – et vers des situations d'expertise liées à la décentralisation. L'émergence d'une «géographie du développement», en rupture avec une géographie tropicale jugée réactionnaire, et l'affirmation d'une «géographie sociale» qui bataille tant avec les pesanteurs idéologiques de la corporation qu'avec le «spatialisme» des géographes de la mouvance théorique et quantitative (comme le signale le titre *De la géographie urbaine à la géographie sociale. Sens et non-sens de l'espace*, publié en 1984 par un collectif de chercheurs et de groupes installés à Paris, Lyon et Pau), datent de ces années de renouvellement politique. Le développement de nouveaux problèmes collectifs (celui de l'environnement par exemple), la structuration de la recherche par des programmes finalisés ont conduit par ailleurs les géographes, structurellement, à se tourner vers de nouveaux marchés de l'emploi.

Dans cette conjoncture conflictuelle mais adaptative pour beaucoup, le concept d'espace et l'orientation vers les sciences sociales se sont diffusés dans les différents secteurs de la discipline, formant vers 1984-1985 une sorte de commun dénominateur. Mais il s'agissait d'un projet hétérogène, à la mesure des dissensions politiques et scientifiques intenses qui l'avaient construit. Les

dimensions de cet apparent consensus du milieu des années 1980 se sont déployées dans des directions disjointes – analyse spatiale, géographie sociale, géographie des représentations, géopolitique et géographie «tout court» d’allégeance classique –, aboutissant à une pluralisation de plus en plus évidente au cours de la décennie suivante.

LIEU, TERRITOIRE, ESPACE : LA PLURALISATION ?

— La commande de géographie ne s'est pas réduite avec la « mondialisation ». Au-delà du modèle du territoire national et de l'État, la complexité des structures spatiales à envisager suppose désormais de repenser les imbrications d'échelles, en donnant une consistance nouvelle aux deux extrémités, le local et le monde, et en valorisant les configurations en réseaux, permises par la mobilité individuelle et les technologies de maîtrise de la distance. En outre, on peut penser avec les critiques de la postmodernité que la catégorie « espace » a pris l'ascendant sur le « temps » et que, par là – comme l'ont soutenu, entre autres, David Harvey dans *The Condition of Postmodernity* (1988) et Edward Soja dans *Postmodern Geographies. The Reassertion of Space in Critical Social Theory* (1989) –, la géographie acquiert une pertinence renouvelée. Ainsi, en France, l'invitation à admettre l'actualité du « tournant géographique » et à « penser l'espace pour lire le monde », comme l'a fait Jacques Lévy (1999). De son côté, un nouvel air du temps traverse l'ensemble des sciences sociales depuis le milieu des années 1980. Il porte à ordonner la problématique autour du « sujet » (ou de l'individu, ou de l'acteur), à penser l'« action ». Il insiste sur la centralité du langage dans la production de savoir comme dans l'interaction sociale. La géographie ne peut y être insensible : facteur d'unification du champ ou de « babélisation » ?

Les facteurs de segmentation dus à la multiplication des domaines de compétence du géographe se sont renforcés au cours des années récentes. La pluralité de lieux d'intervention et de légitimation d'un savoir se décline en termes de problèmes (question urbaine, développement, mobilités internationales, risque, environnement...), d'échelles (du local au mondial) et d'organisation (avec la commande, par une multitude d'acteurs, de la recherche finalisée requise par une « société de la connaissance »). Par ailleurs, quelles cohérences peuvent structurer un corps de géographes qui se compte désormais par milliers (le *Répertoire des géographes français* de 2002, qui recense les enseignants-chercheurs des universités et grandes écoles, les chercheurs des divers organismes publics, les professionnels relevant de bureaux d'étude privés ou publics, comprend 1 857 notices...), et qui

s'est rajeuni grâce aux recrutements effectués à partir de la fin des années 1980 ? Le renouvellement des générations permet à des stratégies de subversion de se mettre en place, autorise l'implantation de nouveaux *habitus* (telles l'ouverture internationale, la sensibilité à la philosophie), et s'accompagne de discontinuités majeures dans les références – le marxisme qui a imprégné pratiquement toutes les générations entrées dans le champ avant cette dernière vague de recrutement étant désormais inconnu ou disqualifié.

Pour ce qui est de la formation, l'ouverture de champs d'expertise nouveaux s'est accompagnée d'un processus de professionnalisation qui a engagé la géographie dans des structures pluridisciplinaires où coexistent des savoirs et des savoir-faire complémentaires dans l'action. Dans ces diplômes tournés vers les métiers de l'environnement, du tourisme, du développement local, du patrimoine, etc., elle n'est plus qu'un élément parmi d'autres de la formation. Aussi ne peut-elle demeurer la « discipline-synthèse » des postures aménagistes anciennes. Comment peut-on alors conserver une identité à la géographie ? Pour une partie de la profession, la réponse est technique. Elle passe par la mobilisation de compétences cartographiques et statistiques et repose sur le développement de la géomatique, qui rencontre les besoins en information localisée de nombreux utilisateurs. Justifiée en revanche sur un plan heuristique ou cognitif, l'approche proprement géographique peut aussi être focalisée sur des opérations d'ordre spatial. Elle s'organise alors selon deux voies. Elle peut exploiter les notions et les méthodologies de l'analyse spatiale, qui sont désormais bien recensées dans des manuels comme ceux de Denise Pumain et Thérèse Saint-Julien (1997-2001) sur *L'Analyse spatiale* et *Les Interactions spatiales* et celui de Lena Sanders (2000) sur *Modèles en analyse spatiale*. Mais elle peut aussi mobiliser un archipel lexical indexé autour du « territoire » plutôt que de l'« espace ». Cette dernière approche rejoint l'une des directions suivies par la recherche géographique française de ces dix dernières années.

«Lieu» et «territoire» ont acquis droit de cité et constituent les catégories de pensée organisatrices, sinon les étiquettes, qui rassemblent de nouvelles manières de dire en géographie. L'ouvrage *Géographie sociale et territoires*, de Guy Di Meo (1998) sert de référence pour les tenants d'une réflexion géographique qui a pu se structurer d'abord autour de la *Géographie sociale* écrite par Armand Frémont, Jacques Chevalier, Robert Hérin et Jean Renard en 1984, et qui voulait alors combiner social et spatial en un «binôme conceptuel» où le «rapport social» devait être premier. En 1998, la notion de territoire s'impose, et avec elle des entités qui recouvrent tant le social que l'individuel, et en celui-ci tant l'imaginaire ou le symbolique que le corporel et le sensible.

La notion de territoire imprègne aussi une géographie culturelle dont la promotion s'est faite à travers la diffusion de la revue *Géographie et Cultures*, créée par Paul Claval en 1992. Une œuvre-phare comme *Fondements d'une identité. Territoire, histoire et société dans l'archipel de Vanuatu* de Joël Bonnemaïson (1986-1987) en fonde la légitimité dans l'analyse des valeurs et des cosmogonies aux sources des pratiques de peuples mélanésiens. La recherche sur les pratiques vernaculaires – l'étude de «pratiques ordinaires» situées dans tous les types de sociétés, qu'elles soient «proches» et «modernes» ou «lointaines» et «exotiques» – s'inscrit aussi dans ce langage de la territorialité. Parmi les auteurs qui théorisent le rôle des identités collectives dans les processus de construction territoriale figure Bernard Debarbieux, qui cherche aussi à définir en quoi les lieux (notamment ce qu'on appelle les «hauts lieux») peuvent jouer un rôle de mise en forme du social. Le concept de «lieu» s'impose donc aussi pour qualifier des repères individuels ou collectifs et pour évoquer les valeurs qui sont affectées à toutes ces localités, ces parties d'une étendue terrestre dont certains courants de la géographie contemporaine soulignent le «sens» pour des sujets ou pour des groupes. Éric Dardel, un géographe français imprégné de phénoménologie, inaperçu à son époque lorsqu'il publiait *L'Homme et la Terre. Nature de la réalité géographique* (1952), constitue l'une des références de ces travaux diffus, sensibles à l'identité spatiale et à l'expérience géographique des êtres humains.

D'un début de siècle à l'autre, la géographie n'a pas perdu de son actualité, si l'on en juge par l'ampleur des interrogations suscitées au début du XXI^e siècle comme aux alentours de 1900 par les effets de la finitude et de l'intégration du monde, par les nécessités de l'organisation et de l'identification spatiales ou territoriales qui en découlent. Bien institutionnalisée au sein de l'Université, dévolue alors à une fonction d'enseignement mais plus attirée par des activités d'expertise qu'on ne l'a dit, la géographie du début du XX^e siècle s'est organisée autour d'une poignée de praticiens qui s'ouvraient à l'exercice conjoint du terrain, de la carte et des archives. S'extirper de l'histoire, se professionnaliser en s'appuyant sur les sciences de la Terre, servir la science, la patrie et l'humanité, étaient les impératifs de la nouvelle tribu qui se formait. Avec son millier d'enseignants et de chercheurs, avec ses nombreuses formations, professionnalisées ou non, qui visent l'enseignement, l'aménagement, la cartographie, la géomatique, la géographie contemporaine jouit d'une situation assurée dans le champ universitaire et dans les lieux de la pratique professionnelle²². Avec le recul, il est permis de saisir

les cohérences d'un groupe peu nombreux. Cette facilité que permet la distance ne nous est pas donnée pour la période contemporaine. Un objet pourtant, le dictionnaire, pourrait nous servir pour juger des situations. Le Dictionnaire de géographie d'Albert Demangeon (1907) rompait avec les précédents en incorporant des notions aux listes classiques de toponymes. Il s'inscrivait explicitement dans la promotion d'une « géographie moderne ». Le Dictionnaire de la géographie dirigé par Pierre George en 1970 voyait la discipline tributaire des sciences de la nature et des sciences de l'homme. Abandonnant toute référence à la toponymie, il incorporait largement, selon ses propres termes, « le vocabulaire des disciplines qui contribuent à donner une image géographique du monde », à savoir celui de la démographie et de l'économie à côté du vocabulaire omniprésent de la géomorphologie. L'ouvrage Les Mots de la géographie (1992), dirigé par Roger Brunet, Robert Ferras et Hervé Théry se voulait « dictionnaire critique » et visait « toute la géographie, rien que la géographie ». Parmi les plus récents figurent une réédition mise à jour du dictionnaire de Pierre George ; Hypergeo (coordonné par Bernard Elissalde), dictionnaire de géographie

22
Cf. « Études de géographie. Les débouchés », 2003, Infosup. Les dossiers de l'enseignement supérieur, n° 202, mars-avril.

*cybernétique, hypertextuel, organisé
autour d'un cœur, la géographie,
et de trois sous-ensembles, « Régions
et territoires », « Spatialité des sociétés »,
« Relations sociétés/environnement » ;
le Dictionnaire de la géographie
et de l'espace des sociétés, dirigé par
Jacques Lévy et Michel Lussault (2003),
qui se veut d'un « pluralisme assumé »
et le marque parfois en multipliant
les définitions de termes, mais manifeste
aussi « le désir d'offrir au lecteur
un ensemble cohérent et consolidé » ;
un Dictionnaire de géopolitique publié
par Yves Lacoste. Cinq tentatives
pour une seule géographie ?*

LES

GES

DU

M

TERRAIN, ESPACE
ET TERRITOIRES

TES

Didier Mendibil

ÉTIER

Le géographe a été communément confondu, selon l'époque ou le contexte, avec le cartographe, l'explorateur, l'ethnologue ou le naturaliste, le professeur, l'urbaniste ou d'autres administrateurs. S'il lui arrive de se montrer spécialiste d'une technique disciplinaire (comme la cartographie), d'un domaine économique ou social (l'agriculture, par exemple), d'une aire spatiale ou culturelle (tropicale ou autre), il ne se dit pas volontiers géographe aujourd'hui, car l'expression semble recouvrir un processus de formation plutôt qu'une aptitude professionnelle reconnue. Serait-on géographe comme d'autres sont juristes, artistes, énarques ? Quels sont donc les gestes du métier de géographe ?

Poser la question en ces termes, c'est tenter de définir l'état, voire la nature, d'une discipline scientifique par ce qui la rend utile à la société. C'est rechercher dans les pratiques un moyen d'identification disciplinaire pertinent, et c'est aussi supposer que, lorsque les temps et les idées changent, les usages concrets signalant mieux les permanences, leur observation prémunirait l'histoire de la discipline des appréciations de circonstance.

C'est en la considérant comme un corps de doctrine associé à des compétences techniques particulières, et en justifiant son utilité sociale par des instances de transmission et de régulation des gestes du métier, que nous allons interroger la géographie française du XX^e siècle. De ce point

de vue on y distinguera trois moments successifs bien caractérisés, en particulier par leurs approches des images du monde : de 1890 à 1945, la reconnaissance du terrain, de 1945 à 1975, l'organisation de l'espace, enfin, après 1975, la territorialisation des pratiques spatiales

LA RECONNAISSANCE DU TERRAIN (1890-1945)

57

DE LA VUE DIRECTE AU PAYSAGE CHOISI

58

DE LA LECTURE DES CARTES À LA DESCRIPTION RAISONNÉE

62

DES PATRIES LOCALES AUX MONOGRAPHIES RÉGIONALES

66

LES DISPOSITIFS DE LA VULGARISATION SCOLAIRE

67

DE LA VUE DIRECTE AU PAYSAGE CHOISI

1

O. Orain,
«Les “post-vidaliens”
et le plain-pied
du monde.
Pour une histoire
de la géo-graphie»,
in J. Lévy, M. Lussault
(dir.), 2000, *Logiques
de l'espace, esprit
des lieux. Géographies
à Cerisy*,
Paris, Belin,
p. 93-109 ; cf. aussi
chapitre 3.

2

P. Vidal de La Blache,
1908, «Avertissement»,
*La France. Tableau
géographique*, Hachette,
Paris.

3

M.-V. Ozouf-Marignier,
M.-C. Robic,
«Conclusion»,
in G. Baudelle,
M.-V. Ozouf-Marignier,
M.-C. Robic (dir.),
2001, *Géographes
en pratiques. Le terrain,
le livre, la Cité
(1870-1945)*, Rennes,
Presses universitaires
de Rennes, p. 369.

— Dans la dernière décennie du XIX^e siècle, Paul Vidal de La Blache a installé la géographie dans l'Université française et insufflé à ses premiers étudiants un nouvel esprit disciplinaire. Ces «post-vidaliens», selon l'expression d'Olivier Orain¹, ont établi en quelques années les bases méthodiques d'une géographie scientifique qui a su imposer ses points de vue originaux au-delà de la Seconde Guerre mondiale. Il s'agissait principalement d'une appréhension visuelle directe des milieux humanisés, qui était ensuite méthodiquement abstraite et vulgarisée au moyen de généralisations descriptives et graphiques privilégiant l'échelle régionale.

Dans la genèse du *Tableau de la géographie de la France* de Vidal de La Blache, le parcours effectif et personnel du terrain étudié et sa soumission à la vue directe ont constitués la première des postures de recherche. Pour les avoir abondamment pratiquées tout au long des itinéraires que décrivent ses carnets de terrain, Vidal de La Blache peut affirmer qu'«il y a une méthode géographique d'interpréter les paysages. Cette interprétation met surtout en jeu des facultés d'analyse. [...] Le géographe se voit en présence d'une combinaison de lignes et de formes qui ont chacune leur signification : les unes comme expression d'énergies en pleine vigueur [...], d'autres remontant à des âges lointains»². Comme le précisent Marie-Vic Ozouf-Marignier et Marie-Claire Robic³, «le contact avec la “réalité géographique”, sur le terrain ou par ses substituts, est valorisé par le savoir voir, qui implique un coup d'œil, mais aussi un sens du placement et un art du déplacement sur les lieux. Le travail individuel de terrain et l'excursion collective sont les moments clés de cet apprentissage, car il existe bien un apprentissage du voir ou plutôt du “savoir regarder” et la dizaine d'années qui entoure le tournant du XX^e siècle est pleine de témoignages sur la constitution de ces microtechniques du regard et du déplacement».

Pour Jean Brunhes, directeur scientifique des *Archives de la planète* de 1912 à 1930 et chargé, à ce titre, de constituer un inventaire photographique du monde, la géographie est «une discipline des réalités matérielles, concrètes.

figure 1.

La photographie, substitut du terrain
et moyen de vulgarisation.

— VIDAL DE LA BLACHE Paul, *La France*.

Tableau géographique, Hachette, 1908

Elle s'ancre dans le visible, le paysage. La géographie humaine repose d'abord sur une certaine éducation du regard, une certaine discipline de l'observation. Sa matière première lui est offerte par l'objectif photographique plus que par les archives». Mais son travail prouve bien qu'il considérait les photographies comme d'authentiques archives – d'ailleurs le musée Albert-Kahn de Boulogne-Billancourt les utilise en tant que telles encore aujourd'hui. Vidal de La Blache et ses premiers élèves ont vu dans la photographie le meilleur, le plus pratique et le plus objectif des substituts du terrain en même temps qu'un moyen commode et suggestif de diffusion et de vulgarisation de sa connaissance | fig. 1 |.



LE CHER EN AMONT DE MONTLUÇON. — Tandis que la surface du plateau a acquis une horizontalité presque parfaite, les flancs sont entaillés par le travail des eaux. Un changement du niveau de base a réveillé l'activité des rivières et les force à creuser leur lit. Le Cher s'est encaissé, à 150 mètres de profondeur relative, dans les anfractuosités d'une vallée où ne coule pas même un ruisseau. — Travail géomorphologique par M. Vélain (Pl. 71).

4

D. Mendibil, 2005,
« Le formatage icono-
textuel de l'imagerie
géographique
des villes », in F. Pousin
(dir.), *Figures de la ville
et construction des
savoirs. Architecture,
urbanisme, géographie*,
Paris, CNRS éditions,
p. 153-163.

5

P. Pinchemel, 2001,
« Libres souvenirs
sur Emmanuel
de Martonne »,
in G. Baudelle,
M.-V. Ozouf-Marignier,
M.-C. Robic (dir.),
op. cit., p. 360.

Presque tous les géographes universitaires de cette époque, en particulier Jean Brunhes, Albert Demangeon et Emmanuel de Martonne, ont appris à faire des photographies sur le terrain, à constituer des collections d'archives photographiques et à les projeter à des publics divers dans le cadre de leurs cours et conférences. De cette pratique de la photographie du terrain et de sa diffusion s'est progressivement dégagé un certain formatage des angles de vue, des cadrages et de la composition des images |fig. 2|, que l'on peut assimiler, en définitive, à une véritable technique professionnelle du point de vue⁴.

Toutefois, l'analyse des archives photographiques et des productions iconographiques de la géographie de cette époque permet de préciser que la posture scientifique des géographes consistait à saisir, à élaborer et à diffuser des paysages choisis au préalable. Ces paysages, qui étaient distingués pour leur exemplarité et leur caractère typique, devaient aussi fournir et fixer dans la mémoire les signes reconnaissables d'une idée scientifique ou pédagogique partageable. C'est à ce stade que les images, disjointes du contexte de la prise de vue et de leur élaboration, se trouvaient incorporées à des mises en perspective théoriques leur assignant un statut démonstratif plus abstrait. De Martonne et les géographes physiiciens qu'il a formés ont poussé très loin l'abstraction des paysages photographiés par la pratique généralisée des croquis et, d'une certaine manière, par celle des coupes topographiques et des blocs-diagrammes. Philippe Pinchemel rappelle comment, entre le terrain des excursions et les exercices en laboratoire, s'établissait un va-et-vient permettant l'illustration, l'application et la transmission des gestes d'un métier : « Il marchait rapidement, ignorant les retardataires, gagnant le point haut ou le front de carrière et commentait le paysage en s'aidant de la carte et de coupes ou de croquis ; tout semblait simple à comprendre, lumineux⁵ ! »

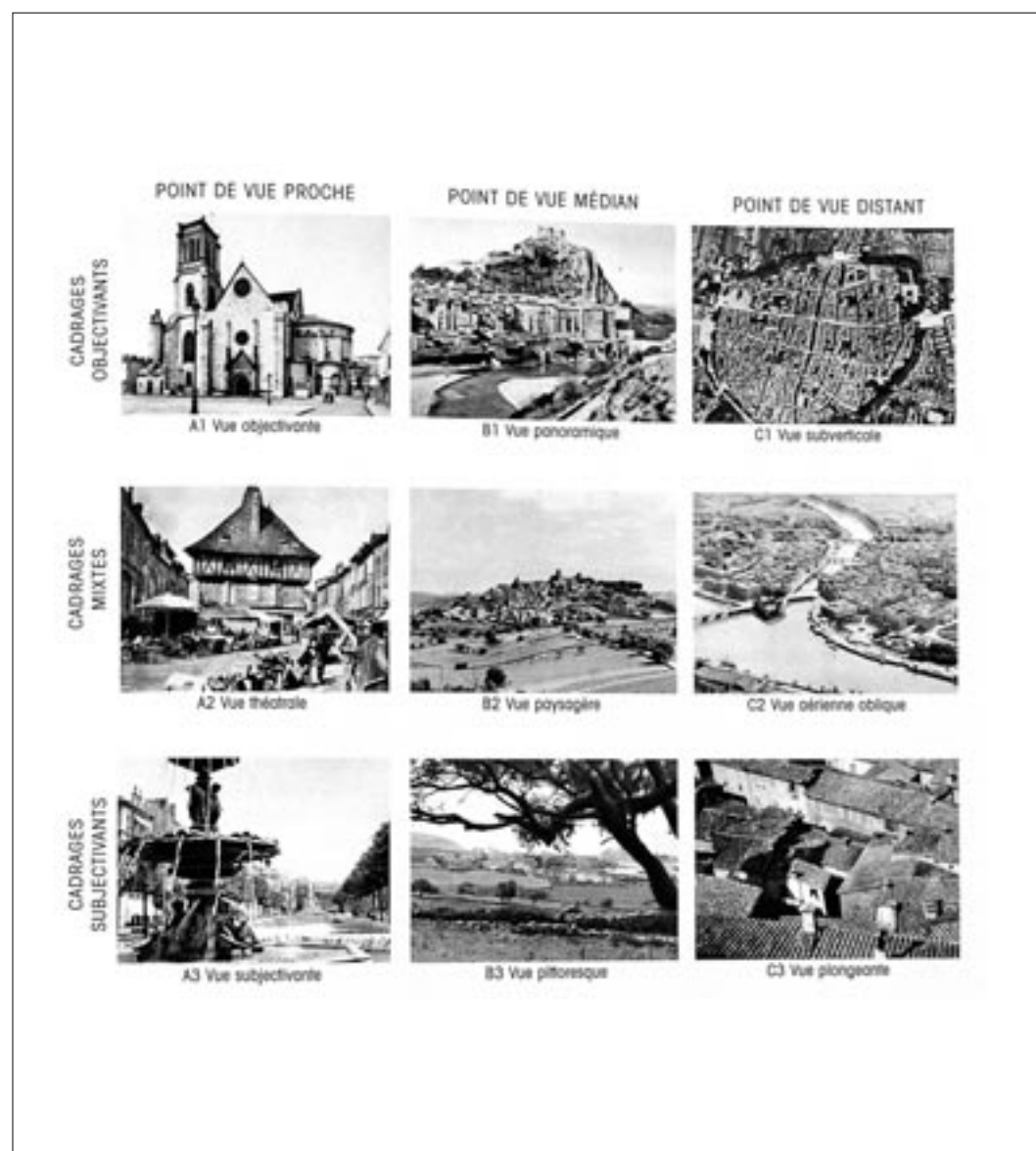
figure 2.

Tableau des principaux types de formats photographiques utilisés par les géographes au xx^e siècle.

– photographies extraites de FAUCHER

Daniel (dir.), *La France, géographie, tourisme*, tome I, Larousse, 1951 et reproduites

dans POUSIN Frédéric (dir.), *Figures de la ville et construction des savoirs : architecture, urbanisme, géographie*, CNRS Éditions, 2005



DE LA LECTURE DES CARTES À LA DESCRIPTION RAISONNÉE

6

E. Jaurand, 2001,
«La codification
et la justification
d'un exercice
canonique :

Emmanuel de Martonne
et le commentaire de
cartes», in G. Baudelle,
M.-V. Ozouf-Marignier,
M.-C. Robic (dir.),
op. cit., p. 231-244.

— La carte topographique symbolise la géographie. De fait, dès 1908, la préparation de la licence de géographie comporte le commentaire de cartes de ce type pour apprendre à décrire la physionomie d'une contrée. Lorsque l'agrégation de géographie est créée, en 1943, c'est l'exercice canonique – consistant à 1) dessiner le profil d'un terrain sur la carte topographique, 2) comprendre la disposition des terrains le long de la coupe à l'aide d'une carte géologique et de sa notice, 3) expliquer les formes du relief par les structures que révèle la coupe géologique, 4) en déduire les conséquences sur la vie humaine –, son épreuve reine, le chef-d'œuvre magistral [fig. 3]. Voilà pourquoi le nombre des cartes topographiques disponibles à l'Institut de géographie de Paris est passé de 12 000 à 44 000 entre 1912 et 1928, en grande partie grâce à Emmanuel de Martonne (il obtient aussi en 1934 la création d'une école de cartographie à l'Institut de géographie). On connaît les travaux qu'il faisait faire à ses étudiants sur ces cartes : des profils longitudinaux et transversaux de vallées, le dessin en perspective des reliefs, des représentations en courbes de niveau à partir de photographies, des dessins de panoramas élaborés à partir de profils topographiques convergents et, *nec plus ultra* du savoir-faire professionnel, l'élaboration de blocs-diagrammes⁶ [fig. 4]. Le va-et-vient entre l'observation et le dessin des formes visibles sur place, entre la lecture ou l'écriture du codage graphique des formes, constituait en quelque sorte le thème et la version d'un apprentissage «classique» de la traduction des signes en idées et réciproquement. C'est ainsi que les géographes apprenaient à opérer le passage de l'expérience sensible à la connaissance intellectuelle par l'abstraction graphique du visible. Par l'observation attentive des paysages, ils recherchaient des structures cachées (géologiques et tectoniques), et par la cartographie ils reconstituaient les étapes de leur évolution. Telles étaient les questions et les méthodes d'une géographie physique émergente, appelée à un brillant avenir.

7

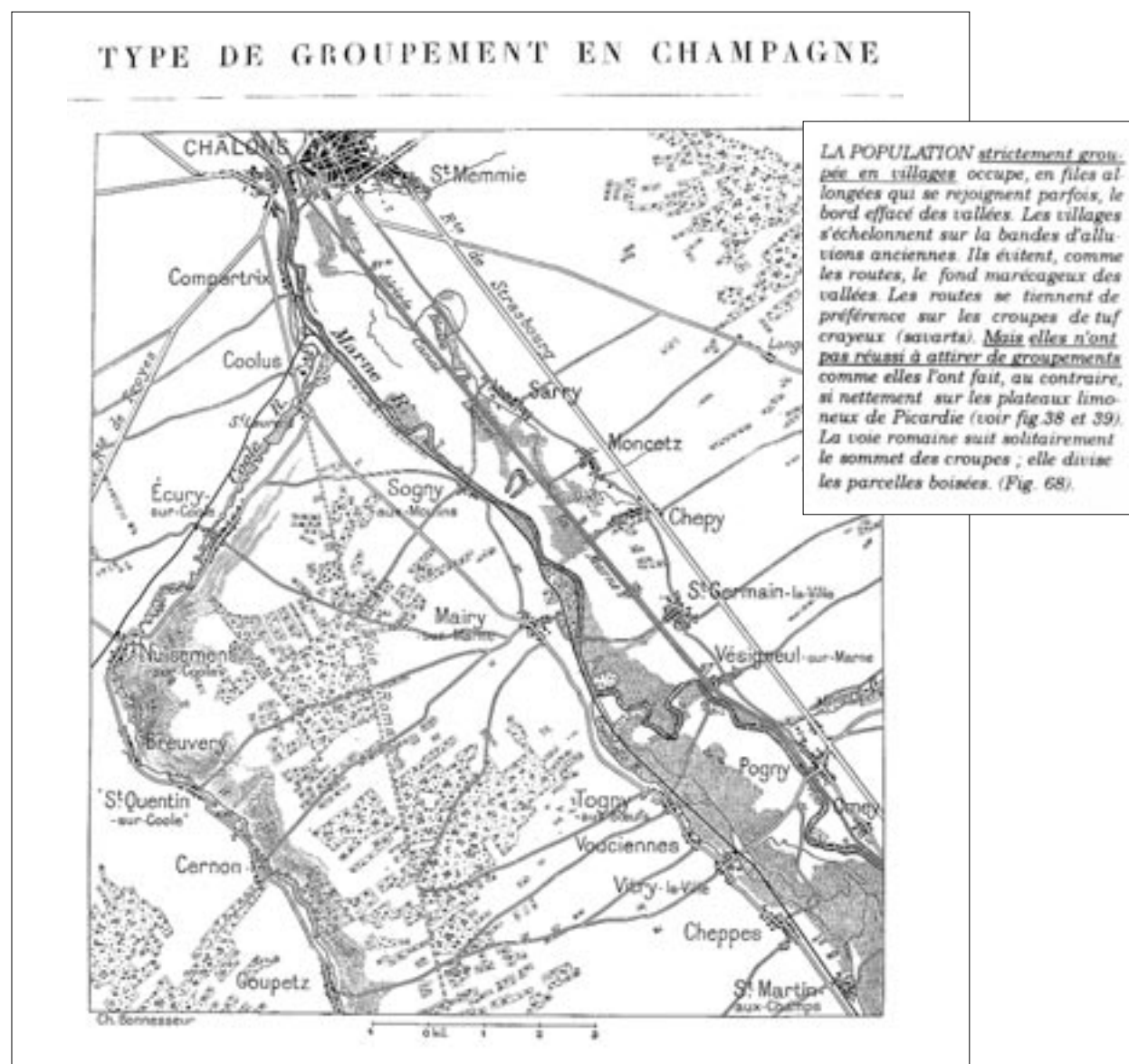
Dans sa thèse
secondaire consacrée
aux « Sources
de la géographie
de la France dans
les Archives nationales »
(1905) et dans son article
de 1907 « Les recherches
géographiques dans
les archives »,
Annales de géographie,
p. 193-203.
8

On pense à la conférence
de Paul Vidal
de La Blache (1904),
« Les pays de France »
reposant sur
une projection de
plaques
photographiques
dont une reconstitution,
commentée par Didier
Mendibil, peut être
consultée sur Cybergéo :
www.cybergeo.presse.fr.

On pense aussi
aux projections
photographiques
commentées
par J. Brunhes
au Collège de France
(cf., 1993, *Autour
du monde* :
Jean Brunhes. *Regards
d'un géographe*,
regards de la géographie,
Boulogne-Billancourt,
musée Albert-Kahn,
AGEP-Vilo).

Du côté de la géographie humaine, le parcours pédestre et photographique du terrain était complété par l'analyse des cartes topographiques dont la diffusion de nouveaux modèles au 1/50 000 (à partir de 1922) a accompagné le développement de la nouvelle géographie – de la vie, du sol et des racines – inaugurée par Vidal de La Blache. On observait sur la carte les « groupements humains » | fig. 5 | : leur dénomination, leur nombre, leur ampleur, leur forme, leur localisation et leur espacement donnaient d'abord lieu à des descriptions méticuleuses et calibrées par un enseignement universitaire sourcilieux sur les méthodes et pointilleux sur le vocabulaire descriptif ; l'harmonisation des méthodes et du lexique de la géographie était un objectif prioritaire pour de Martonne (en particulier dans le cadre des hautes responsabilités qu'il occupait au sein de l'Union géographique internationale). Le terrain était ainsi préparé pour l'ouverture d'une enquête qui cherchait ses explications, d'abord, dans l'effet combiné des eaux courantes, de la nature des sols et des facteurs climatiques sur toutes les formes de la vie ; une triade classique dont l'observation et la description systématique en tous lieux et sur toutes les cartes constituaient le fondement d'une étude du milieu mixant l'évaluation des facteurs naturels, la typologie des formes du terrain et des habitats humains à une compréhension partagée de l'esprit des lieux. Assez souvent aussi, comme l'avait conseillé Demangeon⁷, elle savait aller chercher dans les archives les explications d'ordre historique. Cette « description raisonnée », par le terrain et par la carte, avait été élevée au rang d'un quasi-genre littéraire par les premières formes de vulgarisation⁸ et, surtout, par les premières thèses des élèves de Vidal de La Blache.

figure 5.
 Les « groupements humains » observables
 sur la carte topographique.
 – VIDAL DE LA BLACHE Paul, *La France*.
Tableau géographique, Hachette, 1908



DES PATRIES LOCALES AUX MONOGRAPHIES RÉGIONALES

— Entre, d'une part, le terrain des petites patries locales, arpenté la carte d'état-major à la main par les topographes et, d'autre part, le monde qu'ont exploré et cartographié la Société de géographie et la géographie coloniale, les postvidaliens ont d'abord choisi d'étudier les régions de France. Cette position intermédiaire allait à la rencontre du fort régionalisme attesté à la fois dans les universités françaises et dans les milieux d'affaires au début du siècle et, en quelque sorte, elle prolongeait aussi la mode des monographies locales suscitée dans l'enseignement élémentaire dès avant la Première Guerre mondiale.

De fait, deux tiers de la centaine de thèses de doctorat soutenues en France au cours de la première moitié du ^{xx}^e siècle concernaient directement l'une ou l'autre des régions de la France et, parmi elles, les monographies exhaustives suivaient ce modèle : délimitation de la région étudiée, analyse des conditions physiques (structure, évolution morphologique, modelé, climat), histoire économique et sociale de la population, esquisse de l'économie contemporaine, étude de l'habitat rural puis urbain et approche de la mobilité de la population. Il faut signaler la prédominance des recherches sur la ruralité en soulignant l'importance du cadrage méthodologique donné par le modèle d'enquête rurale de Demangeon, mais aussi noter, dans les travaux du même auteur – après ceux de Raoul Blanchard –, un intérêt pour les questions urbaines, réactivé au milieu des années 1930. La thèse, qui était plus souvent un constat qu'un diagnostic, représentait toujours un énorme travail solitaire par lequel chaque chercheur apportait sa contribution, enracinée dans la connaissance régionale, à l'édification collective d'une géographie synthétique dont Vidal de La Blache avait programmé le vaste chantier dans le cadre de la *Géographie universelle*.

LES DISPOSITIFS DE LA VULGARISATION SCOLAIRE

— Vidal de La Blache fut le premier géographe français à exercer dans ses commentaires de paysages cette « mise en commun » que constitue la reconnaissance du terrain. À ce titre, il fut aussi un grand pédagogue et, suivant son exemple, plusieurs universitaires (en particulier Brunhes, Blanchard et Demangeon⁹) ont œuvré à la vulgarisation du savoir géographique, permettant de ce fait une intégration avancée des pratiques iconographiques de la géographie, de l'école à l'Université. Leur moyen le plus sûr fut l'élaboration d'un arsenal didactique comportant plusieurs collections de manuels scolaires et d'albums photographiques venant s'ajouter à l'atlas et aux célèbres cartes murales cartonnées de la collection « Vidal-Lablache ».

Les enseignants utilisaient principalement des photographies prises sur le terrain par des géographes ou par des compagnies aériennes spécialisées. La méthode trouvait sa cohérence dans la conviction partagée de la vraisemblance des images photographiques et, surtout, dans une assimilation de l'illustration à l'observation qui faisait encore peu de cas des effets de sens liés aux représentations mentales et aux points de vue choisis des auteurs. Dans l'édition scolaire, ce réalisme photographique permettait de refouler les emblèmes pittoresques de l'imagerie régionaliste, au profit d'une observation dirigée des paysages.

Mais il y avait un risque de confusion des genres entre le scientifique et le didactique. En tant que simulacre d'une recherche (sans problématique), l'observation de chaque image devait, à partir de la vue d'un lieu, d'un objet particulier, retrouver l'expression générale d'un fait géographique « reconnaissable ». Chaque lieu observé pouvait donc être – à la fois et tour à tour – considéré comme local et général, aussi particulier qu'exemplaire, comme source et comme mémoire du savoir. De plus, la multiplication des images (photographies, croquis, dessins, coupes, etc.) a engendré une nouvelle forme d'observation consistant à comparer des séries d'images. En s'éloignant ainsi du symbolisme des images uniques, elle a débouché sur une pratique généralisée de la combinatoire et des typologies visuelles : cette contextualisation de la lecture des images

9

Voir l'investissement précoce de Demangeon dans la revue pédagogique *Le Volume* et ses liens avec les réseaux d'instituteurs. Cf. D. Wolff, 1998, « Une rupture non consommée », *Espaces Temps*, 66/67, p. 80-92, et 2005, *Albert Demangeon (1872-1940). De l'école communale à la chaire en Sorbonne, l'itinéraire d'un géographe moderne*, thèse de doctorat, université de Paris I.

¹⁰
 Selon l'expression
 utilisée dans
 leurs correspondances
 par L. Gallois,
 A. Demangeon et J. Sion.
 Cf. D. Wolff, 2005,
op. cit.

géographiques se remarque dans les ouvrages des premiers étudiants de Vidal de La Blache, à commencer par les dispositifs d'images «exemplaires» publiés par le «patron»¹⁰ lui-même |fig. 6| dans *La France. Tableau géographique*, en 1908.

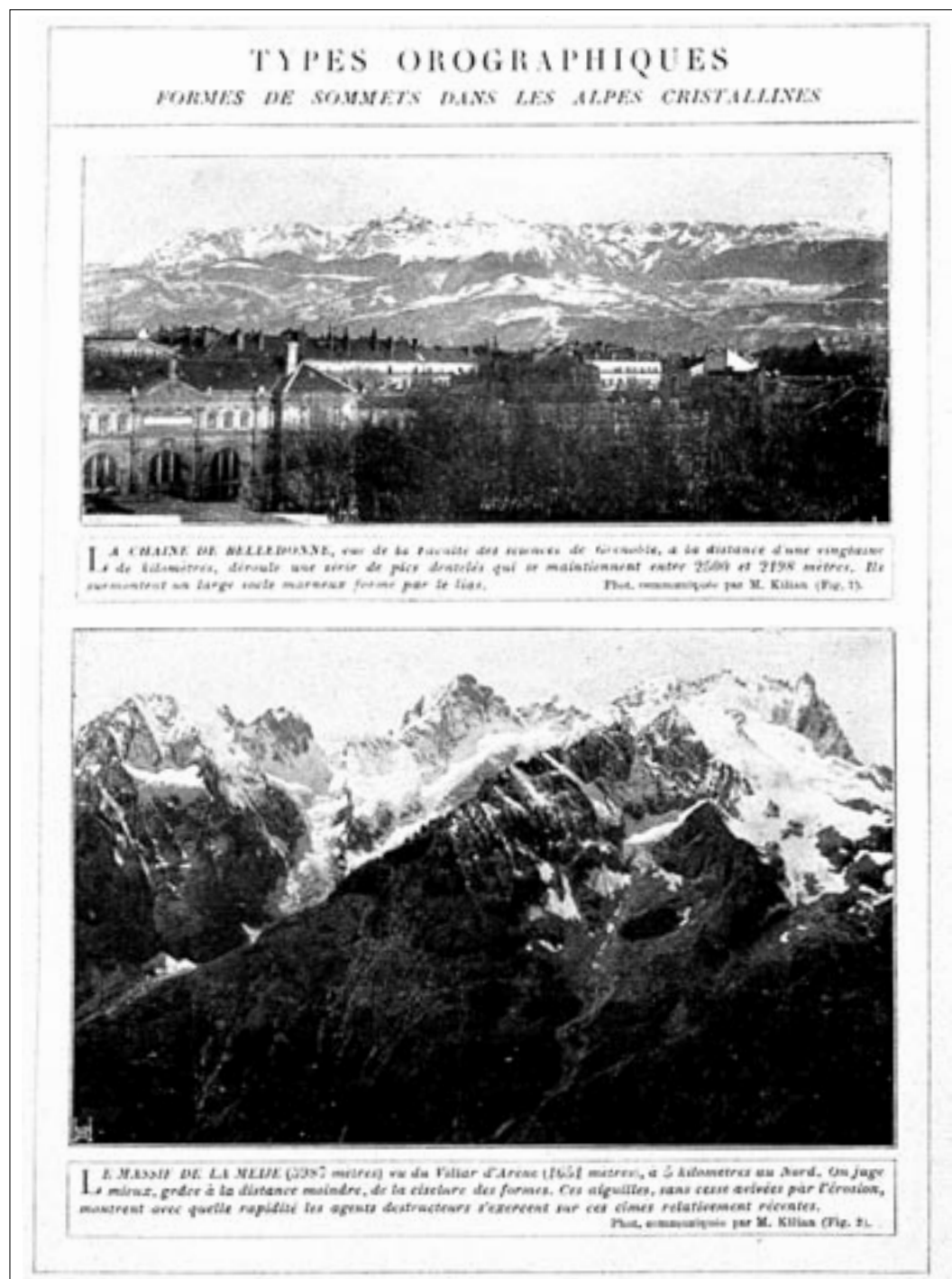
Néanmoins, avec la promotion pédagogique de la photographie de terrain, on privilégiait un point de vue sur le paysage visant à expliquer sa physionomie par la description des effets visibles de l'action locale des fluides ou des hommes, à grande échelle, alors que la carte ou le bloc-diagramme répondaient à un modèle mécaniste plus abstrait, mettant en mouvement des masses minérales, à petite échelle et sur la longue durée. Faire le choix pédagogique de l'échelle du visible photographique, c'était donc prendre le risque d'une explication déterministe localisée, mais avec la «reconnaissance» des élèves...

figure 6.

Un dispositif d'images exemplaire.

— VIDAL DE LA BLACHE Paul, *La France*.

Tableau géographique, Hachette, 1908



70 L'ORGANISATION DE L'ESPACE (1945-1975)

DE NOUVELLES IMAGES ÉCONOMIQUES DU MONDE	71
DES STATISTIQUES AUX CARTES THÉMATIQUES	72
VOLONTARISME ET AMÉNAGEMENT RÉGIONAL	74
DISSOCIATIONS PÉDAGOGIQUES	76

La guerre de 1939-1945 n'a pas vraiment remis en cause cette géographie qui était demeurée au contact de la Terre et des hommes. Mais la reconstruction planifiée de l'économie du pays et l'explosion de sa démographie vont vite changer la demande sociale. Alors que la géographie physique améliorerait ses méthodes et que la géographie humaine s'intéressait aux problèmes urbains et économiques pour promouvoir une efficacité pratique au service de l'aménagement régional, un nombre de plus en plus élevé de géographes s'engageait dans l'enseignement.

DE NOUVELLES IMAGES ÉCONOMIQUES DU MONDE

— La mesure du changement et de la modernisation était donnée par l'offre documentaire d'État, qu'assuraient les ministères et des organismes tels que l'INSEE, l'INED ou la Documentation française. Le retour régulier des recensements de la population permettait à la géographie humaine d'expliquer la croissance démographique en temps réel ou presque, de mieux percevoir l'expansion des villes et même d'anticiper certaines évolutions par l'extrapolation des taux de croissance ou le commentaire des pyramides des âges. L'abondance des données et le rythme rapide de leur changement imposaient un gros travail d'actualisation qui mobilisait les énergies, quand les machines à calculer étaient encore rares. C'est à cette époque, et à l'aide de données chiffrées recueillies à de multiples sources, que Jules Blache engagea les géographes français dans la publication d'une volumineuse collection de géographie thématique des ressources naturelles du monde. Du côté de la géographie physique, on n'était pas en reste, car les études du terrain furent soumises à la dictature de la mesure, que Jean Tricart et Pierre Birot appliquaient par exemple à la granulométrie des alluvions ou à la pente des versants. De même, la géographie rurale, en utilisant des photographies aériennes verticales (Pierre Deffontaines, Mariel Jean-Brunhes Delamarre¹¹, Pierre Brunet) et l'analyse formelle du parcellaire (André Meynier, Pierre Flatrès), fit-elle progresser la connaissance des structures agraires au moment crucial du remembrement agricole et dans les cadres tropicaux des «études de terroirs». Mais, en focalisant l'attention des géographes sur l'expansion quantitative des villes et sur les facteurs économiques du changement social, ces données disponibles rendaient les enquêtes de terrain moins nécessaires. D'ailleurs, la diminution de l'étude des paysages naturels et ruraux dans les publications universitaires de la géographie française à partir des années 1960 en était le signe.

11

Cf. P. Deffontaines,
M. Jean-Brunhes
Delamarre, 1959-1964,
Atlas aérien,
Paris, Gallimard (5 vol.).

DES STATISTIQUES AUX CARTES THÉMATIQUES

12

J. Bertin, 1967,
Sémiologie graphique.
Diagrammes, réseaux,
cartographie,
Paris, Gauthier-Villars,
Mouton.

— Très vite, les statistiques ont été transformées en cartes thématiques afin de rendre compte des évolutions économiques en cours. Pour «garder le rythme» et «coller aux événements», il était nécessaire de multiplier les cartes de statistiques publiées à des époques différentes, de les comparer à intervalles réguliers et de visualiser les rythmes différenciés, absolus ou relatifs, de la croissance [fig. 7]. On ne prenait pas trop le temps de la critique et de la confrontation des sources, tant le caractère officiel, massif et exclusif, de ces données les rendait irremplaçables : Dans *Le métier de géographe* (1990), Pierre George, après les avoir beaucoup utilisées, a critiqué ces statistiques gouvernementales par l'usage desquelles «la géographie se fait l'écho, sinon l'instrument, d'une politique en croyant échapper au risque d'en faire».

De son côté, Jacques Bertin proposa une sémiologie graphique¹² visant à harmoniser les techniques de discrétisation et de visualisation (en noir et blanc) [fig. 8] des données cartographiées, pour qu'elles n'altèrent pas la pertinence du raisonnement lorsqu'il doit être confronté à la comparaison de nombreuses cartes analytiques. Cela n'empêcha pas, au contraire, la multiplication de cartes synthétiques très colorées dans les atlas régionaux.

Toutefois, il découlait directement de l'origine administrative des données statistiques que l'usage majoritaire d'un maillage départemental privilégiait l'interprétation des faits géographiques à l'échelle nationale. Menée à cette échelle, l'analyse comparative des rythmes de croissance ou des données quantitatives débouchait sur des typologies plus ou moins centrées sur les moyennes statistiques et conduisait l'interprétation au constat systématique des disparités spatiales et de la croissance inégale. Il était donc nécessaire de garder à l'esprit que toutes les échelles ont une pertinence dans l'analyse des faits géographiques, comme les années 1960-1970 allaient bien le montrer.

figure 7.

La cartographie des données statistiques.

— GEORGE Pierre, *La France*, Presses universitaires de France, coll. « Le Géographe », 1968

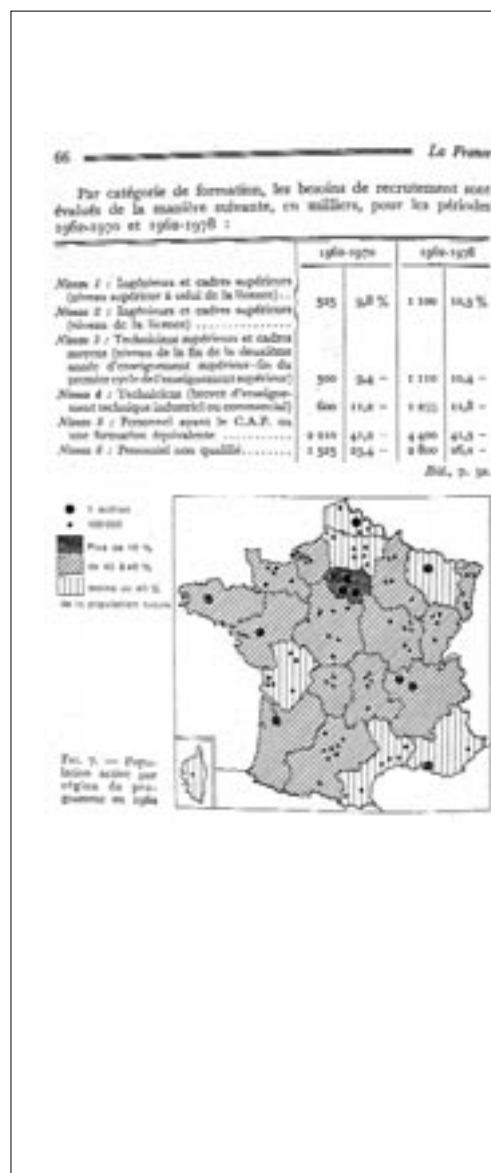
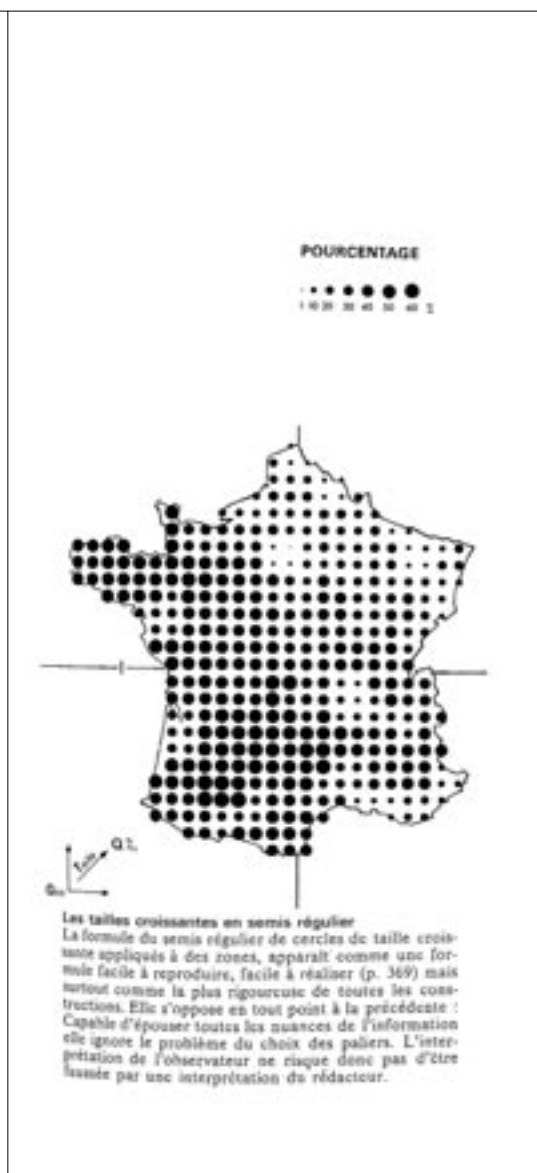


figure 8.

Visualisation des données statistiques.

— BERTIN Jacques, *Sémiologie graphique*, Mouton/Gauthier-Villars, 1967



VOLONTARISME ET AMÉNAGEMENT RÉGIONAL

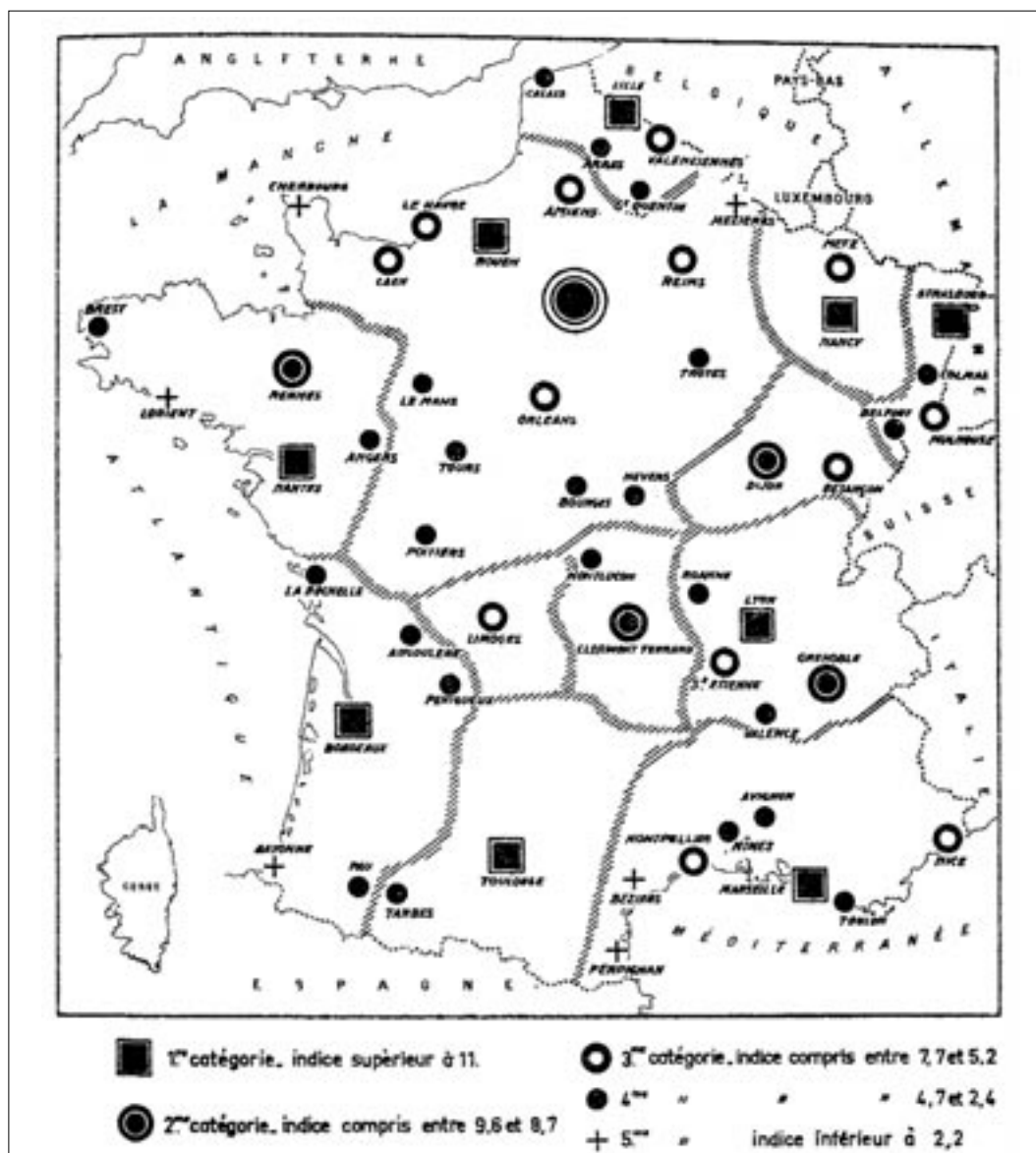
— Le sens de la différenciation et le goût des géographes pour les typologies ont été mis à contribution, une fois la France reconstruite et l'Union française décolonisée, quand la V^e République s'est préoccupée d'une gestion plus efficace et plus équilibrée des ressources hexagonales. Elle mobilisa des géographes pour préparer et accompagner la nouvelle organisation de l'espace français. Que ce soit par des enquêtes menées sur des terrains de plus en plus souvent urbains, mais surtout par la collecte, la cartographie et l'analyse des données statistiques, ou bien que ce soit dans la coordination d'équipes pluridisciplinaires, les géographes se sont rendus utiles à une société qu'ils contribuaient à la fois à analyser, à informer et à convaincre de son changement. À l'échelle régionale, la coordination universitaire des groupes d'études, celle conduite par Jacqueline Beaujeu-Garnier notamment, s'est illustrée dans l'élaboration des grands atlas régionaux sur lesquels les aménageurs ont appuyé et légitimé leurs principales mesures d'équipement ou d'incitation. Dans ce cadre, il faut souligner l'importance stratégique des travaux théoriques de Jean Labasse et d'Étienne Juillard sur le fonctionnement des régions françaises.

Toute une génération de géographes des années 1960-1970 se souvient d'avoir travaillé sur de nombreuses séries statistiques conduisant à des typologies qui faisaient la part belle aux catégories d'activités économiques et aux catégories socioprofessionnelles définies par l'INSEE. Elles aboutissaient à des découpages sub-régionaux dont la cartographie devait alimenter la réflexion sur les moyens institutionnels de corriger les disparités spatiales constatées (généralement en termes de densités et de spécialisations économiques), tout en soutenant activement l'économie par la stimulation du dynamisme des armatures urbaines [fig. 9] et d'audacieuses hypothèses d'équipements structurants. Le rêve de géographe consistant à devenir un expert éclairé de l'harmonie spatiale semblait y trouver un commencement de réalisation.

figure 9.

Réseau urbain et régions de France.

– JUILLARD Étienne, *Essai de hiérarchisation des centres urbains français actuels*, rapport au ministère de la Construction, 1961, reproduit dans JUILLARD Étienne, *La Région*, Ophrys, 1974



DISSOCIATIONS PÉDAGOGIQUES

— Pendant ce temps, la plupart des géographes de formation s'activaient dans les collèges et les lycées de la République à enseigner encore beaucoup de géographie physique, à travers le dessin des formes du relief ou la construction des graphiques ombro-thermiques étalonnés sur l'indice d'aridité de de Martonne. Les lycéens de cette époque se souviennent aussi des listes de statistiques démographiques et économiques qu'ils ont dû mémoriser et des pyramides des âges qu'ils ont dû tracer et commenter. Quand le professeur était un géographe de formation, cela se reconnaissait à une plus grande fréquence des cours consacrés à l'élaboration de croquis de synthèse sur les régions françaises.

On notera, dans l'évocation de ces exercices devenus canoniques pour la géographie scolaire, un point de méthode significatif des évolutions en cours à cette époque. Les manuels scolaires de géographie comportaient, dans les années 1960, de nombreuses photographies de paysages en couleurs qui voisinaient, dans la mise en page, avec des statistiques économiques généralement nationales et des cartes thématiques ou synthétiques souvent régionales. Il y avait donc une dissociation des formes de représentation graphique de l'espace puisque celui-ci était décrit à trois échelles différentes, par des supports de nature variable; ce que n'avait pas connu la période antérieure – car alors la géographie physique et la géographie humaine pouvaient être étudiées sur les paysages et sur les cartes topographiques des mêmes lieux qu'il fallait confronter. Cette fois, chaque représentation mettait en œuvre des formes, une échelle et des interrogations – et donc des logiques explicatives – différentes. Pour de jeunes esprits, comme pour de jeunes géographes, ces dispositifs pédagogiques « dispersés » n'éclairaient pas les causalités géographiques, et l'on peut même se demander s'ils n'entretenaient pas un flou – dira-t-on professionnel ? – sur la nature politique et sociale des causes premières. C'était sans doute, par la diversification des sources, des points de vue et des représentations, un moyen de se garder des idéologies dominantes – le libéralisme et le communisme –, que l'époque remettait en cause; mais l'esprit unitaire de la géographie tendait à s'y perdre malgré de nombreux rappels à l'ordre de la part des plus hautes autorités universitaires de la discipline.

LA

77

TERRITORIALISATION

DES PRATIQUES

SPATIALES

(1975-2005)

UN REGARD TOTALISÉ	78
LE TRAITEMENT DES DONNÉES	81
LA DISPERSION DES PRATIQUES	85
EN QUÊTE DE DÉONTOLOGIE PROFESSIONNELLE	87

*Confrontés aux problèmes liés
à la mondialisation mais disposant
de nouveaux outils d'analyse de l'espace,
les géographes ont réorienté leurs
recherches et inventé les gestes de nouvelles
pratiques professionnelles diversifiées.*

13
La France
a été le premier pays
à s'engager dans
la commercialisation
des images satellitaires
après avoir demandé
à l'ONU et obtenu
le principe de leur libre
diffusion (résolution
4165 du 3 décembre
1986).

— À partir des années 1970, le développement de l'imagerie satellitaire a créé les conditions d'une nouvelle saisie globale de la Terre. Plusieurs années après le satellite Landsat (1972), le lancement du satellite Spot (1986) et son succès commercial¹³ ont ouvert la voie aux multiples utilisations de la télédétection en France [fig. 10]. Nombre de géographes s'engagèrent dans l'apprentissage de cette nouvelle technologie d'information. Ce fut d'abord pour constituer une couverture cartographique là où elle n'existait pas encore qu'elle a été utilisée. Les géographes de l'ORSTOM (Office de la recherche scientifique et technique outre-mer) notamment, ont été parmi les premiers utilisateurs des «spatiocartes» nées de ce besoin. La prospection pétrolière ou l'observation de la déforestation en Amazonie, entre autres, ont été facilitées par l'interprétation des scènes Spot. Puis des utilisations plus géographiques ont été développées telles que, par exemple au cours des années 1990, l'inventaire précis des surfaces agricoles utilisées en Égypte, le contrôle régulier des surfaces en jachère de l'Union européenne et une étude prospective sur les transports routiers en Aquitaine.

Dans beaucoup d'universités, les géographes (souvent «physiciens» à l'origine) ont saisi la chance de ces besoins nouveaux pour monter des recherches s'appuyant sur des formations spécialisées (les diplômes d'études supérieures spécialisées, ou DESS) de géographes-techniciens – soit de l'imagerie littorale (l'IMAR [Image, Mer, Aménagement régional] à Nantes), soit de la climatologie (l'EPSAT [Estimation des pluies par satellite] à Lannion), ou encore des formations végétales en milieux arides (PRODIG [Pôle de recherche pour l'organisation et la diffusion de l'information géographique] à Paris) pour n'en citer que quelques-unes. Leurs points communs sont l'importance accordée à la maîtrise de l'instrumentation satellitaire et informatique, l'intérêt pour la discrimination visuelle et pour le paramétrage des données, des pratiques contractuelles finalisées par l'élaboration de logiciels adaptés à des demandes très spécialisées. Seraient-ils devenus des géographes au même titre que les radiologues sont médecins? Leur vision dominante, si large soit-elle, n'est-elle pas aveuglée par un éloignement qui masque

figure 10.

L'utilisation de la télédétection : image Spot
de Mexico en 1989.

— BRUNET Roger (dir.), *Géographie universelle*,
tome : « Amérique latine », Belin/RECLUS, 1991



Mexico le 24 décembre 1989 (Image Spot)

Les contrastes apparaissent nettement sur cette image : parcelles irriguées en rouge au nord et au nord-est mais aussi au sud, mélangées au chinampas, plateaux de lave de l'ouest entaillés de ravins. Les restes du lac Texcoco, en noir, au nord-ouest, dessinent le bassin rectangulaire, reconstitué dans les années 1980, et la spirale du marais salant de natron. La croissance périphérique du tissu urbain au nord et au sud-est est presque nulle à petite échelle par rapport à 1986. La différenciation sociale se repère aux pointilles rouges des gazons irrigués des beaux quartiers et à la proportion de plus en plus faible des voies goudronnées (en noir) par rapport à celles en terre (en blanc) à mesure que l'on va dans les quartiers pauvres.

bien des aspects de la vie humaine ? À ceux qui seraient dans ce doute légitime, certains géographes décrivent déjà les applications prévisibles de la technologie Gps (Global Positioning Système), par exemple pour l'analyse de flux de circulation actuellement imperceptibles, tandis que d'autres opposent le perfectionnement formidable d'une cartographie disposant de capacités de mémoire et de traitement constamment multipliées (on pense aux images en trois dimensions pour la simulation effective de la vision du terrain).

À partir de 1982, le GIP Reclus a construit un système « cartomatique » « à la française », dirons-nous, puisqu'il a associé un grand nombre de géographes et d'autres scientifiques français autour de trois projets aussi mobilisateurs que la *Géographie universelle*, *L'Atlas de France* et *L'Observatoire de la dynamique des localisations*, qui impliquaient l'informatisation des techniques cartographiques. De fait, ces années 1980 ont été le grand moment d'éclosion des systèmes d'information géographique ou « SIG » : des logiciels conçus pour visualiser, décrire, classer, croiser, expliquer et traiter de grandes quantités de données géoréférencées et actualisées. L'un des premiers mis en chantier fut l'inventaire d'occupation des sols d'Europe, *Corine Land Cover*, mais très vite, dans tous les domaines, en particulier celui de la gestion des collectivités territoriales, des informaticiens, pas toujours géographes, ont été appelés à développer des SIG spécialisés locaux : citons entre autres celui de l'Institut d'aménagement et d'urbanisme de la région Île-de-France (IAURIF) sur l'occupation du sol en Île-de-France, celui des Hauts-de-Seine, géoréférencé sur le cadastre, celui du Morbihan, celui de Yaoundé, l'Atlas infographié de Quito, les SIG de Rouen, du Havre, d'Issy-les-Moulineaux, etc. D'où, très vite aussi, une inquiétude légitime devant l'ordre dispersé de ces pratiques et l'appel à une réflexion théorique sur ces méthodes de travail aussi séduisantes que mobilisatrices : le réseau de recherche Sigma-Cassini, fondé par Jean-Paul Cheylan, s'est engagé dans cette réflexion dès 1988.

LE TRAITEMENT DES DONNÉES

— En deux décennies, après 1980, beaucoup de géographes sont devenus des techniciens spécialistes de la collecte, de l'archivage et de la visualisation de données spatio-temporelles complexes dédiées à des usages sociaux extrêmement différenciés. La dématérialisation informatisée des terrains de référence et le retour corrélatif des géographes à un travail de laboratoire posent la question épistémologique des réalités sur lesquelles ils travaillent, à travers les représentations qu'ils en produisent. On s'est particulièrement interrogé, en France, sur les formes de représentation numérique et graphique de l'espace géographique, considéré comme un objet spatio-temporel.

Analyse spatiale et modélisation

La recherche des lois et des structures de l'espace géographique a incité certains géographes à adapter à leur discipline des méthodologies directement inspirées des mathématiques, de la physique ou de l'écologie. C'est pourquoi, dans plusieurs universités, la géographie a bénéficié du développement de cursus de mathématiques appliquées aux sciences sociales. Le laboratoire de recherche PARIS (animé notamment par Denise Pumain, Thérèse Saint-Julien, Lena Sanders) s'est ainsi consacré à la mise à l'épreuve de la théorie des systèmes et à la réflexion sur les modèles dynamiques pour se donner les moyens d'une simulation prospective des évolutions spatiales. L'actualité du questionnement géographique le conduit à s'intéresser aujourd'hui tant à la modélisation des limites urbaines qu'à l'intégration des niveaux d'échelle dans la modélisation spatiale. Notons que plusieurs de ces recherches, en particulier celles dédiées aux simulations dynamiques, ont alimenté la réflexion sur la visualisation des données numériques: le projet de choroscope de Philippe Waniez, les cartes de potentiel urbain de l'équipe PARIS, les anamorphoses de Colette Cauvin, la variographie infographique de Christine Voiron-Canicio et André Dauphiné¹⁴, par exemple.

Moins mathématicienne dans ses outils et plus intuitive dans ses méthodes, la chorématique, développée par Roger Brunet¹⁵ à partir de 1980, s'est fortement

14

C. Cauvin, 1994,
«Du dessin
à l'anamorphose, ou,
de la carte à main levée
à des représentations
cognitives
comparables»,
in *Dessine-moi
une carte. Quelques
explorations
cartographiques pour*
Sylvie Rimbart,
Strasbourg,
Presses universitaires
de Strasbourg,
p. 48-49, et C. Cauvin,
1997, «Au sujet des
transformations
cartographiques
de position»,
Cybergéo :

www.cybergeo.presse.fr,
14-01-1997, 15 ;
C. Voiron-Canicio, 1995,
*Analyse spatiale
et analyse d'images
par la morphologie
mathématique*,
Montpellier, Reclus.

15

R. Brunet, 1980,
«La composition
des modèles
dans l'analyse spatiale»,
L'Espace géographique,
4, p. 253-265.

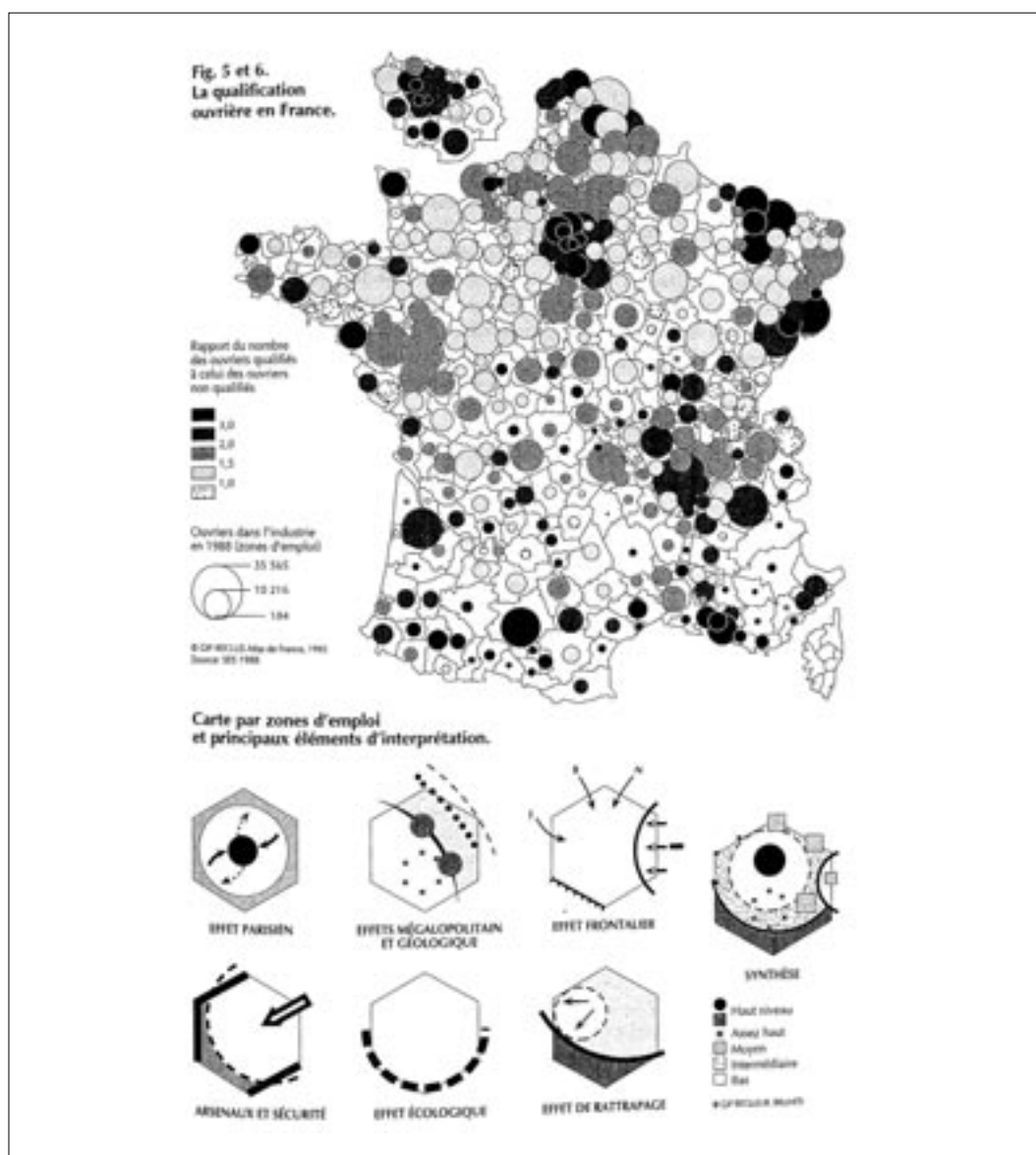
16
Cf. C. Grataloup,
1996, *Lieux d'histoire.*
Essai de géohistoire
systémique, Montpellier,
Reclus.

inspirée du structuralisme dans sa recherche de figuration des principes de l'organisation de l'espace | fig. 11 |. Promue au rang de méthode nationale grâce au succès des publications du GIP Reclus, elle a séduit ceux qui pensent la géographie dans l'espace-temps¹⁶ et ceux qui apprécient les vertus pédagogiques des chorèmes. Elle a fait évoluer les cartes de géographie en contribuant à les affranchir des codes sémiologiques (tels que celui de Bertin), des codes géométriques (ceux des cartes topographiques) et des usages positivistes (les apparences de l'objectivité) pour les adapter à la communication des idées et des convictions : l'effet persuasif des modèles chorématiques tient au fait que, tout en exprimant avec rigueur les lois de l'espace, ils sont la formulation graphique d'hypothèses que l'on souhaite faire partager.

figure 11.

De la cartographie à la chorématique.

– BRUNET Roger, *Champs et contre-champs, raisons de géographe*, Belin, coll. « Mappemonde », 1997



17

Cf. le volume
d'*EspacesTemps*, 1996,
Penser/Figurer,
(62-63); B. Debarbieux,
M. Vanier (dir.), 2002,
*Ces territorialités
qui se dessinent*, Paris,
Éditions de l'Aube,
DATAR ; B. Debarbieux,
S. Lardon, (dir.), 2005,
*Les Figures du projet
territorial*, Paris,
Éditions de l'Aube,
DATAR.

Les méthodes des sciences sociales

Bien d'autres données sont aujourd'hui collectées ou construites par les géographes. Après avoir surtout fréquenté l'économie et l'histoire avant 1970, ils ont travaillé en relation avec les sociologues et les psychologues pour aborder les représentations mentales ou les aspects esthétiques des pratiques contemporaines de l'espace, et avec les philosophes des sciences pour démêler les problèmes épistémologiques posés par la réorientation de leur posture scientifique.

On pourrait même penser que c'est sur ses marges que la discipline cherche aujourd'hui les idées et les énergies nouvelles. Il s'ensuit une diversification croissante des méthodes de travail qui incorporent de plus en plus l'approche littéraire, linguistique et sémiologique des discours, sans pour autant renoncer aux outils statistiques et aux moyens informatiques, graphiques et iconographiques. Les formes les plus réflexives de cette géographie sont davantage dépendantes des seuls financements de la recherche institutionnelle que la géographie des SIG et des modèles.

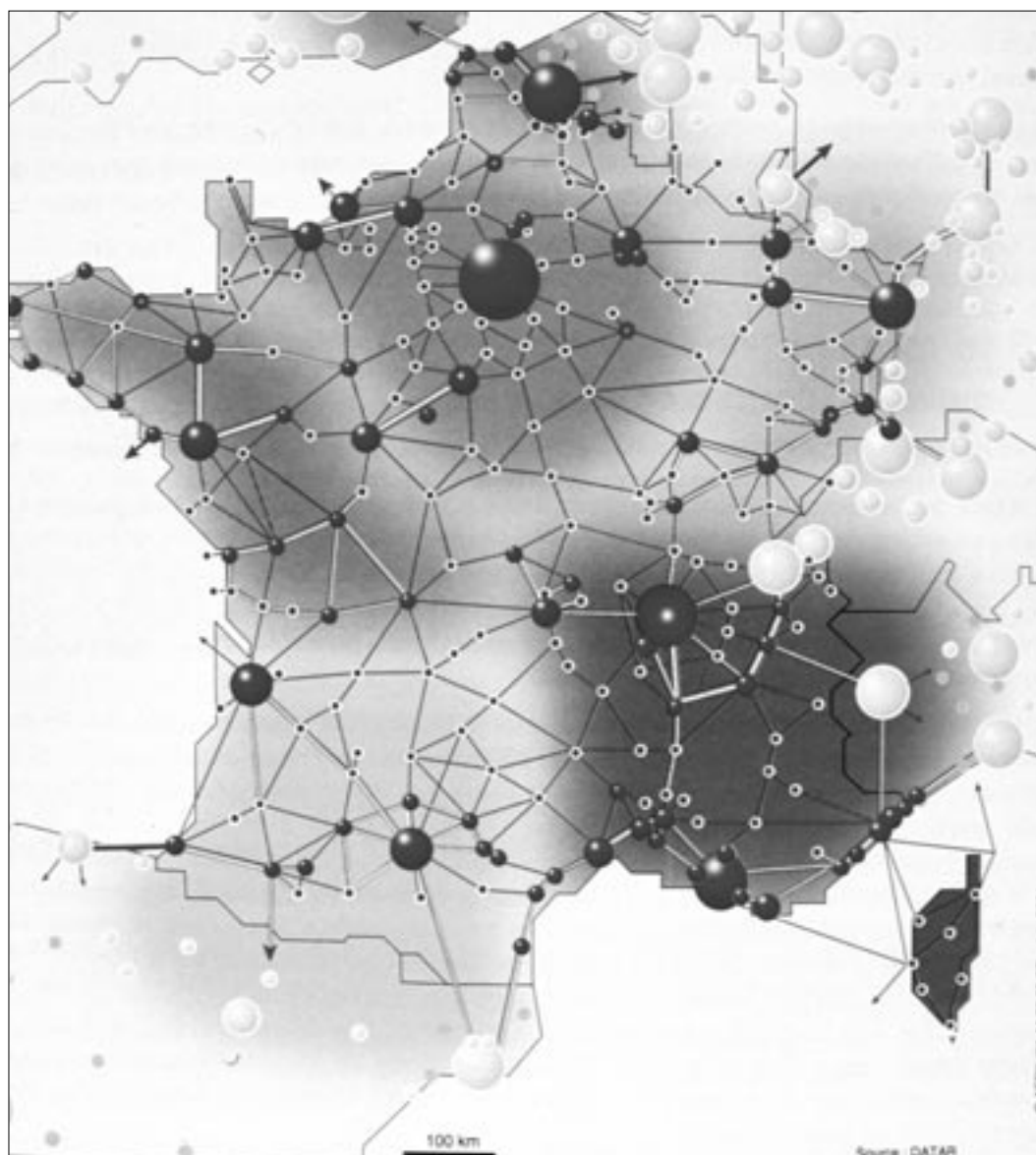
Néanmoins la réactivation de problématiques comme les politiques urbaines, la valorisation des paysages et de l'environnement, les nouveaux territoires en Europe ou la relocalisation industrielle, offre à une géographie « sociale » ou « humaniste » de nombreux sujets d'étude. Le rôle joué par la carte et par l'iconographie, en général, dans les négociations territoriales conduit les géographes à une réflexion plus poussée sur ce moment de la communication et de la persuasion | fig. 12 | qui accompagne la production de l'imagerie géographique¹⁷.

figure 12.

Un scénario cartographique expressif
pour produire un espace consensuel.

— COLLECTIF, *Aménager la France de 2020 :*
mettre les territoires en mouvement,

La Documentation française / DATAR, 2000



LA DISPERSION DES PRATIQUES

— Les géographes contemporains sont confrontés au paradoxe de la multiplication des signes de leur utilité sociale dans un contexte qui semble remettre en cause leur pertinence théorique et les placer en concurrence directe avec des disciplines plus opérationnelles : écologie, urbanisme, droit, économie. Le sentiment d'éparpillement tient en partie à la territorialisation croissante de la gestion de l'espace, notamment en France – où l'aménagement régional et la décentralisation ont été poursuivis grâce à un vaste transfert des compétences de l'État aux différents niveaux où se positionnent les collectivités territoriales traditionnelles ou en cours de constitution –, mais aussi dans le cadre de l'Union européenne.

C'est que les géographes s'intéressent désormais à toutes les échelles spatiales de la vie sociale. La géographie « humaniste » a suscité leur intérêt pour les micro-espaces – perçus, vécus, représentés, imaginés – de la vie quotidienne, et l'étude des représentations mentales les a fait se rapprocher des sociologues et des urbanistes. Dans ce domaine de la gestion sociale, administrative ou commerciale des micro-espaces urbains, la technologie des SIG requerra sans doute leur collaboration dans les années à venir. Mais les « nouveaux pays » ruraux ne seront pas en reste s'ils recherchent les moyens techniques et les argumentaires requis par les nouvelles politiques d'aménagement, qui laissent une place plus grande aux initiatives locales. Il est donc probable que des géographes seront mobilisés pour appuyer et servir ces nouveaux pouvoirs locaux.

À l'opposé, le regard des géographes doit aussi se positionner là d'où s'observe le mieux la vie physique de la planète : dans l'espace circumterrestre. Contrairement à l'ancienne géographie physique, qui travaillait dans le temps long de la géologie et des cycles d'érosion, la nouvelle approche des scènes satellitaires est confrontée à de rapides changements (climatiques, tectoniques), qu'il faut comprendre, voire anticiper, pour prévenir les risques dans le cadre général de la préservation de l'environnement.

C'est au niveau intermédiaire et sur les questions strictement spatiales que les géographes sont sollicités en tant que tels, quand il faut déterminer

des découpages régionaux et préciser les dynamiques à l'œuvre dans l'organisation ou la recomposition des territoires aux échelles infra- et transnationales. Un ensemble de travaux consacrés à l'analyse des formes contemporaines de structuration de l'espace, générées par la mondialisation du mode de vie (espaces réticulés, systèmes de villes, réseaux interactifs, territoires), utilise la théorie des systèmes et les modèles dynamiques pour travailler ces questions de prospective. Les recherches articulant l'espace et le temps occupent une place privilégiée dans les préoccupations d'un monde d'acteurs soucieux d'optimiser leurs investissements dans de nouvelles stratégies de localisation, car, face aux incertitudes qu'ils rencontrent, les arguments géographiques et les dynamiques spatiales sont des points d'appui appréciables pour les prises de décision.

Mais il y a aussi le vaste domaine des sciences sociales, où la géographie a cherché à prendre place depuis 1970 par l'étude réactualisée d'objets tels que le paysage, le territoire, les lieux symboliques, les représentations, la géopolitique, la culture, etc. Ces études, fondées sur la lecture de travaux théoriques extradisciplinaires – et bien souvent philosophiques – puis sur la relecture comparatiste de travaux géographiques spécialisés de différentes époques ou de différentes origines culturelles, rattachent les géographes qui s'y engagent à une tradition intellectuelle qui conduit, plus souvent qu'autrefois, à placer certains d'entre eux assez près des premiers plans de la scène médiatique quand l'actualité le permet.

EN QUÊTE DE DÉONTOLOGIE PROFESSIONNELLE

18

P. Clerc, 2002,
*La Culture scolaire
en géographie.*
Le monde dans la classe,
Rennes, Presses
universitaires de Rennes,
et M. Roumegous,
2002, *Didactique
de la géographie. Enjeux,
résistances, innovations,*
Rennes, Presses
universitaires de Rennes.

— La multiplication des pratiques d'analyse territoriale et la diversification corrélative des niches professionnelles ne doivent pas masquer que la plupart des gestes professionnels de la géographie s'accomplissent encore au service de l'Éducation nationale. Mais il faut souligner la proportion désormais très minoritaire des géographes de formation que l'on y trouve, puisque au cours des années 1990 leur proportion est tombée de 20 % à 10 % des lauréats annuels du CAPES d'histoire-géographie. Ce déséquilibre a conduit notamment à marginaliser les pratiques cartographiques, les raisonnements spatialistes ou l'approche biogéographique des milieux dans les établissements scolaires. Cette évolution, renforcée par les préoccupations sociales et la percée des sciences humaines, a laissé place à une géographie scolaire plus soucieuse d'alimenter la réflexion historique et civique sur le respect des équilibres écologiques, socio-économiques et politiques du monde. Cela se traduit dans la pratique pédagogique usuelle par le recul sensible des images satellitaires et des modèles chorématiques au profit de schémas et d'organigrammes censés clarifier une réalité complexe. On note aussi, à l'inverse, un retour prudent à l'analyse classique des textes, des paysages typés et des cartes politiques. D'où le sentiment, aujourd'hui répandu au vu de travaux tels que ceux de Pascal Clerc, de Micheline Roumegous ou de Jean-Pierre Chevalier sur la « culture » géographique¹⁸, d'une dissociation croissante entre les différents niveaux de production du savoir géographique et les divers domaines de la société où ils s'exercent.

*Dans la diversité des objectifs
et des méthodes que décrit cet inventaire
rapide des travaux géographiques
d'hier et d'aujourd'hui, quels sont
les faits et gestes communs ?
Assurément l'usage permanent
des cartes, quelle qu'en soit la nature,
et la conviction qu'elles sont des
représentations distinctes d'une réalité
à voir aussi sur place ; sans doute,
une connexion de l'espace et du temps
qui, au-delà du lien organique entre
l'histoire et la géographie, contribue
à ancrer durablement celle-ci
dans la mission d'un service public
d'éducation ; probablement un mode
d'explication des faits géographiques qui
accorde une importance parfois
excessive aux corrélations spatiales
complexes ou à des multicausalités
circulaires ; peut-être aussi la recherche
de l'intérêt commun et de la conciliation
visant une harmonie sociale respectueuse
des grands équilibres de la nature
et de l'humanité.*

LA CÈDE

GÉOGR

COM

SC

QUAND « FAIRE ÉCOLE »

LE PAS AU PLURALISME

APHIE

ME

Olivier Orain

IENCE

L'objectif de ce chapitre est de prendre au sérieux l'idée de la géographie comme science. Mais sa visée est moins de justifier l'unité ou l'existence de la discipline universitaire que d'exposer les diverses formes de rationalisation qui ont accompagné les développements de celle-ci depuis qu'elle a droit de cité dans le champ académique, soit en gros depuis la fin du XIX^e siècle. Plus précisément, il s'agit de confronter discours identitaires et pratiques savantes, non pas tant pour les confirmer ou les confondre que pour rendre intelligibles dans leur diversité les efforts cognitifs, parfois convergents, parfois divergents, d'une communauté savante.

LES JOIES D'UNE ÉCOLE

QUEL CONTENU POUR LE PARADIGME «CLASSIQUE» ?	94
LE «NOYAU DUR» DU PARADIGME ET LES STRUCTURES DE SA REPRODUCTION	98

Durant sept à huit décennies, la géographie universitaire française s'est confondue avec ce que l'on appelle communément l'« école française de géographie », encore qualifiée de « classique » ou de « vidalienne », par référence à son fondateur supposé, Paul Vidal de La Blache. Confusément, les valeurs, méthodes, tentatives de définition, etc., qui ont été développées par les représentants de ladite école continuent largement à nourrir les représentations non savantes de la discipline, alors même que le paradigme classique¹ – qu'il est important de situer – a depuis une trentaine d'années perdu sa position hégémonique dans l'Université française. Pour autant, on ne saurait décemment affirmer qu'il a fait naufrage : infléchi, transformé, corrigé, il se perpétue dans la géographie contemporaine à travers des courants qui s'en revendiquent plus ou moins nettement.

1
Les références
aux conceptions
de Thomas S. Kuhn
(cf., 1983,
*La Structure des
révolutions scientifiques*,
Paris, Flammarion,
éd. origin., 1962)
serviront de repère
à cette présentation.
Les notions
de « paradigme »,
de « science normale »,
d'« anomalie »,
de « science
extraordinaire »
et de « révolution
scientifique »
en constituent le cœur
– un paradigme,
ou plutôt une « matrice
disciplinaire »,
regroupant l'ensemble
des valeurs
et des conceptions
partagées par
une communauté
scientifique.

QUEL CONTENU POUR LE PARADIGME « CLASSIQUE » ?

2
De M.-C. Robic,
voir notamment, 1991,
« La stratégie
épistémologique
du mixte.
Le dossier vidalien »,
EspacesTemps, 47-48,
p. 53-66; 1992,
*Du milieu
à l'environnement.
Pratiques et
représentations
du rapport
homme/nature
depuis la Renaissance*,
Paris, Economica,
spéc. livre II,
p. 125-246;
1993, « L'invention
de la "géographie
humaine" au tournant
des années 1900 :
les Vidalien et
l'écologie », in P. Claval
(dir.), *Autour de Vidal
de La Blache.
La formation de l'école
française de géographie*,
Paris, CNRS éditions,
p. 137-147.
3
Cf. V. Berdoulay, 1995,
*La Formation de l'école
française de géographie
(1870-1914)*, Paris,
Bibliothèque nationale,
Éditions du CTHS;
rééd. 1981,
coll. « CTHS format ».

— Depuis les travaux de Marie-Claire Robic², Vincent Berdoulay³ et Catherine Rhein⁴, la relation étroite entre les raisons d'institutionnaliser une géographie universitaire à la fin du XIX^e siècle et les caractéristiques du « programme de recherche »⁵ (ou horizon cognitif) de la géographie classique est un sujet connu et abondamment parcouru. Parmi tous les projets possibles qui s'offraient dans les années 1870-1900, celui porté par Paul Vidal de La Blache et ses premiers lieutenants (tel Lucien Gallois) s'est imposé. Cette victoire a signifié l'exclusion aussi bien d'un paradigme de géographie physique débarrassé de la question de l'humanisation (choix qui a triomphé en Russie/URSS dans les années 1914-1924⁶) que d'un paradigme anthropocentré, mettant l'accent sur ce que l'on appellerait aujourd'hui « aménagement » ou « développement »⁷.

Au lieu de quoi s'est donc imposé le projet d'une géographie humaine s'attachant à démêler l'influence du milieu naturel sur les « groupements humains ». Elle a porté conjointement une grande attention au rôle d'agent modificateur de ces derniers, susceptibles d'« ouvrir la porte à de nouvelles combinaisons de la nature vivante »⁸. On résume et banalise fréquemment ce programme de recherches en évoquant l'idée d'une étude des relations homme/nature. Cela demeure, dans l'esprit du plus grand nombre, la définition possible de l'identité scientifique de la géographie, à tel point que le mot est souvent utilisé comme le synonyme des « conditions naturelles » auxquelles une société ou un groupe restreint sont « confrontés ». Il n'y a pas lieu d'épiloguer sur la vulgarisation qui s'est ainsi opérée. En revanche, il importe d'enrichir la description du projet classique.

Pour Paul Vidal de La Blache et ses disciples, sur le modèle des autres géographies européennes de l'époque (à commencer par l'allemande), la légitimité proprement scientifique du géographe procède effectivement de ses compétences naturalistes. À ce titre, un détour par une solide formation en géographie physique a paru absolument incontournable dès la fin du XIX^e siècle. Mais, à quelques exceptions près (Emmanuel de Martonne, Henri Baulig), cette dernière est

davantage conçue comme propédeutique à l'exercice de la géographie humaine que comme le cœur de la discipline. En outre, dans les propositions théoriques de Paul Vidal de La Blache et de son héritier le plus scrupuleux, Maximilien Sorre, une écologie humaine privilégie les relations de l'homme avec le reste du vivant, espèces végétales et animales, plutôt que le climat, le relief et la nature des sols. Or ce sont ces paramètres-là que la géographie des années 1910-1960 allait privilégier. De surcroît, le fondateur de l'école française a développé des perspectives d'explication hors du seul référent naturaliste : il était extrêmement sensible à la position relative des villes et des régions, à la « vie de relation » et aux fonctions de carrefour des entités géographiques. À cette enseigne, on pourrait affirmer que ce qui a été mis en œuvre par les élèves de Paul Vidal de La Blache s'appuie sur les propositions de ce dernier, formulées dans une vingtaine d'articles théoriques, un livre posthume (*Principes de géographie humaine*) et quelques textes canoniques pour la géographie régionale (le *Tableau de la géographie de la France* au premier chef), mais opère une simplification et une systématisation des perspectives ébauchées par le maître désigné. Si on peut parler d'un paradigme pour la géographie classique, il serait ainsi plus cohérent de le qualifier de « postvidalien », car il n'a véritablement pris forme comme « matrice disciplinaire » qu'à partir du moment où les pistes explicatives multiples ébauchées par Paul Vidal de La Blache ont été élaguées, codifiées et érigées en *doxa*. Les artisans qui ont le plus œuvré pour transformer la « science extraordinaire » en « science normale » sont vraisemblablement Lucien Gallois et Emmanuel de Martonne, même si d'autres élèves, par l'exemple que fournissait leur production, ont pu également contribuer à la standardisation du paradigme (on évoquera ici Albert Demangeon, Raoul Blanchard et Jules Sion).

Le paradigme classique comprend non pas un mais deux programmes de recherche, qui entretiennent une relation à la fois évidente et problématique. Parallèlement à la recherche des relations homme-nature, il s'agit de mettre au jour la « personnalité » (c'est-à-dire l'identité, la singularité) de chaque milieu,

4

Cf. C. Rhein, 1982,
« La géographie,
discipline scolaire et/ou
science sociale ?
1860-1920 »,
*Revue française
de sociologie*, XXIII,
p. 223-251.

5

Expression empruntée
ici à l'épistémologue
Imre Lakatos.

6

Cf. O. Orain, 1996,
« La géographie russe
(1845-1917) à l'ombre
et à la lumière
de l'historiographie
soviétique »,
L'Espace géographique,
3, p. 217-232.

7

Et dont était porteur
quelqu'un comme
Marcel Dubois,
un temps rival de Vidal
de La Blache.

8

P. Vidal de La Blache,
1903, « La géographie
humaine : ses rapports
avec la géographie
de la vie », *Revue
de synthèse historique*,
p. 219-240.

région, pays, paysage, etc., en considérant en première intention que cette identité géographique procède d'une combinaison particulière de «facteurs» naturels et humains. À l'origine, cet intérêt idiographique appuyé sur des monographies a pu sembler s'inscrire dans un projet inductiviste qui établirait les principes de la géographie humaine sur la base de comparaisons entre des cas d'espèce. Mais dès le *Tableau de la géographie de la France* (1903), la visée idiographique subvertit le statut de la monographie et devient une question à part entière : la France est-elle un «être géographique»? Pour répondre à cette question, Paul Vidal de La Blache déploie un argumentaire qui, précisément, s'affranchit de la question des relations homme-milieu. Par la suite, les postvidaliens ont standardisé la réponse en considérant qu'une personnalité régionale s'interprétait en enchaînant une explication naturaliste et une interprétation historique (le plus souvent délivrée sous la forme d'un récit).

Au demeurant, chacun de ces programmes de recherche a été mis en difficulté par la standardisation progressive de la géographie. Dès 1909 et la conclusion du livre fameux de Gallois *Régions naturelles et noms de pays. Étude sur la région parisienne*, est affirmée la nécessité d'opérer une séparation «analytique» préalable entre étude du milieu naturel et étude de son influence sur les «groupements humains». Dès lors, toute étude de géographie humaine devait être précédée par l'examen séparé des «conditions naturelles», déclinable en une succession de «facteurs» (climat, relief, sol, hydrologie, végétation, etc.). En procédant de la sorte, le risque était grand de perdre de vue la relation homme-nature comme lieu du questionnement scientifique – par dilution dans une profusion de développements thématiques. Par ailleurs, l'effort probatoire s'est progressivement focalisé sur l'explication géomorphologique du relief, négligeant le «programme officiel». Dans les années 1910-1930, la géographie humaine est devenue également autonome en mettant l'accent sur la classification des formes de paysage ou d'habitat. Chez la plupart des postvidaliens, la relation homme-nature est en fait déproblématisée et soumise à des diagnostics déterministes à caractère

ponctuel qui émaillent la géographie régionale (par exemple chez de Martonne): telle ligne de source est à l'origine d'une succession de villages, telle montagne fait barrière entre deux « races »... Ainsi, comme l'a clairement montré M.-C. Robic (1992), les travaux classiques ont échoué dans leur tentative pour constituer les relations homme/nature en objet de la géographie.

S'agissant du programme idiographique, on peut faire des remarques analogues. Dès les premières thèses des élèves de Vidal de La Blache, faire œuvre de « géographie régionale » revient à fragmenter ses objets en thèmes ou en sous-régions au sein d'un « dossier ». Le procédé n'était pas nouveau et avait partie liée avec un objectif d'exhaustivité. Mais il a eu pour effet de diluer la question de l'individualité géographique. Renvoyé aux marges de la description (propos introductifs ou conclusifs), davantage affirmé qu'étayé, le discours sur la « spécificité régionale » a été réduit au statut de clause de style. En outre, les contraintes d'érudition propres aux grands exercices académiques (thèse, leçon) ont pesé lourd dans l'autonomisation de développements thématiques toujours plus importants. Déjà, la thèse d'Albert Demangeon, *La Picardie et les Régions voisines...* (1905), considérée comme un modèle à suivre, a frappé les contemporains par son excès de « détails »⁹. En réaction à cette tendance lourde, on voit certains auteurs dénoncer le vice du « plan à tiroirs », qui occulte la juste saisie des « combinaisons géographiques » pertinentes. André Cholley, élève de de Martonne, s'est fait une spécialité de dénoncer ce genre de travers (notamment dans le manuel *La Géographie...* de 1951) au nom d'un propos géographique visant « la nature des choses », mais il n'est pas le seul : à partir des années 1950, la dénonciation des déformations du métier est devenue une antienne.

Dans ce tableau, rares sont les géographes qui font exception par leur fidélité aux préceptes vidaliens. Le plus marquant fut sans doute Maximilien Sorre, dont l'œuvre entier semble être animé par un effort de développement cohérent d'une écologie de l'homme. On en prendra pour témoin sa thèse, *Les Pyrénées méditerranéennes. Étude de géographie biologique* (1913) et ses *Fondements*

9
Cf. M.-C. Robic, 2003,
« L'exemplarité
du Tableau
de la géographie de
la France de Paul Vidal
de La Blache »,
in J.-M. Berthelot (dir.),
*Figures du texte
scientifique*, Paris, PUF,
spéc. p. 96-97.

LE « NOYAU DUR » DU PARADIGME ET LES STRUCTURES DE SA REPRODUCTION

10
Cf. 1934, «L'art de
la description chez Vidal
de La Blache»,
*Mélanges de philologie,
d'histoire et de littérature
offerts à Joseph Vianey*,
Paris, Les Presses
françaises, p. 479-487.

biologiques. Esquisse d'une écologie de l'homme (1943), premier tome d'un traité monumental en quatre volumes, *Les Fondements de la géographie humaine* (1943-1952). Dans l'ensemble de ses travaux, il s'est précisément essayé à déclinier la relation homme-nature, ouvrant des perspectives originales sur les «associations» entre l'homme et le vivant, l'alimentation humaine et les régimes alimentaires, sans parler de sa très riche géographie des maladies ou «complexes pathogènes», reposant sur le triangle milieu naturel-infections-sociétés. À un degré moindre, Jules Sion s'est également voulu un continuateur sinon du programme, du moins de la manière vidalienne¹⁰. Sa thèse, *Les paysans de la Normandie orientale* (1909), constitue un remarquable travail d'éclairage ethno-historique, tandis que ses travaux de l'entre-deux-guerres ne se distinguent guère des standards cognitifs de ses contemporains.

Cette description peut sembler paradoxale : on parle de «géographie (post)-vidalienne» et on invoque deux «programmes de recherche» – qui dans les faits ont été largement subvertis sinon dans les principes, du moins dans la pratique. On évoque un «fondateur» pour mieux le placer en lisière de la «science normale». Il y a là effectivement de quoi désorienter, sauf si l'on veut bien admettre que les enjeux réellement sensibles étaient ailleurs.

— Le vieux terme «devisement» peut être utilisé pour désigner le type d'énoncé que l'on reconnaît aisément et ordinairement comme «géographique». Il y a là sans doute une clé pour esquisser un continuum entre ce que pouvait être la géographie avant son institutionnalisation, ce qu'elle est restée dans les représentations collectives jusqu'à aujourd'hui, et ce qu'elle a pu mettre en avant à son âge classique. Durant celui-ci, les discours d'intentions des géographes ont l'inconvénient d'avoir beaucoup mis en avant des intérêts cognitifs (les relations homme-nature, la personnalité régionale) qu'ils traitaient à la légère – et avec une

certaine souplesse de jugement –, tandis que les vraies limites, les véritables contraintes épistémologiques, demeuraient dans l’informulé.

Le modèle « positiviste » des sciences, tellement prégnant au début du xx^e siècle, prescrivait qu’une science particulière sélectionne dans l’infinité du monde réel une certaine gamme de phénomènes dont elle se donne pour projet de révéler les relations causales. À ce titre, la géographie aurait pu tout à fait coller à une épistémologie positiviste si, précisément, elle avait orchestré les relations homme-nature à la manière dont un Émile Durkheim procédait avec les faits sociaux. Parmi les élèves de Paul Vidal de La Blache, Jean Brunhes fut le seul positiviste digne de ce nom : ses grands travaux sur l’irrigation¹¹ et ses « monographies synthétiques »¹² sont précisément des entreprises d’exemplification, de thématisation et de purification de la relation causale entre les données naturelles et

le « travail » humain. Mais Jean Brunhes a été critiqué par ses condisciples, alors même que son projet rentrait pour partie, au moins en apparence, dans le projet d’une écologie de l’homme. Au-delà des considérations universitaires (Brunhes était davantage un brillant conférencier qu’un universitaire érudit), il y a quelque chose de plus profond dans le divorce entre les postvidaliens et l’auteur de la *Géographie humaine*, qui marque la séparation entre positivistes et réalistes « intégraux ».

Il importe de bien rappeler que presque tous les scientifiques du début du xx^e siècle étaient réalistes, en ce sens qu’ils adhéraient à l’idée d’une autonomie du phénomène, conçu comme indépendant de la volonté du savant. Ils étaient également une majorité à penser que l’explication se trouvait dans les faits eux-mêmes, qu’il suffisait de les confronter pour dégager des relations causales. En revanche, la plupart d’entre eux étaient positivistes en ce sens qu’il leur apparaissait nécessaire de réguler expériences et observations dans un cadre procédural bien défini, susceptible de sélectionner dans le bruit du monde la catégorie de phénomènes qu’ils souhaitaient confronter ou confondre.

11

J. Brunhes, 1902,
*L’Irrigation,
ses conditions
géographiques,
ses modes
et son organisation
dans la péninsule
Ibérique et dans
l’Afrique du Nord*,
thèse de doctorat,
Paris, C. Naud.

12

J. Brunhes, 1912,
La Géographie humaine,
t. I : *Les faits essentiels,
groupés et classés* ;
t. II : *Monographies*,
Paris, Félix Alcan ;
1^{re} éd. : 1910 ;
2^e rééd. : 1925.

13

C'est nous qui
soulignons.Extrait de L. Gallois,
1927, « Avant-propos »,
in P. Vidal de La Blache
et L. Gallois,
Géographie universelle,
vol. 1, Paris,
Armand Colin, p. v.

Or précisément, c'est ici que la géographie classique se détache radicalement du positivisme. En effet, les principaux lieutenants de Vidal de La Blache ont indiqué, par leurs travaux et leurs jugements, que la géographie n'avait pas pour mission de tailler dans le réel, mais bien au contraire de respecter l'intégrité des « réalités géographiques ». Que faut-il entendre par là ?

« La géographie a largement bénéficié depuis un siècle, depuis un demi-siècle surtout, du progrès général des connaissances humaines. Et tout d'abord s'est achevée, par la conquête des Pôles, la découverte du globe. Comme conséquence, les sciences de la nature ont pris toute leur ampleur : météorologie, océanographie, géologie, botanique, zoologie. Les résultats de toutes leurs observations sont venus s'inscrire sur des cartes de plus en plus exactes. Ainsi est apparue avec évidence l'action réciproque des phénomènes les uns sur les autres. *Toutes ces analyses ont abouti à des synthèses, à la grande synthèse qu'est la nature prise dans son ensemble*¹³. »

Dans cet extrait de 1927, Lucien Gallois esquisse une sorte de récit des progrès de la « connaissance » géographique. Elle présuppose un arpentage exhaustif du monde et repose sur un cumul de « résultats » issus de celui-ci. La géographie sédimente ces derniers en cartes qui révèlent, dans leur juxtaposition, des interactions explicatives. La seule coprésence des faits fait apparaître l'explication. Cette conception va plus loin que la perspective du réalisme habituel : non seulement (et bien évidemment) elle postule une réalité objective indépendante des sujets connaissant, mais, de surcroît, ce réel se donne sans la moindre solution de continuité à ces derniers. Mais la dernière phrase de l'extrait accentue bien davantage encore l'originalité de ce réalisme : Gallois y clôt le mouvement de la connaissance par un fort étonnant retour de celle-ci à la « nature », comme si la « synthèse » des savoirs pouvait restituer l'objet du savoir, la « nature prise dans son ensemble ». Dès lors, la vocation du géographe est de recueillir les données du monde, de les inscrire, notamment sur des cartes, et éventuellement – c'est l'étape explicative – de révéler leurs correspondances. Mais l'essentiel, bien

plus que l'explicativité, est la restitution des «réalités». C'est par cette dimension d'exhaustivité que le réalisme géographique prend toute sa singularité.

Cet idéal a beau être diffus et peu explicite dans les écrits des élèves directs de Vidal de La Blache, il importe de ne pas le considérer à la légère. En effet, il a servi de critère impitoyable pour éliminer tout ce qui semblait non géographique : travaux sans préalable descriptif, sélectifs, spéculatifs, théorisants, etc. Déjà les «lacunes» du travail de Jean Brunhes ont servi à Maurice Zimmermann pour l'éreinter. Plus encore, le rationalisme et les spéculations «aventurées» d'un Camille Vallaux en ont fait un quasi paria de la génération postvidalienne : son insistance dans *Les Sciences géographiques* (1925) sur les «représentations» qui s'immiscent entre l'«œil humain» et la «nature», constituant un «écran des représentations symboliques et schématisées», condamne chez lui le réalisme «exhaustiviste» et du même coup met en perspective sa position de marginal du paradigme classique. Son livre, à bien des égards remarquable, a été condamné à un ostracisme bibliographique qui n'a été pour partie levé que dans les années 1970.

Autant le réalisme géographique est sous-jacent dans les écrits de la première génération de postvidaliens, autant il devient déterminant et explicite dans les écrits de l'après-guerre : chez des auteurs aussi différents que Maurice Le Lannou¹⁴, André Cholley¹⁵ ou Pierre George¹⁶, il fait l'objet d'innombrables considérations à finalité axiologique (il s'agit d'énoncer les valeurs de la géographie clairement et distinctement sous forme d'adages didactiques). Au souci de ne pas mutiler les «réalités géographiques» s'adjoint une définition de la discipline comme «science carrefour» ou «science de synthèse» qui a longtemps perduré. Par opposition aux sciences analytiques, la géographie est posée comme la saisie de «combinaisons», «systèmes» (Cholley), ou «complexes de situation» (George) à caractère unique. Une telle reformulation du programme idiographique lui confère une légitimité nouvelle tout en élargissant le champ des combinaisons possibles (dans lesquelles la nature n'est plus forcément un protagoniste essentiel). Plus encore que pour les élèves directs de Vidal de La Blache, la nécessité de

14

M. Le Lannou, 1949,
La Géographie humaine,
Paris, Flammarion.

15

A. Cholley, 1951,
La Géographie
(*Guide de l'étudiant*),
Paris, PUF.

16

Cf. entre autres
P. George, 1966,
Sociologie et Géographie,
Paris, PUF, «"Sup"
le sociologue» et 1970,
*Les Méthodes de
la géographie*, Paris, PUF.

17

Le renoncement à la recherche de lois générales autres que « physiques », c'est-à-dire naturelles, est un trait caractéristique de l'ensemble de la production réflexive des décennies d'après-guerre. Déjà Henri Baulig, dans son texte canonique de 1948, « La géographie est-elle une science ? » (publié dans les *Annales de géographie*), annonçait cette mise sous le boisseau de la géographie générale.

18

Dont les figures les plus connues sont Wilhelm Dilthey, Max Weber et Heinrich Rickert.

développer une géographie (humaine) générale, autonome et nomologiquement¹⁷ ambitieuse, perd toute importance, puisque l'essentiel est ailleurs, dans l'acte presque clinique qui identifie ou diagnostique une « situation géographique » et démêle les différents facteurs en jeu qui lui donnent toute sa singularité. Dans les années 1960, certains auteurs (P. George, Jean Labasse) en ont tiré une conception non exclusivement explicative de la pratique du géographe, y incorporant des aspects proprement herméneutiques (ou interprétatifs) visant la « personnalité régionale » – aspects qui s'inscrivent dans une tradition implicitement héritée de l'épistémologie allemande du *verstehen* (comprendre)¹⁸.

La recherche de l'exhaustivité dans l'exercice de la géographie empirique posait des défis singuliers, notamment lorsqu'il fallait énoncer dans des articles ou des ouvrages les résultats d'une recherche. Le problème le plus immédiat est bien entendu celui de la clôture de la description : sauf à s'étendre à l'infini, celle-ci devait forcément sélectionner des éléments considérés comme pertinents. Or, si la diversité des questionnaires est encore de mise dans les thèses des élèves de Vidal de La Blache, force est de constater que dès les années 1920 s'est codifié une sorte de dossier standard, enchaînant les entrées naturalistes (climat, relief, sol, végétation...) et les entrées « humaines » (agriculture, villes, activités, etc.), l'ensemble étant en général prolongé de façon plus ou moins importante par l'évocation des sous-ensembles régionaux. Certains (Cholley) ont eu beau dénoncer le caractère scholastique d'un tel « plan type », ce dernier avait pour lui le double avantage de codifier ce qui était absolument requis et de laisser une certaine latitude en matière d'innovation (thématique notamment). Grâce à quoi, avec les décennies, la liste des « entrées » n'a cessé de s'allonger... En outre, et on trouvera là une autre difficulté majeure de la « description exhaustive », la mise en texte impliquait l'inscription d'une réalité matérielle au minimum tri- voire quadri-dimensionnelle (en incluant les problèmes d'évolution) dans un discours linéaire. Certains, tel Raoul Blanchard, ont repris à leur compte le stratagème du récit de voyage, qui ramène la description d'une contrée à la relation d'un itinéraire

(stratagème dont il use et abuse dans le volume *Asie occidentale* de la *Géographie universelle* publié en 1929). Mais la solution principale – celle que l’on retrouve dans la quasi-totalité de la production empirique – consiste précisément à fragmenter l’objet d’étude en le thématissant et/ou en le régionalisant. On retrouve par là l’idée de dossier, mais abordée à l’aune d’un autre problème d’énonciation. La solution principale du problème d’exhaustivité a donc été, pour l’ensemble des géographes classiques, de diviser, rediviser, et encore diviser (comme inlassablement) leurs objets en sous-catégories, sous-régions, sous-thèmes...

Au-delà des contraintes d’exhaustivité qu’implique le devisement géographique, la posture postvidalienne incorpore aisément un certain nombre d’attitudes de recherche qu’en son temps Emmanuel de Martonne avait résumées de manière frappante : « Ce qu’il y a de fécond et d’original à la fois dans la méthode géographique, c’est qu’elle met en présence des réalités terrestres¹⁹. » Pour expliciter une telle affirmation, il faut se représenter non pas un homme de cabinet mais un « géographe de plein vent » (Lucien Febvre), qui privilégie le travail de terrain au détriment de toute espèce d’archives et constate, par sa présence autant physique que cognitive, la « mise en présence » des phénomènes. La scène capitale, la seule légitime, prend place auprès des choses ou des « réalités géographiques ». Le bon chercheur arpente inlassablement son terrain d’études, jusqu’à en connaître chaque « détail ». Dès lors, dans l’opération de restitution de la réalité, la description textuelle est la forme la plus problématique du rendu, alors que les représentations iconiques sont bien plus satisfaisantes, malgré leur caractère non extensible. Faute d’un rapport visuel immédiat aux réalités, elles en proposent une image de substitution qui en conserve – au moins partiellement – l’exhaustivité. Dans une perspective similaire, l’examen de la carte topographique a été rapidement érigé en substitut de l’expérience de terrain et son commentaire en « exercice-type » (au sens de T. S. Kuhn) du paradigme classique. On ne s’étonnera pas de voir en André Cholley²⁰ le premier codificateur de l’exercice.

19

E. de Martonne, 1919,
*Traité de géographie
physique*, Paris,
Armand Colin, p. 23.

20

Il est rapidement devenu
président du jury
de l’agrégation
de géographie. Sur le
commentaire de cartes,
voir E. Jaurand, 2003,
« Du fétiche
à l’épouvantail ?
Le commentaire de
cartes et la géographie
universitaire française
(1945-2001) »,
*L’Information
géographique*, 4,
p. 352-369.

21

Cf. M.-C. Robic, 1996,
« Interroger le paysage ?
L'enquête de terrain,
sa signification dans
la géographie humaine
moderne (1900-1950) »,
in C. Blanckaert (dir.),
*Le Terrain des sciences
humaines
(XVIII^e-XX^e siècle)*,
Paris, L'Harmattan,
p. 357-388, et 1997,
« L'excursion
du géographe.
(Sur l'école française
de géographie) »,
Conférence, 4, printemps,
p. 211-227.

22

Il faudrait coiffer
ces deux programmes
par un modèle
métaphoriquement
« organiciste » corrigeant
les explications causales
déterministes (qu'elles
soient « naturelles »,
« historiques »,
« technicistes »
ou « économicistes »)
et justifiant la saisie
des « êtres
géographiques ».

Mais le rituel proprement initiatique et socialement intégrateur, pour les générations formées entre 1905 (date de la première excursion interuniversitaire) et la fin des années 1960, est indubitablement la « sortie de terrain » ou « excursion »²¹. Tout à la fois rite intégrateur et propédeutique à l'exercice solitaire de la recherche empirique, l'excursion a été longtemps parée de toutes les vertus, sans susciter pour autant de réflexions susceptibles d'en extraire – et pour cause ! – un système pédagogique.

Avec les éléments exposés jusqu'à présent, le lecteur dispose de quasiment toutes les pièces constituant ce que Thomas S. Kuhn appelle la « matrice disciplinaire » d'un paradigme : une « métaphysique » (le réalisme « exhaustiviste »); des « modèles heuristiques » (l'explication causale des relations homme-nature, la compréhension des « personnalités géographiques »²²); des « exercices-types » (le terrain, le commentaire de cartes, mais aussi la « leçon » de géographie régionale); des « exemples », formés par des livres fameux (le *Tableau de la géographie de la France* de Vidal de la Blache, *La Picardie et les Régions voisines...* de Demangeon) ou des situations-types enseignées comme telles (le « carrefour » bourguignon, la région « lyonnaise », les Alpes du Nord et leur organisation en bandes...); des « valeurs » énoncées sous formes d'adages, du type « il faut partir du concret », « on essaiera de faire le tour de la question », « les réalités géographiques sont complexes », etc., tellement standardisées et banalisées qu'elles étaient aisément réappropriables par les apprentis; une « instrumentation » typique et variée (qui va de la carte topographique à la tarière, en passant par la paire de bottes et les « données » statistiques). Il y manque les « généralisations symboliques », qui dans la géographie classique ne pouvaient être des équivalents de $E=mc^2$. On peut considérer que les répertoires de formes (géomorphologiques, paysagères...), dressés en véritables planches dans les manuels, constituaient une forme simple et spécifique de « généralisations symboliques ». On peut aussi considérer que les grandes notions (milieu, genre de vie, paysage, région, ville/campagne), qui semblaient spontanément constituer les objets de

la discipline, avaient aussi cette dimension. À ce titre, on peut les qualifier de déictiques : leur fonction était de désigner la géographie autant que de signifier quelque chose en particulier ou en général.

Cette adéquation est d'autant plus frappante que le paradigme de la géographie classique répond à un certain nombre de conditions émises par Kuhn, en l'absence desquelles on ne saurait s'inspirer de sa description : durant à peu près soixante-dix ans, il a représenté la seule et unique manière de faire de la géographie scientifique (or la « science normale » kuhnienne est exclusive, elle est marquée par l'absence d'écoles concurrentes) ; il n'a pas donné lieu à des explicitations systématiques, car son apprentissage produisait une « connaissance tacite » par l'exercice et l'exemple ; par ailleurs, le fonctionnement des exercices canoniques répond partiellement à l'idée de *puzzle solving* (résolution de problèmes) : qu'ils aient à « expliquer un relief » ou à « caractériser une région », à travers un commentaire de carte ou un travail de plus longue haleine, les apprentis étaient précisément confrontés à des énigmes (*puzzles*), pour lesquelles les précédents mobilisables constituaient des modèles sur lesquels s'appuyer.

Il ne s'agit pas pour autant d'affirmer que l'idée de paradigme « épuise » tout ce que l'on pourrait dire sur la géographie classique (ce n'est pas l'objectif !), ni que l'adéquation entre le modèle et l'exemple est parfaite. Ainsi, malgré les prétentions à la prospective de certains géographes des années 1960 (J. Labasse, P. George, Michel Rochefort), il est difficile de considérer la géographie pratiquée entre 1900 et 1970 comme une science prédictive. En outre, l'ensemble des développements descriptifs à visée exhaustive peut difficilement être conçu sur le mode de la « résolution d'énigmes » et, en ce sens, échappe à la définition kuhnienne. Seuls certains compartiments de la pratique (et de sa trace écrite, la littérature géographique) relèvent de celle-ci : ces « explications » diverses – causales ou historiques, basées sur des indices (comme en géomorphologie), des données numériques ou des archives – sont le plus souvent extrêmement circonscrites (elles sont un moment, ou plusieurs, dans un énoncé). Alors qu'on se représente

facilement une explication comme une procédure qui «orchestre» un texte savant, lui donne sa dynamique, il en va rarement ainsi dans la géographie classique, qui l'utilise plutôt ponctuellement, sous des formes variées, pour justifier le diagnostic d'une forme (de relief, de paysage, etc.) ou affirmer la singularité de telle région, ville ou contrée humanisée. Il existe bien entendu des contre-exemples. Ainsi Jules Sion a organisé son *Asie des moussons* (1928-1929) en démontrant le rôle que ledit phénomène climatique jouait dans la différenciation régionale de l'Asie du Sud-Est. De la même façon, la plupart des travaux empiriques de Pierre Gourou sont basés sur la volonté de mettre en cause l'idée de déterminisme naturel et de lui substituer une lecture «civilisationnelle» de l'organisation matérielle des sociétés. Paradoxe qui n'en est pas un, ce sont les géographes les moins «naturalistes» qui ont le plus ressenti le besoin de mettre l'administration de la preuve au centre de leur propos (et non dans la périphérie de multiples diagnostics cliniques).

Dans les années 1950-1960, le champ des phénomènes susceptibles d'intéresser les géographes n'a cessé de s'élargir à de nouveaux thèmes. Pourtant, on ne saurait dire que les procédures cognitives ont été modifiées pour traiter ces nouveaux objets. Seule la géographie physique s'est ouverte à des pratiques inédites (expérimentations en laboratoire, traitements statistiques) et à des efforts de renouvellement théorique (sous l'influence de Jean Tricart puis de Georges Bertrand). Rien, dans le reste de la production de la discipline, ne saurait accréditer l'idée d'une quelconque inflexion paradigmatique. Bien au contraire, la *doxa* continuait à éliminer tout ce qui pouvait prêter le flanc à l'anathème «ce n'est pas de la géographie!», face auquel des recherches trop ambitieuses sont rentrées dans le rang ou ont débouché sur le départ de quelques individus vers d'autres disciplines ou horizons. Il a fallu plus que cela – une véritable «révolution scientifique» – pour faire céder la chape qu'était devenu le paradigme classique au fil des décennies...

UNE « RÉVOLUTION SCIENTIFIQUE » TARDIVE ?

107

LES PRÉMICES

109

LA CRISE

111

Entre 1972 et 1986, la géographie française a connu de profonds bouleversements. Il n'est pas certain que les problèmes épistémologiques en aient été la cause première. En revanche, il ne fait aucun doute qu'ils ont été un levier décisif pour agir contre l'establishment disciplinaire.

LES PRÉMICES

23

Plus connu sous
le pseudonyme de Julien
Gracq.

24

Cf. aussi chapitre 1.
Pour plus de détails,
voir M.-C. Robic, 1995,
«Des vertus de la chaire
à la tentation de
l'action», in P. Claval
et A.-L. Sanguin (dir.),
*La Géographie française
à l'âge classique*, Paris,
L'Harmattan, p. 27-58.

25

C'est ce qu'exprime
Paul Claval dans
les premières lignes
de son *Essai sur
l'évolution de
la géographie humaine*,
Besançon, Paris,
(Cahiers de géographie
de Besançon,
Les Belles Lettres, 1964).

— Ce qui s'est accompli durant ces années 1970-1980 n'a bien entendu pas surgi brutalement. On peut invoquer un ensemble d'« anomalies » préalables qui ont mis en question les capacités explicatives du paradigme classique. Il convient déjà de noter que, dès l'immédiat après-guerre, l'école française a cessé de donner le ton dans la géographie mondiale, alors qu'elle avait largement régné durant les années 1920-1930. Aux États-Unis comme dans les pays scandinaves, puis au Royaume-Uni et en Allemagne, des efforts importants de renouvellement épistémologique ont eu lieu. Par ailleurs, la géographie soviétique fournissait un autre modèle possible (pour le coup strictement naturaliste), susceptible de mobiliser les géographes de sensibilité communiste (Tricart en a été le prototype). En ce sens, on pourrait dire que l'école française s'est retrouvée *de facto* confrontée à des paradigmes rivaux. Elle les a assez superbement ignorés jusqu'à la fin des années 1960, mais ce fut au prix d'une marginalisation croissante.

Pourtant, dans l'immédiat après-guerre, un certain nombre d'auteurs (Jean Gottmann, Maurice-François Rouge, Louis Poirier²³ et même André Cholley) ont développé séparément des esquisses programmatiques suggérant un *aggiornamento* de la géographie humaine²⁴, mais ces propositions ont été globalement ignorées, comme si la communauté des géographes n'était pas mûre. Ces esquisses sont demeurées invisibles (car irrecevables?) pour les contemporains. En revanche, des sociologues (Paul-Henri Chombart de Lauwe), mais surtout des économistes (François Perroux) et des historiens (Fernand Braudel), ont été sensibles aux idées neuves qu'ils ont pu trouver chez J. Gottmann, chez M. Sorre ou chez M.-F. Rouge. Dans le contexte des années 1950 et surtout 1960, la réflexion sur l'« organisation de l'espace » (ici synonyme d'aménagement du territoire) a trouvé des rebondissements extra-géographiques. L'« espace », mot peu usuel dans le paradigme classique, a été utilisé par des disciplines qui se sont positionnées rapidement sur la scène émergente de la planification et de l'aménagement du territoire. Or précisément, cette émergence a progressivement introduit un « malaise »²⁵ chez les géographes, dont la traduction apparente fut une polémique feutrée entre les

partisans d'une «géographie appliquée» (M. Phlipponneau) et ceux qui voulaient maintenir la discipline dans son statut de «science exacte» et la tenir à l'écart du processus décisionnel en aménagement (P. George, avocat d'une «géographie active»). Il n'empêche que la profession a perçu cette nouvelle scène comme un marché professionnel à conquérir et comme un lieu «naturel» d'exercice de la géographie. Or dans les faits, la légitimité de cette dernière n'allait pas de soi, notamment aux yeux des ingénieurs, économistes ou architectes, qui ont investi rapidement les places dominantes de l'aménagement. Face à la «raison ingénieriale», soucieuse de modèles, de justifications statistiques et d'un recours généralisé à la mathématisation, les géographes ont répondu par deux attitudes distinctes: les uns (P. Claval, Jacqueline Beaujeu-Garnier, Olivier Dollfus) ont voulu incorporer à la géographie de nouvelles «démarches» sans considérer leur caractère éventuellement incompatible avec la «tradition géographique»; d'autres au contraire (P. George, J. Labasse), plus conscients de ce que signifiait l'adoption (fût-elle partielle) de la raison ingénieriale, l'ont rejetée en bloc. En tout état de cause, la confrontation des géographes avec ces nouveaux «partenaires» a créé un trouble important, qui explique sans doute la prolifération durant les années 1960 d'une littérature «identitaire» qui s'interroge sur les fondements de la géographie. Elle est l'occasion d'une réappropriation du terme «espace», qui à travers l'expression «espace géographique» devient tout bonnement le nouveau déictique (cf. *supra*) de la discipline, empilant l'ensemble des significations jusque-là véhiculées par «milieu», «paysage», «région»...

Le développement de la scène aménagiste n'a pas été la seule source d'«anomalie» pour le paradigme classique. Il importe aussi d'insister sur un processus double d'enfermement et de dévaluation de la discipline: alors que la géographie française était demeurée ouverte au dialogue avec les sciences voisines dans l'entre-deux-guerres, les relations sont devenues nettement plus concurrentielles et crispées durant les années 1950-1960, et la profession a eu tendance à se replier, d'abord sur les «faits» et ensuite sur un patrimoine jugé admirable.

26

Attitude

particulièrement nette

dans J. Labasse,

1966, *L'Organisation
de l'espace. Éléments
de géographie volontaire*,

Paris, Hermann,

et dans A. Meynier,
1969, *Histoire de
la pensée géographique
en France (1872-1969)*,

Paris, PUF.

27

H. Chamussy, 1978,

«D'amour et

d'impuissance»,
Brouillons Dupont, 3,
p. 67-81.

28

M. Le Berre, 1988,

«Itinéraire

géographique.

Vingt ans après»,
Brouillons Dupont, 17.

Cette posture s'est accompagnée d'un certain dédain pour le caractère spéculatif ou abstrait de disciplines comme l'économie ou la sociologie²⁶. Or ce repli est intervenu en pleine époque structuraliste, alors que précisément les sciences humaines et sociales développaient des échanges de concepts et de théories qui allaient constituer des disciplines jusque-là éparpillées en un champ largement intégré. Durant toute cette période, pour des raisons diverses, la géographie est restée largement à l'extérieur. C'est là sans doute l'un des facteurs qui expliquent l'accélération de sa dévaluation symbolique durant la décennie 1960. Les géographes s'en sont rendu compte, qui ont ressenti amèrement l'absence de leur discipline dans le volume de la Pléiade dirigé par Jean Piaget, *Logique et Connaissance scientifique* (1967). De nombreux jugements sur la géographie ont été émis à la charnière des années 1960 et 1970 par de «grands noms» des sciences de l'homme, qui confirmaient cette image dévaluée.

Pour achever de circonscrire les «anomalies» épistémologiques auxquelles a été confronté le paradigme classique, il faudrait évoquer un sentiment de lassitude cognitive éprouvé par de nombreux jeunes chercheurs à la fin des années 1960, et dont certains ont porté ultérieurement témoignage, tels Henri Chamussy²⁷ et Maryvonne Le Berre²⁸. À les suivre, les générations du baby-boom ont vécu comme un jeu stérile la reproduction des recettes traditionnelles à l'occasion de leur travail de thèse. Il faut du reste rappeler que nombre de ces nouveaux géographes n'avaient pas eu un cursus littéraire comme leurs aînés, le latin étant absent de leurs études universitaires. Dès lors, la discipline a largement recruté chez les bacheliers qui avaient fait «math elem», et dans des milieux sociaux modestes. Ces nouvelles générations étaient beaucoup plus sensibles à la raison scientifico-ingénieuriale et aux considérations épistémologiques nourries de Bachelard et de Piaget qu'on leur avait enseignées à la fin du secondaire. Ils étaient prêts pour une «révolution scientifique», pour laquelle Mai 68 a constitué un modèle et un précédent.

LA CRISE

— Dès 1970 et la publication du «Que sais-je?» de Pierre George, *Les Méthodes de la géographie*, on voit surgir l'idée, encore énigmatique, que la géographie est en «crise». Un an plus tard, Jacqueline Beaujeu-Garnier dit la même chose dans *La Géographie. Méthodes et perspectives*, mais n'est pas davantage capable de rendre compte de ce qui ne tourne pas rond. Il faudra l'émergence de revues nouvelles, comme *L'Espace géographique* (1972), de groupes de travail indépendants de l'establishment (comme le Groupe Dupont, fondé en 1971), de publications d'un genre nouveau (comme *L'Analyse quantitative en géographie*, de Jean-Bernard Racine et Henri Reymond²⁹), puis de manifestations spécifiques comme les colloques Géopoint (à partir de 1976), pour que la critique trouve des lieux d'expression et explicite la crise.

Dans un premier temps, les premières critiques³⁰ ont surtout rompu le tabou de l'unité de la géographie et affirmé qu'à côté de la tradition il existait une «nouvelle géographie» inspirée par le précédent «anglo-scandinave». En 1972-1973, il s'agissait encore pour la France de quelque chose de virtuel, car ladite «nouvelle géographie» y était à ses premiers balbutiements. En revanche, elle pouvait s'appuyer sur le préalable étranger – ce qui a amené Philippe Pinchemel à faire traduire la *Géographie des marchés et du commerce de détail* de Brian Berry (1971) puis *L'Analyse spatiale en géographie humaine*, de Peter Haggett (1973), deux classiques de la *locational analysis* (analyse spatiale) anglo-saxonne. À partir de 1974 et de la publication du réquisitoire d'Alain Reynaud *La Géographie entre le mythe et la science*, mais surtout en 1975-1976, lorsque émergent coup sur coup *EspacesTemps* puis *Hérodote*, deux revues au ton nettement plus agressif, la critique de la «géographie traditionnelle» prend une dimension nouvelle, non plus seulement épistémologique mais également politique (les deux aspects étant considérés à l'époque comme intimement liés). L'influence du marxisme, notamment dans sa version althussérienne, est essentielle ici. La tenue des premiers colloques Géopoint est l'occasion de réunir les différentes sensibilités protestataires (à la notable exception d'Yves Lacoste, fondateur d'*Hérodote*) et de systématiser

29

J.-B. Racine et
H. Reymond, 1973,
*L'Analyse quantitative en
géographie*, Paris, PUF.

30

Cf. R. Brunet, 1972,
«Les nouveaux aspects
de la recherche
géographique : rupture
ou raffinement
de la tradition ?»,
L'Espace géographique,
I (2), p. 73-77 ;
A. Fel, 1972,
«Deux géographies
humaines ?», *ibid.*,
p. 107-112 ; S. Rimbart,
1972, «Aperçu sur
la géographie théorique :
une philosophie,
des méthodes,
des techniques», *ibid.*,
p. 101-106.

31

Cf. H. Reymond, 1981, « Une problématique théorique : plaider pour une chorotaxie expérimentale », in

H. Isnard, J.-B. Racine et H. Reymond, *Problématiques de la géographie*, Paris, PUF, p. 163-249.

32

Cf. G. Nicolas-Obadia 1984, *L'Espace originel. Axiomatisation de la géographie*, Berne, Lang.

33

Cf. R. Brunet, 1980, « La composition des modèles dans l'analyse spatiale », *L'Espace géographique*, 4, p. 253-265.

la critique épistémologique du paradigme classique. Dans cette activité, la figure de proue est incontestablement Claude Raffestin, géographe genevois qui a sans doute été le théoricien le plus profond de la rupture épistémologique. Celle-ci est pour tout dire consommée à la fin des années 1970, et les contributions ultérieures ne viendront le plus souvent que renforcer un réquisitoire déjà instruit. En revanche, la charnière des années 1970-1980 voit se multiplier les propositions programmatiques visant à donner du contenu à la « nouvelle géographie ». À cette époque, les réflexions d'un Henri Reymond sur les « taxochores », base d'une théorie des processus d'espacement³¹, les tentatives d'axiomatisation d'un Georges Nicolas-Obadia³² et les propositions de Roger Brunet concernant les structures élémentaires de l'espace (les « chorèmes »)³³, dessinent un style d'analyse spatiale à la française, inspiré par le structuralisme et les mathématiques du groupe Bourbaki. Mais bien d'autres perspectives s'esquissent, qui se distinguent de ou s'opposent à un projet de géographie « théorique et quantitative », de sorte que c'est un véritable fourmillement d'idées et de programmes qui s'orne du label « nouvelle géographie » entre la fin des années 1970 et le milieu de la décennie 1980. Et l'on ne peut guère y voir un paradigme nouveau et unique venant se substituer à la « géographie traditionnelle »...

Ce qui unit en revanche les diverses sensibilités « révolutionnaires » est un rejet le plus souvent ardent de la « vieille » géographie. Il lui est reproché principalement d'avoir été une pré- ou une non-science. En vertu d'un nouveau consensus (piagétien ?) qui veut qu'une science se définisse par la recherche de lois (perspective nomologique), l'incapacité notoire de la géographie classique à en produire et sa prédilection pour les études de cas sont épinglées. À cette époque, la « démarche idiographique » est en théorie complètement rejetée, même si certaines des premières thèses de la « nouvelle géographie » – comme *La Croissance de Los Angeles de 1940 à 1970*, de Bernard Marchand (1977), et *Système économique et espace*, de Franck Auriac (1979) – sont concrètement des études de cas. L'autre dimension que l'on rejette est l'absence de problématique explicite

dans les travaux classiques : dans le sillage de Claude Raffestin, c'est toute une génération qui dénonce l'« implicite », le non-réfléchi, l'absence de procédures clarifiant des hypothèses et s'efforçant ensuite de les étayer. Dans le sillage de Piaget et sous l'égide de Raffestin, les « nouveaux géographes » ont adopté l'idée que le réel est saisi à travers des « filtres », que l'on peut nommer « mots », « notions », « construits » ou « théories », selon leur ampleur, et que toute activité de recherche est guidée par ces préalables sans lesquels le réel est inconnaissable. Il va de soi qu'une telle conception, qualifiée de « constructiviste » par Jean Piaget, est effectivement radicalement incompatible avec la métaphysique des géographes classiques. En revanche, elle marque certainement la convergence de plusieurs chemins intellectuels assez différents, qui se rejoignent alors dans l'idée de « construit ». Pour les marxistes, la posture procède du matérialisme : en séparant le monde des choses (les seules « réelles » ou « matérielles ») du monde des superstructures idéelles, le marxisme (au moins dans sa reformulation althusérienne) instaure une rupture radicale qui confère à ces dernières une autonomie antiréaliste (posture explicite alors chez Jacques Lévy, sous-jacente chez Franck Auriac). Pour les positivistes et les rationalistes, on ne peut pas affirmer que notre connaissance du monde des phénomènes est une connaissance directe, seules la recherche de régularités causales ou la réponse favorable des « faits » à nos prédictions sont un indice de justesse de nos théories, celles-ci étant un pur produit de notre entendement (ou de notre raison). Demeure la posture la plus directement « constructiviste » au sens piagétien, c'est-à-dire le nominalisme, qui, d'une manière générale, suppose que le monde n'est pas connaissable en soi et que c'est à l'aide de dénominations et de schémas préalables que nous construisons un monde possible (posture de Claude Raffestin et peut-être également de Jean-Bernard Racine). En bref, on pourrait dire que le « constructivisme » des nouveaux géographes a catalysé des convictions diverses en une formule unique, que l'on pourrait qualifier d'« exigence problématique » : toute recherche commence par la formulation d'une problématique, déclinable en hypothèses de travail, et

soumise à un protocole de probation. Vilipendée par les mandarins de l'ancienne école durant les années 1970, cette prescription épistémologique a fini par s'imposer à l'ensemble de la géographie à la charnière des années 1980 et 1990.

L'exigence de clarification problématique a eu longtemps pour corollaire une visée proprement politique : alors que la géographie classique s'était massivement voulue apolitique, il lui a été reproché d'avoir, par sa neutralité affichée, « fait le jeu objectif du pouvoir en place ». Les collaborations de Jean Labasse ou Jacqueline Beaujeu-Garnier à l'État pompidolien apparaissaient comme les signes objectifs de cette collusion. À l'inverse, la géographie contestataire se voulait démystificatrice. Il s'agissait de fournir aux dominés les outils pour décrypter les stratégies des classes dominantes, dont un Yves Lacoste, dans *La Géographie, ça sert, d'abord, à faire la guerre* (1976), n'hésitait pas à exciper la teneur « géographique » ou « spatiale ». En somme, après avoir jeté le soupçon sur le géographe « agent de renseignements », il importait sinon de le retourner, du moins de le rendre responsable à l'égard de « ces hommes et ces femmes » que toute enquête menaçait de rendre davantage vulnérables. Contre la figure du savant détaché, les années 1970-1980 ont vu l'émergence d'une représentation tribunicienne du géographe, médiateur ou voix de « ceux d'en-bas » et « d'ailleurs ». À une échelle plus réduite, l'idée d'une géographie militante, conçue comme un instrument de lutte sociale, a été particulièrement mise en avant par des géographes peu académiques comme Raymond Guglielmo ou Christian Béringuier, en général au détriment d'un questionnement sur la contribution de la géographie, jugé au mieux inutile, au pis corporatiste. Cela n'a pas empêché la majorité des nouveaux géographes de vouloir concilier réforme scientifique et œuvre « utile » (c'est-à-dire politique), celle-ci finalisant celle-là.

LES VOIES

115

DU PLURALISME

LE CONSENSUS DE 1984

116

CLIVAGES CONTEMPORAINS

119

Dès le milieu des années 1970, les « nouveaux géographes » ont manifesté de fortes divergences d'attitude par rapport à la new geography, à l'engagement marxiste ou à la signification de l'« espace géographique ». Néanmoins, jusqu'au milieu de la décennie suivante, période qui voit un progressif apaisement des tensions sociales au sein de la communauté, la présence d'un establishment hostile et la nécessité d'une réinvention disciplinaire ont provisoirement atténué les antagonismes potentiels. En outre, durant une dizaine d'années, la dynamique impulsée par Roger Brunet – de la publication de l'article fameux « La composition des modèles en analyse spatiale » (1980) au lancement des projets fédérateurs du GIP Reclus – a pu sembler ouvrir une nouvelle époque de « science normale », plutôt « spatialiste », trouvant même un début de traduction dans la géographie scolaire, soudain convertie aux fameux « chorèmes ». Pourtant, cette acmé n'a pas résisté à l'alternance politique de 1993,

de la même façon qu'allaient se multiplier les entreprises visant à saper (épistémologiquement, politiquement, institutionnellement) l'entreprise brunétienne. Ce qui avait paru devenir hégémonique (paradigmatique ?) s'est révélé alors comme un édifice fragile – et qui, au demeurant, n'avait jamais prétendu faire davantage que fédérer des sensibilités autour de projets (éditoriaux, cognitifs...) et d'une ébauche de consensus.

LE CONSENSUS DE 1984

— Après le schisme des années 1970 et les dissensions qui ont fait contrecoup à la victoire de François Mitterrand (1981-1984), le congrès de l'Union géographique internationale qui s'est tenu à Paris en 1984 a été vu par certains comme l'occasion de redéfinir les bases d'un nouveau consensus épistémologique, érigeant la géographie en science de l'espace « produit » par les sociétés (encore que les interprétations de la signification à donner à une telle formule aient d'emblée fortement varié). La publication deux ans plus tard, sous le double patronage de Franck Auriac et Roger Brunet, d'*Espaces, jeux et enjeux* (1986), livre-somme réunissant un large spectre de sensibilités spatial(ist)e et sociale (sinon sociologique), a pu contribuer à maintenir un temps le dialogue entre des courants destinés à diverger de plus en plus nettement.

Dès le milieu de la décennie précédente, des auteurs aux parcours aussi différents que Jean-Bernard Racine (issu du quantitativisme) et Jacques Lévy (alors althussérien) exprimaient des réticences quant au contenu social de la géographie quantitative, suspectée de formalisme. À la même époque, un Claude Raffestin avait amorcé une critique de l'objectivisme de la *new geography*, mue par une volonté de transformation de la société (par la géographie ?) et assortie d'un démontage des présupposés economicistes du nouveau *mainstream* anglo-saxon. Dans le même temps, certains géographes « en lutte » (Raymond Guglielmo) avaient la tentation d'appliquer à la « géographie moderniste » française des critiques similaires, quand bien même la plupart des « quantitativistes » français étaient des marxistes convaincus... Enfin, à travers la promotion des cartes mentales (Antoine Bailly) et un souci pour la « vie quotidienne » (Jean-Paul Ferrier) ou les « espaces mentaux » (Jean-Luc Piveteau), c'est toute une partie des « nouveaux géographes » qui, entre les décennies 1970 et 1980, prend ses distances à l'égard de l'objectivisme quantitativiste et entend promouvoir une géographie « humaniste » centrée sur les « représentations ».

Une particularité des années 1980 est d'avoir vu s'affirmer des courants animés par des géographes qui étaient demeurés en retrait durant la grande

décennie contestataire (1972-1982) : il en va ainsi des promoteurs de la géographie sociale comme de ceux de la géographie culturelle. Si les premiers marquent leur différence par rapport à la géographie classique dans les textes fondateurs des années 1982-1984, les uns et les autres se construisent également contre ce que l'on appelle de plus en plus le « spatialisme » ou le « positivisme ». En outre, une part importante de la production empirique de ces courants relève d'un style épistémologique largement classique. La monographie prédomine, éventuellement justifiée par une visée inductive ; les clauses synthétiques ne sont pas levées, même si on ne recherche plus la même sorte d'exhaustivité qu'auparavant. Un certain agnosticisme est de mise, concernant aussi bien la définition de la discipline que ses normes propres de scientificité. Et si la géographie sociale partage avec les quantitativistes une forte imprégnation marxiste, la géographie culturelle, plus lente à émerger, sera souvent l'apanage de géographes (Paul Claval, Joël Bonnemaison, Jean-Robert Pitte, André-Louis Sanguin), tentés par une restauration stratégique du legs classique. Au demeurant, la dissipation assez brutale du référentiel marxiste à la fin des années 1980 a fonctionné comme le révélateur de continuités épistémologiques que l'engagement politique avait un temps euphémisées : la géopolitique prônée par Yves Lacoste, ses élèves et ses dissidents, apparaît de plus en plus à cette époque comme un classicisme teinté de considérations géostratégiques et n'hésitant pas à prendre en charge l'ensemble des questions que la tradition pouvait considérer comme géographiques (les ressources naturelles, la mosaïque des peuples, les grands ensembles régionaux...).

En définitive, le consensus de 1984 pourrait être relu comme une « performance » éphémère, révélatrice à la fois des mutations et des efforts de dialogue propres à une décennie d'apaisement. Du colloque Géopoint 82 « Les territoires de la vie quotidienne », à la mise en route de l'*Encyclopédie de géographie*, le dialogue entre composantes et courants de la géographie s'est maintenu alors même que la communauté disciplinaire était marquée par un processus de différenciation extrêmement complexe, non plus seulement thématique comme dans les

années 1950-1960, mais également praxéologique (les métiers de la géographie sont de plus en plus distincts), social (la structuration en courants repose sur des réseaux sociaux autant que sur des affinités cognitives), politique (au sens restreint des affiliations et revendications) et, partiellement, épistémologique. Durant cette période, plus qu'avant, la revue *L'Espace géographique* a pu incarner la diversité des innovations et des débats disciplinaires, devenant pour un temps le creuset et la vitrine de la géographie française, notamment grâce à ses riches dossiers et ses numéros thématiques. À la charnière des années 1980 et 1990, alors que le marxisme s'évanouit, que des revues telles *Espaces et Sociétés* ou *Géographie et Cultures* s'inscrivent comme des références dans le paysage non spatialiste, on assiste à une recomposition progressive du champ que nous allons essayer d'interpréter pour clore cette présentation.

CLIVAGES CONTEMPORAINS

— La seule certitude que peut avoir un épistémologue concernant la situation contemporaine est l'extrême hétérogénéité de la géographie pratiquée en France aujourd'hui. Il existe évidemment des tendances qui peuvent sembler partagées par l'ensemble des courants, paradigmes et chapelles – montée de l'individualisme (qu'il soit «méthodologique», idéologique ou qu'il relève de comportements scientifiques inspirés du fonctionnement de la science américaine), tentation d'une définition technicienne de la discipline (le géographe serait un producteur de cartes et un manipulateur de bases de données et autres SIG) –, et des tensions d'ensemble – entre le mépris pour les problèmes épistémologico-théoriques et des postures hyper-théoriques, entre le choix du redéploiement identitaire dans les domaines pluridisciplinaires de l'environnement, de l'aménagement, voire de la géopolitique, et la valorisation de l'interdisciplinarité, entre la soumission à des logiques de contrat (en particulier auprès de collectivités territoriales) et la quête de supports empiriques de recherche susceptibles de permettre l'approfondissement théorique...

Il est possible néanmoins d'esquisser à gros traits quelques distinctions, dégageant grosso modo trois géographies.

La géographie de tradition classique s'est perpétuée jusqu'à aujourd'hui grâce à un certain nombre de «niches écologiques» liées à la préparation des concours de l'enseignement primaire et secondaire³⁴ (y compris dans les écoles normales supérieures), à des recherches sur le monde rural et les pays en voie de développement, ou encore au conservatisme d'ordre politique de certaines universités. Souvent, le legs est davantage «georgien» (il résulte des déplacements thématiques spécifiques aux années 1950-1960) que strictement postvidalien. Souvent aussi, le style classique est habillé par des préoccupations réactualisées (pour l'environnement, la construction d'entités territoriales supranationales ou supralocales, etc.). Les géographes «physiciens» ont su y préserver une place importante, bien que non hégémonique, précisément justifiée par l'actualité des questions d'anthropisation des milieux naturels. À ce titre, la question des

34

Situation qui tend
à changer depuis
la réforme
de l'agrégation en 2001.

relations nature-société a été réexaminée à frais nouveaux par des générations rompues à l'utilisation d'imageries diverses, sans que l'on voie pour autant émerger un métadiscours fédérateur. À l'autre pôle de l'héritage classique, nombre de recherches particulières légitiment leur inscription disciplinaire par un ancrage territorial spécifique, par contraste avec des recherches connexes, sociologiques, économiques, politologiques ou naturalistes, qui en sont plus ou moins dénuées. La question des identités (locales, régionales) entre dans un questionnaire classique même si elle échappe – sinon en théorie, du moins en actes – à la thématique de la construction sociale des territoires. Elle rejoint par là les géographies «antipositivistes» que l'on évoquera ultérieurement, sans adhérer aux positions constructionnistes, postmodernes ou phénoménologiques qui caractérisent ces dernières. En effet, la question de l'*objectivité* reste un point de blocage important entre deux formes de géographie qui ont pour principal point de connivence un rejet du «spatialisme».

L'analyse spatiale française est ce qui ressemble peu ou prou le plus à un paradigme parmi les tendances contemporaines, même s'il n'existe aucun cursus universitaire strictement spatialiste et même si elle semble en perte de vitesse (démographique) depuis une décennie. Elle a sa géographie particulière (un réseau dans le sud-est et l'est de la France fédéré par l'UMR Espace, plus un pôle parisien non monopolistique), ses objets d'excellence (la géographie urbaine, la modélisation des systèmes complexes), des médias et des manifestations spécifiques. Cela ne l'empêche pas d'être traversée par les mutations globales de la géographie – contractualisation, technicisation, individualisme méthodologique, etc. – à telle enseigne que l'on peut se demander ce qui demeure des efforts fondamentaux de la «génération» des Pinchemel, Reymond, Brunet, Nicolas, qui avaient essayé de construire par des biais convergents une théorie de l'espace produit par les sociétés. L'effort était peut-être vain ou prématuré, du moins avait-il le mérite de donner une perspective globale au spatialisme français. Néanmoins, on voit autour de Denise Pumain par exemple une école ambitieuse qui

théorise de façon séduisante les systèmes de villes, fournissant par le prisme de l'urbanisation une interprétation générale du peuplement des espaces géographiques et des interactions spatiales. Pour le reste parfois, ici comme ailleurs, le rabattement du métier sur des gestes techniques semble tenir lieu de « discipline », au risque de perdre de vue l'ambition théorique. De surcroît, l'évaporation du marxisme a eu pour conséquence de dédouaner de larges pans de l'analyse spatiale d'une exigence socio- ou anthropologique : la question de la signification ou de la portée sociales des opérations cognitives n'est plus posée avec l'acuité qui était de mise dans les années 1975-1990. Il peut dès lors apparaître légitime d'étudier une « forme spatiale » pour elle-même³⁵, sans se poser la question de son signifié. Il y a là un point de faiblesse, davantage problématique aujourd'hui qu'il y a dix ou vingt ans, que n'ont pas manqué de critiquer les contempteurs passés et présents du « spatialisme »³⁶.

La composante la plus délicate à ordonner est précisément cette géographie dont le dénominateur premier semble être le rejet de la géographie naguère appelée « théorique et quantitative ». Face à l'objectivisme supposé de l'espace des « spatialistes », les diverses sensibilités que nous fédérons ici ont eu en commun de revendiquer un « renversement » (l'expression initiale est de Renée Rochefort) des préoccupations, mettant au centre de la géographie non le milieu naturel ou l'espace produit, mais la société, voire l'individu, dans sa subjectivité, avec pour projet de reconstruire une pertinence « géographique » à partir de prémices anthropo- ou sociologiques. Ainsi l'espace de la géographie sociale des années 1980 était considéré comme une simple projection des luttes sociales de domination, le plus souvent incarné dans une opposition entre un centre et une périphérie davantage allégoriques que proprement spatiaux. Depuis *La Région, espace vécu*, d'Armand Frémont (1976), la géographie « antipositiviste » a mis au centre de ses préoccupations la question des représentations, qu'elles soient collectives ou individuelles, en essayant de dégager ce qu'elles pouvaient avoir de « géographique ». Il en a résulté chez certains un travail proprement « ontologique » sur

35

Cela était patent
lors du congrès
Géopoint 2004,
« *La forme
en géographie* ».

36

Cf. entre autres
M. Lussault, 2000,
« Reconstruire le bureau
(pour en finir
avec le spatialisme) »,
in C. Chivallon,
P. Ragouet, M. Samers,
*Discours scientifiques
et contextes culturels :
géographies britanniques
et françaises à l'épreuve
postmoderne*, Bordeaux,
MSH d'Aquitaine,
p. 225-251.

37
 B. Debarbieux,
 2003, « Territoire »,
 in J. Lévy et M. Lussault
 (dir.), *Dictionnaire
 de la géographie
 et de l'espace
 des sociétés*, Paris, Belin,
 p. 910-912.

la géographicit  ou la territorialité (Claude Raffestin, Jean-Paul Ferrier, Jean-Luc Piveteau, Augustin Berque), nourri de la redécouverte de *L'Homme et la Terre*, d' ric Dardel (1952). Mais d'autres voies, davantage descriptives ou débarrassées du préalable ontologique, ont été explorées, mettant au jour des identités « géographiques », urbaines, territoriales, etc. Des méthodologies empruntées aux sciences sociales (observation participante, enquêtes ethnologiques) se sont pour partie substituées aux pratiques antérieures. Les références théoriques sont à rechercher du côté de la sociologie « constructiviste » (anglo-saxonne ou française), de la phénoménologie sociale, de l'interactionnisme symbolique, tandis que les normes épistémologiques ont été soit récusées, soit renversées : l'herméneutique et la théorie du « récit » de Paul Ricœur ont représenté pour certains le nouvel horizon dans lequel penser la posture ou la compréhension géographiques. Émerge également une tentation postmoderne qui doit beaucoup à l'influence de la géographie anglo-américaine, mais peine à déjouer les effets négatifs de l'adjectif dans le contexte intellectuel français et à lui donner un sens déterminé. Progressivement, « territoire » est devenu le déictique disciplinaire de cette « nouvelle nouvelle » géographie au détriment d'« espace », trop lié à la « géographie des modèles ». Pour autant, la plasticité des significations attachées à ce nouveau terme-phare rend ardue toute tentative de synthèse, même si un Bernard Debarbieux, l'un des plus remarquables représentants de cette tendance, a réussi le tour de force d'en donner une définition synth tique³⁷.

Plus que jamais, à certains égards, et malgré quelques-unes des caractéristiques évoquées plus haut, la discipline apparaît éclatée. Si l'unité institutionnelle demeure inchangée, on constate aussi bien chez les apprentis (des récents bacheliers aux doctorants) que chez les observateurs extérieurs une certaine perplexité quant à l'identité de la géographie. Cette dispersion ne doit peut-être pas être interprétée comme une faiblesse intrinsèque de la discipline. Elle pourrait exprimer aussi la rencontre entre la pluralité des enjeux spatiaux et territoriaux contemporains et de nouvelles formes d'implication de la recherche scientifique dans l'action.

LES
GÉOGR
À
L'ŒUV

INTÉRÊT NATIONAL

ET

RAPHES

QUÊTE D'UNIVERSEL

Cyril Gosme, Jean-Louis Tissier

RE

Cf. M. Roncayolo, 1986,

« Le paysage
du savant », in P. Nora
(dir.), *Les Lieux
de mémoire*, t. II.,
vol. 2, *La Nation :
Le Territoire-L'État-
Le Patrimoine*,
p. 487-528,

et J.-Y. Guiomar, 1986,

« Le Tableau de
la géographie
de la France de Vidal
de La Blache »,
in P. Nora, *op. cit.*,
p. 569-597

Cf. I. Lefort, 1992,
*La Lettre et l'Esprit.
Géographie scolaire
et géographie savante
en France (1870-1970)*,
Paris, CNRS éditions.

Hormis la mobilisation
de la Première Guerre
mondiale, on s'est
concentré ici sur
les formes d'expertise
aménagistes concernant
le territoire national,
ignorant par là
un certain nombre
d'interventions d'ordre
géopolitique.

*Plutôt que de procéder à un inventaire
thématique des réalisations des géographes
(dont la bibliographie finale donne
un aperçu), il s'agit ici de souligner deux
lignes de continuité dans la contribution
de la géographie universitaire française
à la vie de la cité et au savoir, qui situent
la discipline entre action et pensée
du monde : un investissement privilégié
du territoire national, d'une part,
et une ambition constante et renouvelée
d'offrir une compréhension générale
du monde, de l'autre.*

*L'investissement du territoire
national s'est manifesté par la quantité
des recherches et des publications
proposées par les géographes français
sur celui-ci, à mettre en rapport
avec la contribution particulière
de la géographie à l'idéologie nationale,
bien soulignée pour la III^e République¹,
et dont participent également,
tout au long du siècle, la place centrale
de la formation citoyenne dans
la géographie scolaire² et la publication
de grandes synthèses sur la géographie
de la France. Un balayage de l'activité
des géographes au XX^e siècle nous révèle
cependant que, loin d'avoir seulement
contribué à la formation citoyenne
des Français par leurs manuels et leurs
ouvrages, les géographes ont également
été largement partie prenante de la vie
du pays, ce qui s'est traduit par des formes
d'expertise variées, en particulier
sur les questions de la modernisation*

*du pays ou de l'aménagement du territoire,
même entre 1940 et 1944. Dans
les années 1960, Pierre George a d'ailleurs
dénoncé la trop grande soumission
à la technocratie de la « géographie
appliquée » et s'est fait le promoteur d'une
approche plus critique : la « géographie
active ».*

*Parallèlement à cet investissement
privilégié du territoire national³,
les géographes ont été habités,
tout au long du siècle, par l'ambition
d'offrir une compréhension générale
du monde, dont le principe de l'unité
terrestre affirmé par Vidal de La Blache
peut être vu comme l'épigraphe.*

LE TERRITOIRE DE LA FRANCE, LABORATOIRE DE LA GÉOGRAPHIE FRANÇAISE

127

UNE CONSCIENCE PRÉCOCE DES TRANSFORMATIONS DU TERRITOIRE	
CHEZ VIDAL DE LA BLACHE	129
LA MOBILISATION DES GÉOGRAPHES DURANT LA GRANDE GUERRE	131
ENTRE LYON ET GRENOBLE, DES GÉOGRAPHES PARTENAIRES DE LA MODERNITÉ ÉCONOMIQUE	133
QUESTIONS URBAINES ET RURALES DE L'ENTRE-DEUX-GUERRES	135
REVOIR LA CONFIGURATION DU TERRITOIRE (1940-1944)	137
LES GÉOGRAPHES FACE AUX TRANSFORMATIONS DES TRENTE GLORIEUSES	139
ENTRE TERRITOIRE ET ENVIRONNEMENT, LES AMBIVALENCES DE LA FIN DU XX ^e SIÈCLE	142

Depuis le Tableau de Paul Vidal de La Blache, la connaissance de la singularité d'ensemble de la France et de ses particularités régionales a été le travail obligé de chaque génération de géographes français. Ceux-ci n'ont cessé d'étudier les transformations géographiques de la France, en observateurs attitrés, en pédagogues attentifs. Mais cet objet proche, familier et quasi obligé a été aussi

un sujet de recherche, d'analyses voire d'innovations. L'étude géographique de l'espace français au cours du XX^e siècle a été à plusieurs reprises, sinon continûment, l'occasion de pratiquer des approches nouvelles dans la pensée, la réflexion et l'action géographiques. La « géographie des professeurs », dans sa version française ou hexagonale, s'est échappée des cadres imposés et des formules finalisées par la fonction pédagogique ou académique. Les professeurs ont assumé d'autres rôles, parallèles à la fonction enseignante. Ils ont été périodiquement sollicités par les pouvoirs publics dans des conjonctures politiques à dimension territoriale, quand des questions proprement géographiques se sont posées : adaptation de la trame administrative, accompagnement des dynamiques économiques, attention aux rapports qu'entretient la société avec son territoire. À la fin du XX^e siècle ils abordent la question de l'environnement et des risques. L'image de géographes retranchés dans une tour d'ivoire universitaire mérite donc d'être fortement discutée, car de nombreux géographes en sont sortis, prenant part aux débats de la cité, du territoire national et parfois, au-delà, de l'espace européen.

CONSCIENCE DES TRANSFORMATIONS DU TERRITOIRE CHEZ VIDAL DE LA BLACHE

— Le *Tableau de la géographie de la France*, publié en 1903, a servi de référence aux thèses que les élèves de Paul Vidal de La Blache ont réalisées dans les trois premières décennies du ^{xx}^e siècle et conduit à une assimilation, sans doute réductrice, de la géographie française à la géographie régionale, tout entière attachée à sa lecture d'un territoire national différencié en régions et pays stables, dans le temps comme dans l'espace.

Loin de s'en tenir à ce point de vue rassurant d'un *Tableau* ouvert à des précisions locales mais intangible dans sa composition, Vidal de La Blache a développé une approche dynamique de la mutation régionale de la France⁴. Tenant compte des observations qu'il a pu faire dans d'autres pays européens, aux économies plus différenciées et aux sociétés plus urbanisées que celles de la France — voire aux États-Unis, « découverts » lors d'un voyage en 1904 —, il prend part aux réflexions et aux débats qui, dans l'avant-guerre, se développent sur la décentralisation du territoire, le nécessaire redécoupage administratif en vue d'une adaptation aux conditions de l'économie moderne. Ainsi de sa conférence de 1911 consacrée à la relativité des divisions régionales, où il prend position⁵ : « L'énormité des masses, des hommes et des choses, mises en mouvement avec l'outillage et les capitaux qu'elles exigent ne s'accommodent plus des cadres restreints d'autrefois [...]. Qu'à cet état nouveau doivent correspondre de nouvelles divisions régionales, il n'est pas paradoxal de l'affirmer. Quelle différence entre la France où au-dessous d'une capitale de 500 000 habitants il n'y avait que des villes dix ou vingt fois moindres et celle où de différents côtés du territoire se répartissent des villes grandissantes de 5 000, 10 000 ou 100 000 habitants ! Chacune de ces grandes villes fait fonction de capitale régionale, exerce une attraction en rapport avec sa masse. On a parfois cité l'exemple de Lyon ; il est en effet topique. »

La réorganisation du territoire français est envisagée par Vidal comme une nécessité dont la logique est guidée par l'affirmation de capitales régionales. En prenant la parole sur cette question du moment, Vidal montre que le géographe est aussi un veilleur qui doit être attentif au présent, informer les débats en

4

M.-V. Ozouf-Marignier, 2000, « Le *Tableau* et la division régionale : de la tradition à la modernité », in M.-C. Robic (dir.), *Le Tableau de la géographie de la France de Paul Vidal de La Blache. Dans le labyrinthe des formes*, Paris, Éditions du CTHS, p. 151-181.

5

P. Vidal de La Blache, 1911, « La relativité des divisions régionales », conférence à l'École des hautes études sociales, reprise comme introduction dans *Les Divisions régionales de la France*, Paris, Félix Alcan, 1913.

figure 1.
Régionalisation proposée par Vidal de La Blache
– *Revue de Paris*, décembre 1910

⁶
P. Vidal de La Blache,
1910, «Régions
françaises», *Revue
de Paris*, décembre,
p. 821-849.

cours, éventuellement faire des propositions. Celles-ci sont un engagement à la fois géographique et civique, traduit par exemple dans la carte d'un redécoupage du territoire français que Vidal propose en 1910⁶ |fig.1|, inaugurant un type d'expertise spatialisé et documenté qui caractérisera le mode d'intervention des géographes.



LA MOBILISATION DES GÉOGRAPHES DURANT LA GRANDE GUERRE

— Durant la Grande Guerre, rares sont les géographes qui sont restés à l'écart d'un engagement à caractère patriotique. On peut distinguer plusieurs registres dans cette démarche.

Le premier serait celui de la fiche ou du dossier de renseignement qui compile en fonction d'une demande de l'autorité militaire, parfois pressée ou intempestive, les sources diverses publiées avant la guerre. Ce travail, sans doute le plus élémentaire réalisé au Service géographique de l'armée, a pu être considérable et presque permanent, pendant deux années par exemple pour Albert Demangeon⁷.

Le deuxième est celui des dossiers coordonnés par le Comité d'études pour la Conférence de la paix⁸. Cette instance, qui a été créée en 1917 par Aristide Briand, président du Conseil et ministre des Affaires étrangères, a réuni sous la présidence de l'historien Ernest Lavisse et sous la vice-présidence de Paul Vidal de La Blache la plupart des géographes en poste à Paris, à la Sorbonne. Les travaux du Comité d'études, publiés au lendemain de la guerre, ont porté en priorité sur des questions de délimitations territoriales et d'organisation économique dans les espaces contigus à la France du Nord et du Nord-Est, puis sur d'autres « points chauds » de l'Europe centrale et orientale (Balkans, Roumanie, Détroits, Pologne).

On peut associer à ces travaux l'ouvrage de Vidal de La Blache *La France de l'Est* (1917), un plaidoyer géographique pour la réintégration territoriale des régions annexées par le Reich allemand en 1871, et qui eut une audience certaine au moment de sa parution⁹. Ce travail relève d'un troisième registre par lequel la géographie savante et régionale construit son discours dans une relative autonomie par rapport aux pouvoirs publics, militaire et politique.

En ce temps de guerre, alors qu'une partie du territoire importante sur le plan de l'économie industrielle est occupée, se fait jour l'idée d'une nécessaire rationalisation de la production industrielle. Cette question, qui avait été abordée avant la guerre par certains géographes situés en marge du milieu universitaire

7

Cf. D. Wolff, 2005, *Albert Demangeon (1872-1940). De l'école communale à la chaire en Sorbonne, l'itinéraire d'un géographe moderne*, Thèse, université de Paris I.

8

Cf. T. Ter Minassian, 1997, « Les géographes français et la définition des frontières balkaniques à la Conférence de la Paix en 1919 », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 44 (2), p. 252-286 ;

J. Bariety, 2002, « La Grande Guerre (1914-1919) et les géographes français », *Relations internationales*, 109, p. 7-24 ;

G. Palsky, 2002, « Emmanuel de Martonne and the Ethnographical Cartography of Central Europe (1917-1920) », *Imago Mundi*, 54, p. 111-119.

9

P. Vidal de La Blache, 1917 (rééd., 1994), *La France de l'Est (Lorraine-Alsace)*, Paris, La Découverte (préface d'Yves Lacoste).

10

Cf. A. Sevin, 2001,
«Du commissaire
enquêteur au secrétaire
général de Chambre de
commerce. L'itinéraire
singulier du géographe
Louis Laffitte»,
in G. Baudelle,
M.-V. Ozouf-Marignier,
M.-C. Robic (dir.),
*Géographes en pratiques
(1870-1945). Le terrain,
le livre, la Cité*, Rennes,
Presses universitaires
de Rennes, p. 133-143.

(tels Louis Laffitte¹⁰ et Jacques Levainville), trouve un nouvel écho auprès du ministère de l'Armement et de son titulaire, Albert Thomas, qui incorpore dans l'effort de guerre une dimension d'encadrement étatique, d'association régionale des compétences et des complémentarités économiques. Des universitaires ayant une formation de géographie économique (comme Henri Hauser) travaillent pour les ministères. En 1917, la création de vingt régions économiques par Clémentel, ministre du Commerce, est directement inspirée des travaux de Vidal de La Blache et de ses élèves.

Ces fonctions d'informateurs, d'analystes, plus souvent dans l'ombre des bureaux qu'en pleine lumière politique ou administrative, ont, pendant les années de guerre et l'immédiat après-guerre, occupé la plupart des géographes universitaires, peu nombreux il est vrai. Des publications en sont la traduction publique. Pour certains d'entre eux, ce travail s'est poursuivi après la guerre, par la participation ou la contribution à des initiatives de reconstruction ou de modernisation du tissu économique, social et régional.

ENTRE LYON ET GRENOBLE, DES GÉO- GRAPHES PARTENAIRES DE LA MODERNITÉ ÉCONOMIQUE

— Nous avons vu que Vidal avait relevé dès le début du siècle que la région lyonnaise était une partie du territoire travaillée par la modernité de la vie de circulation notamment, mais aussi par la ressource du Rhône, qualifié par lui de « principe d'inépuisable énergie ». Entre le Massif central et les Alpes, de nouvelles formes d'industrialisation apparaissent, avec les modes d'urbanisation qui leur sont associés. Les géographes en poste dans cet ensemble du territoire se sont engagés dans une démarche de promotion économique, de conseil aux organisations patronales. Le parcours de Raoul Blanchard est le plus explicite¹¹. Il est nommé à l'université de Grenoble en 1906 et y fonde le Laboratoire de géographie alpine. Son étude urbaine de Grenoble, publiée en 1911, illustre le rôle que Vidal de La Blache assigne aux capitales économiques régionales. Blanchard établit et cultive dans la capitale dauphinoise des relations avec les dirigeants de l'économie de la région, industriels et banquiers, notamment avec les milieux techniques et financiers de la houille blanche où, jusqu'au début des années 1920, il déploie un activisme certain, qui s'atténue par la suite du fait de ses séjours réguliers en Amérique du Nord et du décès, en 1928, de son principal « complice » patrimonial, Aimé Bouchayer.

À Lyon, la géographie universitaire ne dispose pas, au moment de la guerre et de l'immédiat après-guerre, d'un meneur d'une pareille envergure¹². Vis-à-vis du potentiel économique que Vidal de La Blache avait clairement identifié avant la guerre, l'Université paraît avoir été en retrait. Curieusement, les initiatives d'une personnalité politique de premier plan comme Édouard Herriot n'ont, semble-t-il, pas trouvé de répondant. Il apparaît que des dirigeants économiques et politiques régionaux engagés dans la grande entreprise d'aménagement qu'est la Compagnie nationale du Rhône (1926), ont sollicité une collaboration de la part des géographes universitaires. Dans un premier temps, celle-ci se dessine de manière très nette : dans le cadre d'un Institut d'études rhodaniennes, André Cholley propose la création d'une Commission des études rhodaniennes. Un texte-manifeste précise : « Organiser sur cette importante région française, et européenne,

11

Cf. P. Veitl, 1993,
« Un géographe engagé :
Raoul Blanchard et
Grenoble, 1910-1930 »,
Genèses, 13, p. 98-117,
et 2001, « Entre étude
scientifique et
engagement social.
L'Institut de géographie
alpine de Raoul
Blanchard, laboratoire
de la Région économique
alpine », *Revue de
géographie alpine*, 89 (4),
p. 121-131.

12

Cf. J. Béthemont, 1996,
« Sur une école
lyonnaise de géographie
(1923-1973) »,
in P. Claval,
A.-L. Sanguin (dir.),
*La Géographie française
à l'époque classique
(1918-1968)*, Paris,
L'Harmattan, p. 147-155.

une enquête scientifique permanente, susciter des courants d'idées, créer entre les chercheurs et, aussi, entre les foyers de pensées dispersés au long de l'axe rhodanien un organe de liaison efficace, tel est en somme l'idéal ; idéal nullement trop ambitieux, étant donné le rôle considérable que cette région a joué dans l'Histoire, et le développement qu'elle peut atteindre.» L'initiative d'André Cholley souffre de son départ pour la Sorbonne en 1927, et les recherches techniques sur l'aménagement du Rhône deviennent progressivement le monopole d'un service de la Compagnie du Rhône.

QUESTIONS URBAINES ET RURALES DE L'ENTRE-DEUX- GUERRES

— Les villes, dont Vidal de La Blache a reconnu le rôle essentiel dans l'organisation du territoire français, se transforment et s'étendent à mesure que leurs fonctions économiques se renforcent. La gestion de ces mutations devient, notamment dans la région parisienne, une urgence pour les élus locaux et l'État. La Ville de Paris se dote en 1916 d'un Institut d'histoire, de géographie et d'économie urbaines, chargé de développer une mission de documentation, de recherche et d'enseignement qui puisse conduire à définir et réaliser «une organisation rationnelle de l'agglomération». La commission administrative de cet institut comprend sept géographes sur un total de vingt-quatre membres, et Vidal de La Blache en est le vice-président jusqu'à son décès, en avril 1918; y participent Jean Bruhnes, Albert Demangeon, Lucien Gallois, Emmanuel de Martonne. L'institut dispose d'une revue, *La Vie urbaine*, qui accueille des contributions de géographes non parisiens, Raoul Blanchard notamment, ainsi que Jacques Levainville, Camille Vallaux, Myriem Foncin.

Dans ce contexte de collaboration avec les multiples praticiens du fait urbain, leurs interventions, libres de tout héritage académique, proposent des approches nouvelles pour définir les limites des périmètres des agglomérations urbaines: densité du peuplement, continuité du bâti, accessibilité, lignes isochrones, cartographie statistique. Cette expérience s'est achevée avec la mise en application de la loi Cornudet (1919), qui rend obligatoires les «plans d'aménagement, d'embellissement et d'extension» des villes. La priorité donnée à la dimension opérationnelle de l'urbanisme a conduit à écarter les géographes universitaires au bénéfice des seuls techniciens de l'aménagement urbain¹³.

Durant l'entre-deux-guerres, les géographes universitaires trouvent dans l'étude des campagnes un autre domaine de recherches ouvertes sur des applications. Certes les thèses de géographie régionale des années 1930 comportent des chapitres substantiels sur les espaces ruraux, mais ce savoir reste composite, en fonction des terrains et surtout des méthodes propres à chaque chercheur. La plupart des campagnes françaises sont considérées comme des composantes

13

Cf. sur les engagements des géographes dans la cité au cours de l'entre-deux-guerres, dont cette expérience en urbanisme :
M.-C. Robic, 1996, «Des vertus de la chaire à la tentation de l'action», in P. Claval, A.-L. Sanguin (dir.), *op. cit.*, p. 27-53, et sur le rôle des géographes dans la formulation de la question urbanistique, V. Berdoulay, O. Soubeyran, 2002, *L'Écologie urbaine et l'urbanisme. Aux fondements des enjeux actuels*, Paris, La Découverte.

14

Celui-ci a été édité en 1964
les résultats

d'une des enquêtes :
*Documents pour servir
à l'étude de la structure
agraire dans la moitié
occidentale de la France,*

Paris, A. Colin.

Cf. F. Plet, 2003,
« La géographie rurale
française. Quelques
jalons », *Sociétés
contemporaines*, 49-50,
p. 85-106.

territoriales techniquement et socialement en retard, démographiquement dévitalisées et en crise chronique sur le plan économique. L'approche systématique des questions rurales est l'œuvre d'Albert Demangeon. À la conjoncture de crise qui s'affirme au début des années 1930 répondent de nouveaux moyens scientifiques : ceux du Conseil universitaire de la recherche sociale (1935), dont le financement est assuré par la Fondation Rockefeller. Membre de ce conseil, Demangeon peut lancer trois grandes enquêtes : sur les étrangers dans les campagnes françaises, sur l'habitation rurale et sur les structures agraires. La finalité de ces travaux est de permettre un diagnostic sur l'état social et économique des campagnes en vue d'une politique de modernisation. Ces enquêtes ont bénéficié d'un financement important, mais les résultats ont été retardés par la guerre, le décès de Demangeon en 1940 et l'exil forcé de son jeune assistant Jean Gottmann¹⁴.

REVOIR LA CONFIGURATION DU TERRITOIRE (1940-1944)

— Si le début de la guerre s'était accompagné de la mobilisation de certains géographes pour le renseignement¹⁵, la défaite et l'installation d'un régime qui prône la planification, la régionalisation et une attention renforcée aux questions rurales, ont ouvert d'autres perspectives d'analyse et d'expertise. Sans ignorer des contacts ou des engagements dans la Résistance, il faut relever la participation de quelques géographes à des études qui proposent des diagnostics suscités par un «air du temps» territorial et agrarien, sans pour autant adhérer au credo de la Révolution nationale.

La création en 1941 par le régime de Vichy d'une Délégation générale à l'équipement national (DGEN) permet de regrouper tous les anciens services voués aux diverses tâches de l'équipement et d'envisager, dans l'esprit planiste de l'avant-guerre, une planification comportant une composante territoriale forte. Les compétences des géographes sont sollicitées pour établir des rapports sur la régionalisation, l'équipement rural et urbain, les localisations des activités économiques¹⁶. L'une des contributions les plus significatives est réalisée dans le cadre de la commission Dessus. Gabriel Dessus, directeur de la Compagnie parisienne de distribution de l'électricité, est placé en 1941 à la tête d'une instance chargée de dresser un tableau de la géographie industrielle de la France, dans la perspective d'engager une politique de décentralisation de l'industrie. Parmi ses collaborateurs, on compte deux jeunes géographes : Pierre George et Jacques Weulersse. L'essentiel du travail de cette commission sera publié après la guerre, sous le titre significatif de *Matériaux pour une géographie volontaire de l'industrie*.

Les options qui se font jour, officiellement ou officieusement, sont celles de la régionalisation et de la décentralisation. Ainsi, c'est dans ces équipes que travaille Jean-François Gravier, qui propose dans un fascicule intitulé *Régions et Nations* (1942) une reconstruction territoriale de la France en prenant principalement appui sur des «groupements naturels» de base analogue aux pays et un retour aux provinces. On remarquera ici une perméabilité relative à l'idéologie traditionaliste ou réactionnaire du régime en place. D'autres contributions

15

Cf. J. Gottmann, 1946,
«French geography
in wartime»,
*The Geographical
Review*, 36, p. 80-91.

16

Sur ces questions
d'aménagement
du territoire avant
la lettre, voir I. Couzon,
2001, «La figure
de l'expert-géographe
au miroir de la politique
d'aménagement
du territoire en France
(1942-1950)»,
in G. Baudelle,
M.-V. Ozouf-Marignier,
M.-C. Robic (dir.),
op. cit., p. 159-171 ;
J.-L. Tissier, 2001,
«Rendez-vous à Uriage
(1940-1942).
La fonction du terrain
au temps de la
Révolution nationale»,
ibid., p. 343-351.

17

Cf. G. Parker,
« La géographie
politique de Yves-Marie
Goblet (1881-1955) »,
in P. Claval,
A.-L. Sanguin (dir.),
1996, *op. cit.*,
p. 207-214.

à ce débat sont plus innovantes, notamment celle de Yves-Marie Goblet¹⁷. Ce dernier est un géographe spécialisé dans les questions de géographie politique et économique. Il n'enseigne pas à l'université mais dans des institutions parallèles (École supérieure de commerce de Paris, Conservatoire national des arts et métiers), et il a des relations dans les instances de la Société des Nations (SDN) à Genève. Il publie en 1942 un ouvrage intitulé *La Formation de régions. Introduction à la géographie économique de la France*, dans lequel il se livre à une analyse sur le processus d'individualisation des régions, sur la constitution de réseaux et sur le caractère complexe de la vie régionale. On y retrouve certaines idées de Vidal de La Blache, mais aussi des propositions de réorganisation régionale qui se distinguent d'un retour en arrière « provincial ».

Au fond, cette période pose les principes d'un certain volontarisme géographique. Celui-ci engage des géographes venant d'horizons idéologiques divers dans une réflexion sur l'organisation du territoire et la nécessité de sa gestion par l'État.

LES GÉOGRAPHERS FACE AUX TRANSFORMATIONS DES TRENTE GLORIEUSES

— Durant la première décennie de l'après-guerre, les urgences de la reconstruction et de la modernisation sont assurées par les ingénieurs et les responsables politiques du ministère de la Reconstruction et de l'Urbanisme (MRU). La politique est menée dans un cadre planifié d'objectifs et de moyens, où la dimension spatiale ou territoriale est réduite : la reconstruction se réalise largement dans la géographie économique et industrielle de l'avant-guerre. L'ouvrage de Jean-François Gravier *Paris et le Désert français* (sous-titré *Décentralisation, équipement, population*) plaide pour un rééquilibrage du territoire français. Il est préfacé par Raoul Dautry, l'un des acteurs principaux de la reconstruction (il fut ministre de la Reconstruction juste après la guerre). Mais ce patronage intellectuel tarde à se réaliser dans l'application concrète et géographique.

La réflexion des géographes sur l'organisation spatiale du territoire se précise toutefois dans cette décennie. Les expériences étrangères comme le Town and Country Planning britannique, les grands aménagements américains comme ceux de la Tennessee Valley Authority, ainsi que les réalisations soviétiques, sont connus et dans l'ensemble présentés positivement par les publications de géographes. Cependant, ceux-ci restent partagés sur la relation entre la géographie universitaire et les principes normatifs d'un aménagement territorial.

Une expression nouvelle, « organisation de l'espace » est employée pour rendre compte d'un état de fait : les sociétés humaines mettent en ordre leurs espaces à des fins productives notamment ; mais une seconde signification désigne moins un état qu'un processus de rationalisation consciente et volontaire, une politique territoriale avec des choix, des priorités et des moyens. Si les géographes admettent la première acception, qui regroupe et synthétise des intuitions déjà anciennes, ils restent méfiants quand la seconde traduit une revendication d'autonomie opérationnelle, qui serait celle de la « géonomie ». Maurice-François Rouge est le promoteur de cette discipline pratique. Lui-même a suivi une formation pluridisciplinaire (en géographie, en urbanisme), et il a travaillé à la DGEN dès 1942 puis au MRU en 1945. Pour lui, la géonomie n'est pas un simple

domaine de la connaissance comme la géographie, elle est un corps de doctrine, *nomos* (loi), pour guider les transformations géographiques du monde nouveau. La plupart des géographes considèrent que cette nouvelle discipline usurpe l'une des fonctions de la géographie : une géographie complète recèle une dimension pratique que la géonomie s'arroge en s'autonomisant unilatéralement.

À distance des *a priori* ou des principes généraux sur le rapport entre la géographie savante et l'action, chaque géographe intervient selon ses centres d'intérêt, son tempérament, mais aussi le contexte de son travail universitaire. Transformations des activités économiques dominantes agricoles ou industrielles, urbanisation : les géographes sont des témoins directs de la version géographique des Trente Glorieuses. Ainsi, ces événements qui transforment le territoire suscitent un intérêt tel que de jeunes professeurs (comme Jacqueline Beaujeu-Garnier ou Philippe Pinchemel) s'orientent vers la géographie humaine de la France après avoir fait leurs preuves académiques en géomorphologie. Sous des modalités diverses, ils développent des recherches qui ont une portée pratique dans leurs régions respectives : Étienne Juillard en Alsace, Michel Phlipponneau en Bretagne, Jean Labasse à Lyon...

En 1955, le gouvernement de Pierre Mendès-France ouvre la première séquence de la politique de décentralisation, en créant des « régions de programme ». Des universitaires voient dans cette orientation et ses institutions une opportunité pour développer une géographie dite appliquée. La contribution de la géographie appliquée à l'aménagement est d'abord de dresser un tableau complet des espaces régionaux en termes démographiques, d'urbanisation, de localisation des activités et des équipements. Les atlas régionaux qui paraissent à partir de 1959 témoignent des études et des travaux spécifiques confiés aux géographes.

Les plaidoyers pour ou contre l'intervention dans l'expertise géographique se répondent dans plusieurs ouvrages aux titres explicites : *Géographie et action* (Michel Phlipponneau, 1960), *La Géographie active* (1964, sous la direction de Pierre George, avec les contributions de Raymond Guglielmo, Bernard Kayser,

Yves Lacoste), *L'Organisation de l'espace. Éléments de géographie volontaire* (Jean Labasse, 1965)... Le débat est vif, mais circonscrit au cercle restreint de la géographie universitaire et de certains milieux aménagistes. Il témoigne cependant des réticences de la géographie savante à finaliser un domaine de connaissances en vue d'une action.

La création de la Délégation à l'aménagement du territoire et à l'action régionale (DATAR), en 1963, ouvre pour une décennie un moment fort d'études, de recherche et de débats, qualifié d'«âge d'or» par Armand Frémont¹⁸. Dans ce contexte nouveau, la contribution des géographes se situe à deux niveaux. Le premier est celui d'une analyse de l'urbanisation du territoire destinée à repérer les principales villes qui forment le «réseau urbain» ou l'«armature urbaine» de la France métropolitaine, et dont les mieux équipées sont appelées à «équilibrer» le poids et le rôle de Paris: s'illustrent notamment dans cette optique Étienne Juillard, auteur de l'un des premiers rapports de géographes français dans ce domaine, «Essai de hiérarchisation des centres urbains actuels» (fig. 9 du chapitre 2), et Michel Rochefort, auteur de plusieurs études sur le «niveau supérieur de l'armature urbaine française» – qu'il a étendues ensuite à d'autres pays, tel le Brésil¹⁹. Le second est celui des politiques d'action régionale, où les géographes sont sollicités afin de réaliser des études spécifiques pour les nouvelles institutions dont le ressort géographique est la région ou les «aires métropolitaines» des grandes agglomérations (OREAM). C'est sans doute à cette échelle régionale que l'implication des géographes est la plus forte en nombre, en contributions personnelles ou collectives, en nouveaux débouchés professionnels pour les diplômés de géographie qui ont suivi des cursus plus techniques et moins académiques.

18

Cf. A. Frémont, 2005,
Géographie et Action.
L'aménagement
du territoire, Paris,
Arguments.

19

Cf. 2000, «Parcours
dans la recherche
urbaine.
Michel Rochefort,
un géographe engagé»,
Strates, hors-série.

ENTRE TERRITOIRE
ET ENVIRONNEMENT,
LES AMBIVALENCES
DE LA FIN
DU XX^e SIÈCLE

— Au milieu des années 1970, la crise économique transforme certaines priorités de l'aménagement du territoire en soutien aux secteurs économiques en reconversion, soit une politique de moindre contenu géographique. L'État réoriente l'échelle de ses interventions en mettant l'accent sur les «pays» et les villes moyennes, c'est-à-dire une maille territoriale plus réduite que la région, et qui paraît plus pertinente pour rapprocher la gestion du territoire du «cadre de vie» des habitants. La promotion du «pays» donne l'occasion aux géographes de réactiver un fonds ancien de connaissances, mais aussi de l'actualiser par des recherches sur les sociétés qui «vivent au pays». En 1975, un programme interdisciplinaire du CNRS consacré au «changement culturel et social» sollicite les spécialistes des sciences sociales pour évaluer à une échelle fine les transformations des deux décennies précédentes. Les géographes y participent, notamment par un réseau localisé dans la France de l'Ouest et dirigé par Armand Frémont, Jean Renard et Robert Hérin. Ces approches de la société française dans ses territoires conduisent à l'expression d'un nouveau courant de géographie sociale qui se manifeste sur la scène nationale au tout début des années 1980, au moment de l'alternance politique.

La conjoncture des années 1980 change le contexte politique français, tandis que le cadre de la réflexion territoriale s'élargit à l'échelle européenne. Si l'État reste attentif aux enjeux territoriaux, il conçoit à partir de 1981 son action dans un système de réflexion – et surtout de décision – décentralisé. Des géographes participent aux études et aux débats, d'autant qu'ils peuvent apporter des concepts et des méthodes renouvelés. La création, en 1983-1984, du «programme Reclus», qui a pour objectif «la constitution d'un système d'observation, d'analyse et d'interprétation de la dynamique des localisations d'activités et d'équipements en France et à l'étranger», mobilise les chercheurs à l'intérieur d'une structure mixte – institutionnellement, c'est un «groupement d'intérêt public» (le GIP est un type de groupement créé en 1982 pour la recherche et le développement technologique) – qui rassemble à côté des grands organismes

publics de recherche plusieurs administrations centrales (ministère de la Recherche et de la Technologie, ministère de l'Urbanisme, du Logement et des Transports, ministère de l'Environnement, ministère des Affaires sociales et de la Solidarité nationale, DATAR, etc.), ainsi que divers organismes comme l'Institut géographique national, des universités et des collectivités territoriales²⁰.

Dans le cadre d'une nouvelle articulation entre la recherche et les pouvoirs publics, de nombreuses équipes de géographes proposent une approche actualisée du territoire français et l'élargissent à l'espace européen mitoyen, rhénan, atlantique et méditerranéen, autour de Roger Brunet et de la Maison de la géographie de Montpellier. L'accent est mis sur les relations spatiales, le jeu interactif entre les villes, les effets de réseau qui ne sont plus limités ou contraints par les limites administratives ou politiques. Le rapport au territoire est moins descriptif et opérationnel, il est davantage réflexif ou spéculatif, voire prospectif, appuyé par des innovations graphiques et cartographiques qui soulignent, suggèrent ou anticipent des évolutions ou des scénarios. On repère désormais des configurations, des « arcs », des « réseaux » à l'échelle de la France et de l'Europe | fig. 2 |. On peut considérer que ces travaux forment une propédeutique géographique à une compréhension territoriale de la construction européenne. De ce fait, il y a une certaine perméabilité entre les champs de la recherche géographique et ceux de l'expertise territoriale. Des questions stratégiques comme celle de la distribution spatiale des métropoles ou celle de l'inégale répartition des fonctions de haut niveau sont abordées sous l'angle de la recherche par des ouvrages comme *Le Système des villes européennes* (1994)²¹, mais le constat scientifique permet aux acteurs politiques et territoriaux de préciser leurs stratégies de valorisation territoriale.

Sur un autre front, l'émergence des questions environnementales dans les années 1970 a conduit les géographes à entreprendre une approche du territoire élargie, compréhensive²². Des lieux ou des espaces sur lesquels avaient été développés depuis les années 1950 des utilisations ou des usages parfois

20

Cf. R. Brunet, 1984, « RECLUS, un nouvel outil de connaissance », *INTERGÉO Bulletin*, 76, p. 103-111, citation p. 103; R. Brunet, 1997, *Champs et Contre-champs. Raisons de géographe*, Paris, Belin.

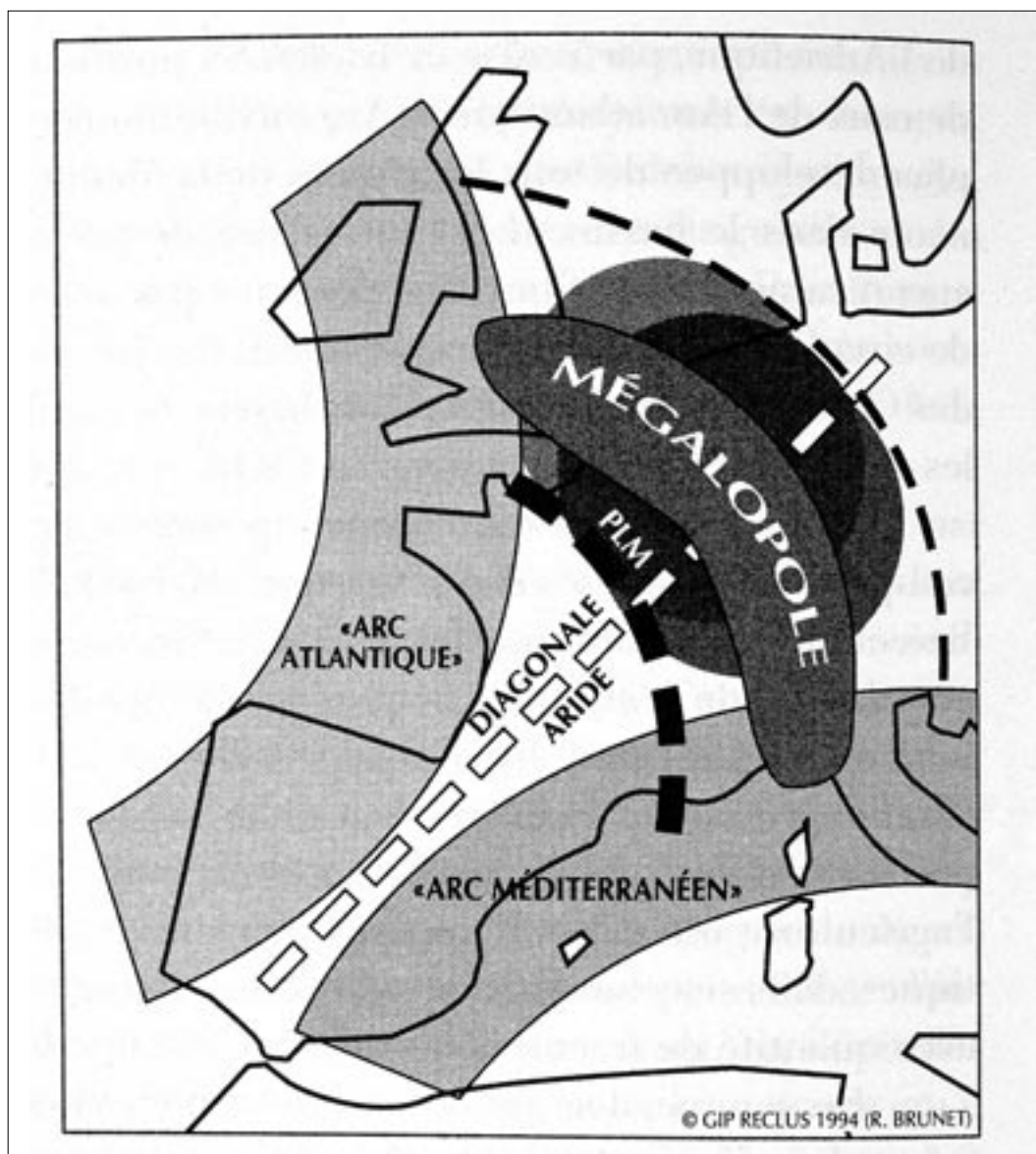
21

N. Cattani, D. Pumain, C. Rozenblat, T. Saint-Julien, 1994, *Le Système des villes européennes*, Paris, Anthropos; les rapports préparés pour la DATAR: C. Rozenblat, P. Cicille, 2003, *Les villes européennes. Analyse comparative*, Paris, La Documentation française, DATAR; R. Brunet (dir.), 1989, *Les Villes « européennes »*, Paris, La Documentation française, DATAR-Reclus; Les groupes de travail animés à la DATAR par Guy Baudelle, Pierre Beckouche, Bernard Debarbieux...

22

Cf. J.-L. Tissier, 1992, « La géographie dans le prisme de l'environnement (1970-1990) », in M.-C. Robic (dir.), *Du milieu à l'environnement. Pratiques et représentations du rapport homme/nature depuis la Renaissance*, Paris, Economica, p. 201-236.

figure 2.
Structure de l'Europe occidentale.
– BRUNET Roger, *Territoires de France
et d'Europe. Raisons de géogrphe*,
Belin, coll. «Mappemonde», 1997



massifs – les littoraux, les versants montagnards, les vallées fluviales – se révélaient fragiles, vulnérables. La conception d'un territoire neutre, uniforme ou bien « tempéré », offert aux initiatives aménagistes, a été remplacée par celle d'une réalité territoriale différenciée, inégalement propice aux demandes techniques et sociales. Des géographes de formation « naturaliste », maîtrisant l'étude de processus physiques et biologiques, parmi lesquels des biogéographes et des climatologues tels Georges Bertrand et Charles-Pierre Péguy ont été les pionniers²³, ont contribué à une analyse du territoire en termes d'environnement, de ressources, d'aléas et de risques²⁴. Leurs contributions aux programmes interdisciplinaires de recherches sur l'environnement (PIREN) ont été notables dans les deux dernières décennies²⁵. Ces questions environnementales ont des versions ou des dimensions territoriales : elles se manifestent dans l'espace dans des milieux identifiés, par exemple les bassins-versants, qui correspondent à un domaine de compétence ancien mais aussi renouvelé des géographes. Depuis le sommet de Rio (1992), le positionnement environnemental des géographes est orienté dans la perspective du développement durable, ce qui suscite des travaux attachés à prendre leur distance par rapport à la vulgate²⁶.

23

- G. Bertrand, 1968, « Paysage et géographie physique globale ; esquisse méthodologique », *Revue géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest*, 3, p. 249-272 ; 1975, « Pour une histoire écologique de la France rurale », in G. Duby, A. Wallon (dir.), *Histoire de la France rurale*, t. I, Paris, Éd. du Seuil, p. 37-111 ; C. Bertrand, G. Bertrand, 2002, *Une géographie traversière. L'environnement à travers territoires et temporalités*, Paris, Arguments ; C.-P. Péguy, 1979, « Ordre et désordre des climats », *L'Espace géographique*, p. 5-14 ; 1989, *Jeux et enjeux du climat*, Paris, Masson ; voir aussi J. Tricart, J. Killian, 1978, *L'Éco-géographie*, Paris, Maspéro.

24

- 1982, « Terres à hauts risques », *Hérodote*, 24, et 1984, « Écologies/géographie », *Hérodote*, 26 ; J.-P. Marchand, 1989, *Contraintes climatiques et espace géographique. Le cas irlandais*, Caen, Paradigme ; Y. Veyret, P. Pech, 1993, *L'Homme et l'environnement*, Paris, PUF ; R. Neboit-Guilhot, L. Davy (dir.), 1996, *Les Français et leur environnement*, Paris, CNFG, Nathan ; J.-P. Bravard, 2001, *Les Régions françaises face aux extrêmes hydrologiques. Gestion des excès et de la pénurie*, Paris, Sedes ; A. Dauphiné, 2001, *Risques et Catastrophes. Observer, spatialiser, comprendre, gérer*, Paris, Armand Colin ; P. Pigeon (dir.), 2002, « Approches géographiques des risques "naturels" », *Annales de géographie*, p. 627-628, etc.

25

- M. Jollivet (dir.), 1992, *Sciences de la nature, sciences de la société. Les passeurs de frontières*, Paris, CNRS éditions ; M. Jollivet, N. Mathieu (dir.), 1989, *Du rural à l'environnement. La question de la nature aujourd'hui*, Paris, ARF/L'Harmattan ; les travaux de d'Yves Luginbuhl, la revue *Natures, Sciences, Sociétés* (Nss).

26

- Cf. P. Arnould, A. Miossec, Y. Veyret, 2004, « Vers une géographie du développement durable », *Historiens et Géographes*, 387.

LA GÉOGRAPHIE HANTÉE PAR L'IDÉE DU MONDE

LE PRINCIPE VIDALIEN DE L'UNITÉ TERRESTRE	148
UN MONDE INÉGALEMENT INVESTI PAR LA RECHERCHE	150
LES GÉOGRAPHIES UNIVERSELLES COMME AFFIRMATION D'UNE CAPACITÉ À DÉCRIRE LE MONDE	152
LA PART TROPICALE DU MONDE	156
L'AMBITION DU GÉNÉRAL	158
LES GÉOGRAPHES VIENNENT AU MONDE	160

Si les géographes français, au XX^e siècle, ont fortement investi le territoire national, une des dimensions importantes de leur entreprise est aussi la pensée du monde dont elle est porteuse : le monde pris dans sa totalité constitue en effet une référence essentielle de tout savoir produit par la géographie, le particulier des situations décrites étant toujours évalué, explicitement ou pas, par rapport à d'autres situations étudiées ailleurs, c'est-à-dire, en dernier ressort, au monde. Cet investissement de la question du monde considéré dans sa totalité n'est pas en lui-même une innovation

de l'« école française ». Il constituait déjà le principe de définition de la géographie dans le partage des savoirs de la Renaissance, la géographie prenant en charge cette question du tout terrestre, par opposition à la chorographie et à la topographie, qui s'occupaient respectivement de la région et du lieu. Il avait également été central dans la pensée des Allemands Humboldt et Ritter, au XIX^e siècle, qui eurent une influence déterminante sur Élisée Reclus [fig. 3], Émile Levasseur ou Paul Vidal de La Blache.

figure 3.

Illustration liminaire de la *Nouvelle géographie universelle*.

– RECLUS Élisée, *Nouvelle géographie universelle, la Terre et les Hommes*, Hachette, 1881



LE PRINCIPE VIDALIEN DE L'UNITÉ TERRESTRE

27

P. Vidal de La Blache,
1896, «Le principe
de la géographie
générale», *Annales de
géographie*, p. 129-142.

28

Réédité une dizaine de
fois entre sa publication
en 24 livraisons
(en 1891-1894)
et les années 1950,
il constitue
une réalisation majeure
de la géographie
universitaire française.

29

Cf. M.-C. Robic, 2004,
«Un système
multi-scalaire,
ses espaces de références
et ses mondes.
L'Atlas Vidal-Lablache»,
Cybergeo, 265.

— Vidal de La Blache a d'ailleurs souvent rappelé l'importance fondamentale pour la géographie du «principe de l'unité terrestre». Dans l'article de 1896 sur «Le principe de la géographie générale»²⁷, où il retrace le développement de l'idée depuis l'Antiquité, l'introduction du principe s'accompagne aussitôt de l'avertissement que sa juste prise en compte par le géographe implique une certaine façon d'approcher les choses : «Si rien n'existe isolément dans l'organisme terrestre, si partout se répercutent des lois générales, de sorte que l'on ne puisse toucher à une partie sans soulever tout un enchaînement de causes et d'effets, la tâche du géographe prend un caractère différent de celui qui lui est parfois attribué. Quelle que soit la fraction de la Terre qu'il étudie, il ne peut s'y enfermer. Chaque contrée agit immédiatement sur sa voisine et est influencée par elle.»

L'*Atlas général* publié deux ans plus tôt, en 1894, première grande réalisation de la géographie scientifique française²⁸, mettait effectivement en œuvre ces prescriptions. Par un dispositif iconographique et textuel innovant, ce grand volume *in-folio* offrait un panorama de l'histoire et de la géographie mondiales, à travers quelque cent trente planches en pleine page ou double page, chacune accompagnée d'un court texte de présentation. La plupart déployaient une composition complexe, associant à une carte principale une ou plusieurs autres cartes de taille et d'échelle plus petites (des «cartons»), représentant les différents espaces de référence du thème ou du territoire traité. Une analyse fine²⁹ montre que ce dispositif construisait un point de vue plus complexe que le rapport à une ultime «entité terrestre» le laisserait supposer : ce dispositif est structuré par un principe impérial et un fort européocentrisme qui relativisent la prétention à l'universalité de ce qui se veut un «miroir du monde». Mais Vidal de La Blache n'en appelle pas moins, en début de Préface, à prendre le haut point de vue permettant de «reconnaître qu'aucune partie de la Terre ne porte en elle seule son explication», dans des termes étonnamment semblables à ceux de l'article de 1896 : «Le jeu des conditions locales ne se découvre avec quelque clarté qu'autant

que l'observation s'élève au-dessus d'elles, et qu'on est en mesure d'embrasser les analogies que ramène naturellement la généralité des lois terrestres. [...] La Terre est un tout dont les diverses parties s'éclairent mutuellement. Ce serait se mettre un bandeau sur les yeux que d'étudier une contrée isolément, comme si elle ne faisait pas partie d'un ensemble».

Le fait que cette idée soit encore affirmée en des termes semblables, dans une conférence pédagogique de 1913³⁰ et dans le traité de géographie humaine auquel il travailla durant les quinze dernières années de sa vie³¹, donne une idée de la place centrale qu'elle pouvait avoir dans une pensée ouverte aux remises en question comme la sienne.

30

P. Vidal de La Blache,
1913, « Des caractères
distinctifs
de la géographie »,
Annales de Géographie,
p. 289-299.

31

P. Vidal de La Blache,
1922, *Principes
de géographie humaine*,
Paris, Armand Colin
(sur le principe
de l'unité terrestre : p. 31
dans la réédition Paris,
Utz, 1995).

UN MONDE INÉGALEMENT INVESTI PAR LA RECHERCHE

32
Chiffres issus
d'une compilation
de la base des thèses
d'État de géographie
faite dans l'équipe
E.H.GO (laboratoire
Géographie-cités),
par Marie-Claire Robic,
avec la collaboration
de Christine
Kosmopoulos et de
Denise Douzant-
Rosenfeld. La base est
construite à partir
de plusieurs sources :
A.-M. Briand, B. Joseph,
1997, « Thèses
de géographie soutenues
en France de 1872
à 1972 », *Cybergeo*, 18,
21-03-1997; base de
thèses du laboratoire
Prodig; *Intergéo bulletin*;
Annales de géographie;
divers.
Sur l'orientation
des thèses actuelles,
voir aussi le chapitre 6
coordonné par
D. Douzant-Rosenfeld,
« Géographes
et géographies à partir
des thèses de doctorat »,
in R. Knafo (dir.), 1997,
L'État de la géographie.
Autoscopie
d'une science, Paris,
Belin, p. 157-215.

— En regard de cette affirmation vigoureuse du principe de l'unité terrestre, le fait que la géographie française se soit d'abord construite par des recherches empiriques menées sur de petits espaces pourrait paraître paradoxal. En fait, la volonté d'affirmer sa valeur scientifique (et peut-être les critiques des sociologues durkheimiens, qui accusaient la géographie d'être portée à des mises en rapport fallacieuses entre les faits) a justifié une rigueur prudente vis-à-vis des grandes généralisations. Même si Vidal de La Blache insistait sur l'unité profonde entre géographie régionale et géographie générale, la démarche foncièrement inductive de la discipline jusqu'aux années 1960 a donné un certain privilège à la première.

Les recherches de thèse, qui constituent la voie d'intégration dans les nouvelles structures universitaires de la discipline, et qui représentent la quasi-totalité de la recherche jusqu'à la création des grands organismes de recherche après la Seconde Guerre mondiale que sont l'ORSTOM et le CNRS, ont ainsi pris la forme d'études régionales : si elles se sont rapidement éloignées du modèle de la monographie exhaustive menée sur une petite région, une nette prédominance s'est maintenue, jusqu'à aujourd'hui, pour des thèses consacrées à des espaces précisément localisés, par opposition aux sujets généraux ou réflexifs (non localisés). Parmi ces thèses à assise spatiale précise, très peu ont porté sur le monde entier.

Sur les 806 thèses d'État soutenues en France sur la période 1890-2002, 95 % portaient ainsi sur des sujets localisés, qui se distribuaient principalement entre la France métropolitaine (38 %), l'Europe (18 %), le nord de l'Afrique (11 %) et l'Afrique subsaharienne (10 %), le reste du monde ne représentant que le quart restant, réparti en fractions minimes pour chacun des autres ensembles continentaux³². Si elle est restée prédominante, la part de la France a diminué depuis les années 1950, après une tendance au renfermement hexagonal, qui avait elle-même suivi un premier temps de plus grande ouverture au monde, au début du siècle. L'inégal investissement du monde par la recherche s'est également exprimé par un privilège accordé à l'empire colonial – l'Indochine (dans l'entre-deux-guerres), les pays du Maghreb, l'Afrique subsaharienne (après la Seconde Guerre

mondiale). Mais les recherches, aujourd'hui, se dégagent de plus en plus de cet héritage colonial : les recherches sur l'Afrique, qui se sont beaucoup développées durant les vingt dernières années, se sont déployées dans des pays qui n'étaient pas d'anciennes colonies françaises, même en dehors de l'Afrique francophone. Du fait de l'accent mis sur le territoire hexagonal et sur les régions colonisées par la France, la recherche géographique française a, en tout cas, mis en œuvre une couverture très inégale du monde, où des régions comme l'Amérique du Nord ou la Russie étaient proportionnellement délaissées.

Pour minoritaires qu'elles soient, ces recherches menées hors de France n'en constituent pas moins un principe fécond de renouvellement de la géographie, la rencontre de l'altérité s'avérant parfois une source de découverte. La thèse de Pierre Gourou sur *Les Paysans du delta tonkinois* (1936), qui posait la question de la maîtrise d'un milieu difficile, a mis en avant le rôle essentiel de la « civilisation » dans le façonnement des paysages et le maintien de fortes densités. La thèse de Pierre Monbeig sur les fronts pionniers du Brésil caféier (1952) analysait sur le vif un processus en marche et développait des analyses inédites de psychologie collective. Le travail de Jean Gallais sur le delta intérieur du Niger (1968), qui constituait une analyse régionale originale par la prise en compte de la dimension culturelle du rapport des groupes à l'espace, amorçait en France le développement de la géographie culturelle.

LES GÉOGRAPHIES UNIVERSELLES COMME AFFIRMATION D'UNE CAPACITÉ À DÉCRIRE LE MONDE

33

Nous insisterons ici
seulement sur ce genre,
et ne nous attacherons
pas à présenter
tous les ouvrages
de géographie régionale
qui construisent
une «couverture
du monde» en ordre
dispersé et discontinu,
à l'instar des thèses
— voir, au sujet
des collections de
géographie dans
lesquelles ils ont été
publiés, la bibliographie
générale en fin de livre.

34

Cf. A. Downes, 1971,
«The bibliographic
dinosaurs of Georgian
geography (1714-1830)»,
*The Geographical
Journal*, 137, p. 379-387.

— Il est une forme de géographie dont la vocation est d'offrir non pas l'analyse détaillée d'un espace restreint, mais un tableau géographique de l'ensemble du monde : les «géographies universelles»³³. Bien différentes, par l'ampleur des espaces traités et les conditions de leur préparation, des recherches de thèse qui s'attachent à donner, à partir d'un investissement de terrain, des descriptions minutieuses de petits espaces, elles ont également beaucoup mobilisé le travail des géographes français au xx^e siècle.

Cette tradition éditoriale remonte aux éditions en latin de la *Géographie* de Ptolémée, à la Renaissance, et consiste à dresser un tableau régional du monde, organisé par grands ensembles géographiques et non par articles classés dans l'ordre alphabétique des toponymes, comme le feraient des dictionnaires ou des encyclopédies classiques. Après avoir connu plusieurs décennies de prospérité, en Grande-Bretagne, aux États-Unis et en France, à la charnière du xviii^e siècle et du xix^e siècle³⁴, elle semble s'être maintenue de manière privilégiée en France.

Au xx^e siècle, les rayons des bibliothèques ont ainsi accueilli une dizaine de ces séries françaises | document 1 |, la *Nouvelle Géographie universelle*, publiée à la fin du xix^e siècle (1876-1894) par Élisée Reclus, demeurant cependant une référence incontournable jusqu'à ce que la publication de la *Géographie universelle* de Vidal de La Blache et Gallois (1927-1948) ne vienne apporter une référence plus à jour et d'ampleur comparable. Car, s'ils ont en commun d'avoir été mis en œuvre par des auteurs ayant une formation universitaire en géographie (à l'exception d'Onésime Reclus, frère d'Élisée et auteur de la *Grande Géographie Bong illustrée*, les artisans de ces collections du xx^e siècle avaient sinon une thèse en géographie, du moins l'agrégation d'histoire-géographie), ces tableaux du monde se différencient fortement par leur taille, allant de deux volumes pour les plus petites à une vingtaine pour les plus grandes. Malgré l'absence d'études d'ensemble sur la production de ces ouvrages, on peut faire l'hypothèse que la définition du projet a été plutôt le fait de l'éditeur pour les premiers et plutôt le fait des géographes pour les seconds : les deux grandes géographies universelles

document 1

Les géographies universelles françaises
au XX^e siècle

(a) La durée de vie relativement longue
de ces ouvrages de référence justifie
de considérer la *Nouvelle Géographie universelle*
d'Élisée Reclus.

(b) Deux volumes (*l'Afrique* par Pierre Gourou
et *Les Océans et l'Océanie*, par Aimé Perpillou)
ne sont, apparemment, jamais parus.

(c) Cette collection n'a pas été achevée.

* dont 4 thématiques.

** dont 6 thématiques.

date	titre nombre de volumes / format / nombre d'auteurs	directeur	éditeur
1876-1894	Nouvelle Géographie universelle (a) 19 / In-4 / 1	Élisée Reclus	Hachette
1911-1914	Grande Géographie Bong illustrée 5 / In-4 / 20	Onésime Reclus	Bong & C ^{ie}
1922-1923	Nouvelle Géographie universelle 2 / In-4 / 1	Ernest Granger	Hachette
1923-1926	Géographie universelle 4 / In-4 / 10	Maurice Quillet	Alain Quillet
1927-1948	Géographie universelle Vidal-Gallois 23 / In-4 / 16	Lucien Gallois	A. Colin
1949-1971	« Les Cinq Parties du Monde » (b) 5 / In-8 / 5	Max Sorre, Jean Gottmann, Pierre Gourou, Max Derruau	Hachette
1938-1962	« Orbis » (c) 8* / In-4 / 8	André Cholley	PUF
1958-1960	Géographie universelle Larousse 3 / In-4 / 60+	Pierre Deffontaines	Larousse
1961	Encyclopédie géographique permanente 2 / In-4 / 4	Pierre Serryn, René Blasselle, Marc Bonnet, René Cauët	Bordas
1965-1978	« Magellan » 34** / In-8 / 35	Pierre George	PUF
1975-1979	Géographie régionale 2 / In-12 / ?	André Journaux, Pierre Deffontaines, Mariel Jean-Brunhes Delamarre	Gallimard
1989-1996	Géographie universelle Reclus 10 / In-4 / 30+	Roger Brunet	Belin-Reclus

du ^{xx}e siècle, la *Géographie universelle* Vidal-Gallois (1927-1948) et la *Géographie universelle* RECLUS (1990-1996) constituent même un vigoureux affichage d'une capacité à déchiffrer le monde, à des moments où le développement ou le renouvellement de la discipline ont éveillé chez les géographes le désir de faire rayonner cette capacité en dehors de leur communauté.

La description régionale, qu'elle se pratique sous la forme de monographies consacrées à des contrées de faible étendue (une centaine de milliers de kilomètres carrés au plus) ou qu'elle se pratique sous la forme monumentale de la «géographie universelle» traitant le monde dans sa totalité, pose aux géographes le problème fondamental du «découpage», c'est-à-dire de la définition d'entités spatiales cohérentes, qui puissent constituer des unités pertinentes dans la description de l'étendue à couvrir. Dans les monographies de la géographie classique, ce problème se traduit, à la suite du *Tableau de la géographie de la France* (voir le chapitre «La géographie comme science»), par le souci de justifier le cadrage spatial retenu, en montrant que l'espace traité a une «personnalité» géographique. Dans les «géographies universelles», le fait de broser un tableau du monde selon l'ordre de l'espace, et non selon celui des savoirs ou des noms de lieux, impose de le découper d'abord en une mosaïque d'ensembles géographiques de taille continentale (plusieurs millions de kilomètres carrés), qui correspondent aux tomes de l'ouvrage ou à des subdivisions de ceux-ci.

Du fait de sa taille sensiblement moindre, la dernière «géographie universelle» (10 volumes) procède à des regroupements plus drastiques que les deux grandes réalisations qui l'ont précédée, la *Nouvelle Géographie universelle* d'Élisée Reclus (19 volumes) et la *Géographie universelle* Vidal-Gallois (23 volumes). Mais elle n'en présente pas moins une mosaïque de grandes régions continentales, à la façon de toutes les géographies universelles, puisqu'un seul volume n'y traite pas d'un ensemble découpé à l'intérieur d'une masse continentale: le volume «Afrique du Nord, Moyen-Orient, Monde indien», qui traite des pays du monde

musulman entre le Maroc et le Bangladesh, sans inclure l'Indonésie, qui est traitée dans le volume « Asie du Sud-Est, Océanie ».

Dans ces grandes régions continentales, la description procède, comme dans les monographies consacrées à de petites régions, par l'emboîtement de deux niveaux de description : une présentation générale des traits communs à l'ensemble, à laquelle font suite les descriptions de chacune de ses subdivisions. Si l'ampleur des regroupements opérés est, comme on l'a dit, variable, il convient de souligner que les territoires étatiques, du fait de la documentation sur laquelle la description s'appuie, constituent, en dernier ressort, un cadre de référence toujours utilisé. L'information sur les territoires est en effet produite sinon toujours par les États qui les contrôlent (cartes topographiques, statistiques officielles), du moins, le plus souvent, en fonction des cadres définis par leurs frontières.

Alors que (parce que ?) ils ont été reconnus, en France comme à l'étranger, jusqu'aux années 1960, pour la qualité de leurs descriptions régionales, les géographes français n'ont pas particulièrement ressenti le besoin de réfléchir aux difficultés de cette approche ou de la systématiser, comme ce fut le cas de certains de leurs collègues étrangers (des géographes britanniques ou américains, par exemple). Si certains géographes français³⁵ ont su relever avec acuité le problème fondamental que soulève l'entreprise d'une description du monde selon l'ordre de l'espace – le caractère « asynchrone » des logiques qui régissent les différents ordres de faits empêche leurs « contours » de coïncider entre eux –, les discussions méthodologiques ont été rares avant les années 1970.

35

C. Vallaux, 1925,
*Les Sciences
géographiques*,
Paris, Librairie Félix
Alcan ;

Y. Lacoste, 1973, « La
géographie », in
F. Châtelet (dir.), *Histoire
de la philosophie. Idées,
doctrines*. t. VII : *La
Philosophie des sciences
sociales (de 1860 à nos
jours)*, Paris, Hachette,
p. 242-302 ;
et, 1976, *La Géographie,
ça sert, d'abord, à faire
la guerre*, Paris,
Maspéro ;
D. Retaillé, 1997,
Le Monde du géographe,
Paris, Presses
de Sciences-Po.

LA PART TROPICALE DU MONDE

36

P. George (dir.), 1964,
La Géographie active,
Paris, PUF, p. 6.

37

P. Gourou, 1947,
Les Pays tropicaux.
Principes d'une
géographie humaine
et économique,
Paris, PUF.

38

P. Gourou, 1982,
Terres de bonne
espérance. Le monde
tropical, Paris, Plon,
coll. « Terre humaine ».

— Il est un principe de découpage à l'échelle de l'ensemble du monde qui a été fortement organisateur dans la géographie française, et que ne font pas clairement ressortir les « géographies universelles », en raison de leur fidélité à un principe de découpage continental : il s'agit de la zonalité, et plus précisément de l'attention particulière que la tradition française semble avoir portée à la zone intertropicale.

Dans un monde partagé en empires coloniaux, dans la première décennie du ^{xx}e siècle, la géographie coloniale constituait, selon la formule de Pierre George, la « géographie appliquée de l'expansion européenne »³⁶. Inégalement implantée dans l'institution universitaire (présente surtout à Paris) jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, elle s'est progressivement muée, vers cette époque, en « géographie tropicale », notamment dans le cadre de l'ORSTOM, créé en 1943. La petite synthèse publiée par Pierre Gourou, en 1947³⁷ dans la collection « Colonies et empires », au sujet de cette zone où la chaleur se combine à l'humidité de façon saisonnière ou permanente, et dont les contraintes spécifiques (insalubrité pour l'homme et les animaux ; pauvreté et fragilité des sols) constituent des facteurs limitants pour le peuplement humain, est généralement donnée comme emblématique ou fondatrice de ce champ de la géographie humaine française, dans lequel se distinguèrent également de grands connaisseurs de l'Afrique noire, comme Paul Péliissier ou Gilles Sautter (soulignons que Gourou est revenu, trente-cinq ans après, sur son appréciation pessimiste sur les chances du monde tropical, pour offrir une synthèse beaucoup plus optimiste avec *Terres de bonne espérance*³⁸).

Mais cette prise en compte des contraintes biologiques de la « tropicalité », même si elle présentait l'avantage de rattacher ce champ de recherche à la problématique géographique de la relation homme-milieu et si elle venait d'une approche éminemment sensible, chez Gourou, au développement par les sociétés locales d'une agriculture sophistiquée et savante, adaptée aux contraintes de ce milieu, fut aussi dénoncée comme une naturalisation mystificatrice des problèmes

des sociétés vivant dans cette zone. Dans les années 1950, la dénonciation des obstacles au développement pour les pays qui se dégageaient progressivement du joug colonial – le «Tiers Monde», selon la formule d'Alfred Sauvy – passait désormais par une reconnaissance des préjudices de la colonisation plutôt que par une définition axée sur le milieu, négligeant à trop bon compte l'exploitation par la métropole. À partir des années 1960, une géographie du sous-développement qu'une inspiration marxiste rendait vigilante à l'égard des rapports de domination Nord-Sud, se constitua ainsi en opposition à la géographie tropicale classique. La recherche française sur ces régions fut marquée par cette polarisation idéologique, par exemple au CEGET de Bordeaux (Centre de géographie tropicale)³⁹.

39

Sur ces débats, voir notamment celui de *L'Espace géographique* en 1984 «Géographie tropicale - Géographie du Tiers Monde» (n° 4, p. 305-365). Voir aussi l'affiche «La géographie tropicale en action» due à Frédéric Thomas dans l'exposition de l'adpf.

L'AMBITION DU GÉNÉRAL

40

Ceux de P. Vidal de
La Blache, J. Brunhes,
E. de Martonne,
M. Sorre
(cf. les chapitres 1 et 3).
Voir la bibliographie
en fin de livre.

— Si l'investissement privilégié de la question de la tropicalité semble avoir constitué une originalité française — qui s'expliquerait par la confluence d'une sensibilité particulière aux contraintes du milieu et de l'histoire coloniale de la France, qui a assurément encouragé et facilité la recherche « outre-mer », au-delà même de la période coloniale —, la géographie française du ^{xx}e siècle n'a pas uniquement été définie par les contingences auxquelles la recherche était soumise. Elle a aussi été fortement tendue par l'ambition d'offrir une compréhension générale du monde.

Le premier ^{xx}e siècle a été marqué par la publication de grands traités⁴⁰, en géographie physique ou humaine, et dans les années 1930-1950, par la collection « Géographie humaine », dirigée par Pierre Deffontaines aux éditions Gallimard, qui a présenté, à travers ses trente volumes thématiques, les variations à travers le monde (moins d'un tiers des volumes portaient sur une région délimitée) d'environnements de la vie humaine (forêt, montagne, îles, vent...) ou de formes d'activités ou d'organisation de l'espace par l'homme (colonisation, villes, frontières...). Dans le second ^{xx}e siècle, l'offre s'est progressivement diversifiée, des quelques mises au point thématiques (agriculture, population, énergie...) de la collection « Géographie économique et sociale » dirigée par André Cholley aux Éditions Marie-Thérèse Génin, à la multiplication, à partir des années 1970, des collections universitaires. Le revers de cette richesse — à mettre en rapport avec la croissance des effectifs des enseignants et des étudiants et le pluralisme épistémologique de la discipline autant qu'avec une tendance de l'édition (pas seulement universitaire) à la multiplication des titres — est qu'aucune référence ne constitue plus une référence partagée par la communauté des géographes, comme, parmi les traités ou les grands manuels de second cycle universitaire (licence), avaient pu l'être les « précis » de géomorphologie et de géographie humaine publiés par Max Derruau en 1956 et 1961 (régulièrement réédités ensuite).

Ces traités et manuels ont certes des allures d'inventaires descriptifs (comme tour d'horizon, notamment bibliographique, d'une large question). Cependant,

il convient de souligner que certains travaux de géographie générale montrent également une forte ambition explicative et interprétative, dont le second xx^e siècle nous donne quelques exemples remarquables, dans des domaines aussi différents que la géographie politique, la géographie économique, ou la géohistoire. Ainsi, Jean Gottmann⁴¹ théorise la différenciation du monde par l'action contraire de forces qu'il nomme «circulation» (le monde rendu fluide et changeant par le brassage des hommes) et «iconographie» (le monde figé et cloisonné en communautés distinctes); Paul Claval⁴² cherche à donner une compréhension d'ensemble de la façon dont le monde est unifié par l'espace économique que structurent systèmes de villes, réseaux de communication et marchés; Philippe et Geneviève Pinchemel⁴³ proposent une grille de lecture générale de l'organisation de l'espace par un travail d'explicitation de la diversité des logiques qui s'inscrivent à la surface de la Terre; Christian Grataloup⁴⁴ met en lumière le rôle de la position relative des civilisations dans leur devenir et fait l'inventaire des modèles spatio-temporels qui rendent compte de leur rapport à l'espace.

41

J. Gottmann, 1952,
*La Politique des États et
leur géographie*, Paris,
Armand Colin.

42

P. Claval, 1968,
*Régions, Nations, Grands
Espaces*, Paris,
Marie-Thérèse Génin.

43

P. et G. Pinchemel, 1988
(réédité depuis),
La Face de la Terre,
Paris, Armand Colin.

44

C. Grataloup, 1996, *Lieux
d'histoire. Essai de
géohistoire systématique*,
Montpellier, Reclus.

LES GÉOGRAPHES VIENNENT AU MONDE

45

Jean-Baptiste Arrault
consacre sa thèse
à cette question,
à l'université de Paris I
(« Un paradoxe
géographique ? Penser
à l'échelle du Monde
en géographie de la fin
du XIX^e siècle
aux années 1960 »).
Qu'il soit vivement
remercié d'avoir
généreusement partagé
ses premières idées
avec nous.

46

A. Demangeon, 1920,
Le Déclin de l'Europe
(réédité en 1975 par
la Librairie Guénégaud ;
citation p. 13).

47

A. Demangeon, 1929,
« Les aspects actuels
de l'économie
internationale »,
Annales de géographie,
211 et 212 ;
1932, « Aspects
nouveaux de l'économie
internationale »,
Annales de géographie,
229 et 230.
Article reproduit
dans *Problèmes
de géographie humaine*,
1942, Paris,
Armand Colin,
p. 53-130.

— Si la géographie française a été hantée par l'idée du monde, affichant une confiance indéniable dans sa capacité à le décrire, la question du monde (traitée en tant que telle) n'y est apparue que tardivement⁴⁵. La caractérisation de la dimension mondiale que prennent certains phénomènes n'a guère dépassé, pendant toute la première moitié du XX^e siècle, l'invocation très générale du « principe de l'unité terrestre » : les géographes se sont montrés conscients qu'il y avait un niveau mondial dès la fin du XIX^e siècle, par exemple en caractérisant certaines villes ou routes comme « mondiales », mais ils ont mis longtemps à élaborer un discours construit et explicite sur ce niveau mondial.

Albert Demangeon est exemplaire de la tendance des géographes français du premier XX^e siècle à concevoir clairement ce niveau, mais sans construire un discours explicite sur lui, puisque, quand il en parle, c'est pour se placer immédiatement au niveau inférieur, présentant les « parties » sans avoir préalablement commenté le « tout ». Dans *Le Déclin de l'Europe* (1920), ouvrage visionnaire où il décrit le bouleversement du monde qu'a hâté la Première Guerre mondiale, il traite du « déplacement du centre de gravité du monde hors d'Europe »⁴⁶. Mais à côté de cette formule, le corps de l'ouvrage se contente de détailler les aspects thématiques et régionaux de cette nouvelle donne mondiale (aspects financiers, maritimes, industriels ; expansion des deux nouveaux grands : États-Unis et Japon), sans proposer une réflexion générale sur le monde. Dans les articles de 1929 et 1932, où il dresse un bilan général de l'« économie internationale », avant et pendant la crise économique⁴⁷, la réflexion sur le monde en tant que tel n'est pas plus développée, alors même qu'il constate à nouveau un « lent déplacement du centre des grands foyers industriels et commerciaux, qui s'éloigne peu à peu du continent européen pour s'établir dans l'Amérique et dans les pays du Pacifique », en 1929, ou la « solidarité qui tend à faire du monde un seul et grand marché », en 1932.

Chez les géographes français, le rapetissement de la planète par les progrès des moyens de communication, qui ont considérablement accéléré les interrelations entre les sociétés humaines distantes, à partir de la révolution industrielle, est un thème récurrent dès le XIX^e siècle :

Élisée Reclus, 1894 *Nouvelle Géographie universelle*, t. XIX, Paris, Hachette, (p. 794). Tellement rapetissée est la planète entre les mains de l'homme qu'elle se donne partout un même outillage d'industrie, que par le réseau continu des services postaux et des télégraphes elle s'est enrichie d'un système nerveux pour l'échange des pensées, qu'elle cherche un méridien commun, une heure commune, et que de toutes parts surgissent les inventeurs d'un langage universel.

Élisée Reclus, 1905 *L'homme et la terre*, t. VI, Paris, Hachette, (p. 171). Ainsi le monde est bien près de s'unifier : jusqu'aux îlots épars dans l'immensité de l'Océan, toutes les terres sont entrées dans l'aire d'attraction de la culture générale, avec prédominance du type européen. Seulement en quelques rares enclaves, en des pays de grottes où les hommes fuient la lumière, en des lieux très écartés que ferment des murs de rochers, des forêts ou des marécages, des tribus ont pu se maintenir tout à fait isolées, sans que leur existence s'associe au rythme de la grande vie universelle.

Paul Vidal de La Blache, 1921 *Principes de géographie humaine*, Paris, Colin, (rééd., 1975, p. 38). Aujourd'hui, toutes les parties de la terre entrent en rapport ; l'isolement est une anomalie qui semble un défi, et ce n'est plus entre contrées contiguës et voisines, mais entre contrées lointaines qu'est le contact.

Albert Demangeon, 1932 «Aspects nouveaux de l'économie internationale», *Annales de géographie* n° 229, p. 230 ; reproduit dans *Problèmes de géographie humaine*, Paris, Armand Colin, 1942, p. 89-130 (p. 89). Sans doute pour la première fois dans l'histoire, tous les pays de la Terre souffrent ensemble ; jamais encore on n'avait senti d'une manière si violente la solidarité qui unit les nations et qui tend à faire du monde un seul et grand marché.

Henri Baulig, 1948 «La géographie est-elle une science?», *Annales de géographie*, n° 305, p. 1-11 (p. 8). On dit souvent qu'avec les prodigieux progrès de la technique à l'époque contemporaine, l'homme s'affranchit de plus en plus des servitudes naturelles. En particulier, la révolution en cours dans les moyens de transport et de communication fait que le monde se contracte, devient de plus en plus perméable, tend vers une uniformité – les physiciens diraient vers une entropie – désespérante. Cela n'est vrai que d'une certaine manière. Si la technique des transports a fait des miracles, et ne cesse d'en faire sous nos yeux, les distances ne sont pas abolies pour autant.

Max Sorre, 1961 *L'Homme sur la Terre*, Hachette, Paris (p. 3). De nos jours plus que jamais, la géographie humaine enregistre la répercussion en chaque lieu d'événements survenus dans les contrées les plus éloignées, l'interdépendance de toutes les parties de l'œkoumène.

Pierre George, 1965 *Panorama du monde actuel*, Paris, PUF, coll. «Magellan», p. 71. Les problèmes se traitent aujourd'hui à l'échelle mondiale ou intercontinentale en termes d'universalité et d'instantanéité.

Olivier Dollfus, 1984 «Le Système Monde : proposition pour une étude de géographie», in *Géopoint 84 : Systèmes et localisations*, Avignon, groupe Dupont, p. 231-239 (p. 231). Le Système-Monde (S. M.) est formé par la trame des flux nés des relations entre États, firmes et cultures et s'exprime par les interactions nouées entre les différentes parties de l'humanité [...] avec le S. M. il ne peut plus y avoir d'évolution exclusivement endogène spécifique à une société ou un groupe dans son espace.

- 48
O. Dollfus, «Le Système Monde : proposition pour une étude de géographie», in *Géopoint 84 : Systèmes et localisations*, Avignon, groupe Dupont, p. 231-239.
- 49
P. Clerc, 2002, *La culture scolaire en géographie*, Rennes, PUR, (chap. 7)
- 50
Volume *Mondes nouveaux*, *Géographie universelle* Reclus, 1990 : livre II, sous la direction d'O. Dollfus, «Le système Monde», p. 274-529.
- M.-F. Durand, J. Lévy, D. Retraillé, 1991, *Le Monde. Espaces et systèmes*, Paris, Presses de la FNSP, Dalloz.
- 51
J. Tricart, 1952, «La géomorphologie et la notion d'échelle», *Revue de géomorphologie dynamique*, 5, p. 213-218. Nous sommes redevables à Nicolas Verdier, de nous avoir signalé ce transfert de la géographie physique à la géographie humaine.

Au détour de réflexions sur la transformation de la terre par l'homme, ils énonçaient déjà un processus qui a été perçu de plus en plus clairement, à partir des années 1970, et qui a fini par occuper le devant de la scène des discours sur le monde, dans les années 1990 : l'unification multiforme où l'économie a une place centrale, la «mondialisation». Si la fin du xx^e siècle semble bien constituer la période où son rôle organisateur (par la dépendance immédiate dans laquelle elle «tient» un nombre croissant de lieux et de personnes) est devenu prépondérant, le fait est que le processus était plus qu'amorcé à la fin du xix^e siècle ; on peut donc voir un certain paradoxe dans le fait que, tout en la percevant clairement, les géographes n'ont pas su faire plus que la signaler en passant.

C'est seulement en 1984 que le monde, comme nouvel objet d'étude, fit son entrée officielle dans la géographie française. Au colloque bisannuel *Géopoint* consacré au thème «Systèmes et localisations», Olivier Dollfus donna une communication affirmant l'existence d'un «Système Monde (S. M.)», dans la session du colloque consacrée aux «Systèmes et sous-systèmes mondiaux»⁴⁸. Il y expliquait que ce «S. M.», véritablement fonctionnel depuis le xix^e siècle seulement, avait émergé à partir du xvi^e siècle par l'interconnexion de ce qui n'avait été auparavant que des «agréats» humains autonomes. L'idée était déjà latente depuis longtemps, mais le caractère explicite de la formulation était original. Le «Système Monde» faisait rapidement fortune, puisqu'il était introduit dans l'enseignement secondaire dès 1986⁴⁹, qu'il était présenté dans le volume introductif de la *Géographie universelle* Reclus en 1990, et qu'il était d'emblée investi par les travaux d'autres chercheurs tels Marie-Françoise Durand, Christian Grataloup, Jacques Lévy et Denis Retraillé⁵⁰.

Alors que Vidal de La Blache avait été sensible aux échelles propres aux faits qu'il décrivait, il n'avait jamais explicité l'idée qu'il existe «plusieurs niveaux» de phénomènes selon leur ampleur spatiale (le niveau supérieur étant le niveau mondial). Il se trouve qu'en 1952 Jean Tricart⁵¹ inaugura, en géographie physique, une réflexion explicite sur la notion d'«échelle», qui passait

en géographie humaine dans les années 1960⁵²; il semble vraisemblable que la définition explicite d'un niveau mondial dans l'ordre des faits humains ait surtout été rendue possible par cette conception distinguant explicitement différents «niveaux» d'espace tout autant que par l'approche systémique qui facilitait la pensée d'interdépendances entre des faits distants. À la différence du «principe de l'unité terrestre» qui semblait plutôt se situer du côté des ordres physique et surtout vital, le «Système Monde» se place en tout cas du côté de l'ordre humain, du social, et rejoint le travail d'Emmanuel Wallerstein sur les *world systems* et celui de Braudel sur l'«économie-monde». Si le «principe de l'unité terrestre» avait pu paraître flou sur le statut à donner aux faits humains (procèdent-ils de cette «unité terrestre» ou sont-ils un développement nouveau par rapport à la connexité des ordres physique et vital?), le «Système Monde» dissipait l'ambiguïté. Il subordonnait en effet la dimension écologique de la Terre à la globalité d'un monde pensé du point de vue de l'homme, définissant la nature comme une «mémoire» du monde (François Durand-Dastès)⁵³, au même titre que les faits de culture.

52

R. Brunet, 1967,
*Les Phénomènes
de discontinuité
en géographie*, Paris,
CNRS éditions.

53

F. Durand-Dastès, 1990,
«La mémoire de Gaïa»,
in *Géopoint 90: Histoire,
Temps, Espace*, Avignon,
Groupe Dupont,
université d'Avignon,
et 1990, dans les pages
rédigées par
F. Durand-Dastès
de la *Géographie
universelle*.

54
 Sur les profils
 intellectuels
 de géographes
 particulièrement visibles
 dans le débat public,
 voir les notices
 rédigées par Jean-Louis
 Tissier et par Jacques
 Lévy dans J. Julliard,
 M. Winock (dir.), 1996,
*Dictionnaire des
 intellectuels français*,
 Paris, Éd. du Seuil
 (rééd. 2003).

*La grande variété des recherches
 des géographes au XX^e siècle explique
 peut-être un certain manque de lisibilité
 de leur discipline pour le grand public,
 tandis que les formes de leur engagement
 dans la cité (nombreuses, mais souvent
 discrètes), rendent sans doute compte
 du déficit d'image dont ils se sont
 parfois plaints. La division du travail
 de recherche a conduit la plupart
 d'entre eux à choisir entre le terrain
 français et une partie du monde (souvent
 « française » jusqu'à la décolonisation),
 mais la communauté des géographes
 a conservé l'ambition de proposer
 une connaissance générale de celui-ci.
 Certaines approches ont élargi au monde
 des questions ou des méthodes éprouvées
 sur le territoire national, et des points
 de vue ou des analyses sur la France
 nées de réflexions ou d'expériences
 venues du monde. Cette relation,
 cet échange, ont donné à la géographie
 une portée proprement intellectuelle⁵⁴,
 dépassant l'étude des seuls faits localisés
 et reposant, en France et ailleurs, sur
 l'articulation d'idées, de représentations,
 de concepts. L'une des dimensions
 intellectuelles de la géographie française
 réside peut-être dans cette tension
 entre un « être géographique », la France,
 et un horizon global ou mondial.*

Sensibles au contexte, souvent innovants, mais assujettis à des dynamiques disciplinaires qui caractérisent le développement normal d'une science, les géographes français ont tenté à leur manière, durant ce grand XX^e siècle de géographie, de « couvrir le Monde ». Ils ont défendu longtemps un projet cognitif unitaire, quoique dual, on l'a vu, car orienté soit vers un programme régional, soit vers un programme mésologique ou écologique. Ce projet distinguait la géographie des années 1900 par rapport à la période antérieure : on parlait auparavant « des » sciences géographiques, ou bien, si on ne la considérait pas comme la « Cendrillon » servante de l'histoire, on évoquait une science « touche-à-tout », voire une prédiscipline tout juste capable de servir de propédeutique à des études spécialisées. Il se devait aussi de différencier la géographie par rapport aux sciences qu'elle côtoyait à l'université, l'histoire et les sciences sociales d'un côté, les sciences naturelles de l'autre. Il était mené par un homme de terrain¹ attaché à la vue directe, maniant cartes géologiques et topographiques et appareil photographique, aimant les observatoires surplombants, voyageant beaucoup, mais volontiers en groupe, pour mener des excursions

collectives où se confrontaient les regards, les interprétations et les réputations. Attentif à la genèse des formes terrestres, des relations hommes-nature et des physionomies régionales qu'il examinait, le géographe se voulait alors en général au plus près du concret, simple transcripateur ou « graphiste » qui enregistre par l'écriture et l'iconographie son objet d'étude – l'actualité d'une relation entre des sociétés et leur cadre d'existence, la Terre.

À la structure unitaire qui s'est déployée à partir du tournant des années 1900 s'oppose la géographie plurielle du début du XXI^e siècle : plurielle dans ses projets cognitifs, dans ses lieux de légitimation et de production, dans ses références, dans ses savoir-faire. Nul portrait-robot ne saurait représenter, même de loin, ce géographe polymorphe qui peut encore se faire le champion du « terrain », mais qui a pris ses distances par rapport à une optique strictement naturaliste, voire se prête à l'enquête ethnographique, et qui manipule plus souvent au laboratoire modèles interprétatifs, bases de données et logiciels d'analyse statistique ou de cartographie. À la figure unique du professeur (universitaire ou de l'enseignement secondaire) se substitue un éventail de métiers

et de statuts des plus variés, où le chercheur côtoie l'enseignant, l'expert-géographe employé par une collectivité territoriale, une agence d'urbanisme, ou un bureau d'études spécialisé dans la sphère de la ville, de la mobilité, des transports, de la gestion du temps, de la santé, des risques, de l'environnement, etc. Dans ces métiers en prise plus ou moins directe sur l'action, et selon son expérience, son ambition ou sa culture, le(a) géographe développe encore une gamme variée d'aptitudes recouvrant la simple étude ou bien le projet, avec ses activités de conception, d'évaluation, de prospective.

L'évolution est passée par une scansion scientifique majeure que l'on peut dater de la décennie 1970. Les années 1940-1950 marquent toutefois une première inflexion dans le cours de cette « école française de géographie », quelque peu monolithique, du premier XX^e siècle (qui a dominé la scène internationale dans les années 1930). Un double processus d'ouverture thématique et de spécialisation s'opère alors, dans l'immédiat après-guerre, au cours de ce premier moment d'extension du « corps » des géographes, qui connaît une courte remise en cause de la pertinence de la discipline et une critique de l'héritage libéral sous la houlette du marxisme, mais qui

se replie épistémologiquement sur le réalisme hérité et sur le cœur classique de la profession, l'enseignement, aux dépens des appels à la pratique de l'organisation de l'espace.

Les années 1970 cumulent les remises en cause : dominées par l'explosion nouvelle des effectifs, par le renouvellement des pratiques collectives de la recherche, par les ruptures d'une « nouvelle géographie » orientée vers les sciences sociales, par un début d'ouverture des « marchés » de la géographie hors de l'enseignement, elles tranchent aussi par l'émergence d'une branche inspirée de la recherche anglo-américaine qui devient pour un temps dominante, l'analyse spatiale, et par l'affirmation d'une posture constructiviste rompant avec le réalisme traditionnel. Calée sur les sciences sociales au début des années 1980, la géographie s'organise depuis en plusieurs courants, dont une orientation de recherche tentée par les questions d'identité et de territorialité qui s'arrime, comme les sciences sociales voisines, aux humanités et à des philosophies de l'action.

Il ne faudrait pas exagérer l'homogénéité de cette école de géographie de la première moitié du siècle.

Il ne faudrait pas non plus réduire

l'histoire des années 1900-1960 à une simple « géographie des professeurs ». Sortant des récits convenus qui ont depuis le début du XX^e siècle accompagné l'institutionnalisation de la géographie à l'Université, révisant aussi les critiques modernes qui ont fustigé l'apolitisme de la « corporation » des géographes ou le confinement dans leur tour d'ivoire, nous avons souligné la constance, jusqu'aux modalités d'aujourd'hui, de leur implication dans la cité.

Cette implication comporte des temps forts qui coïncident avec des moments de mobilisation de l'opinion ou des pouvoirs publics sur des problèmes touchant aux questions territoriales, nationales puis européennes et mondiales. L'enjeu national reste central, avec ce fil rouge qui tient à penser l'organisation spatiale de l'État-nation dans ses dimensions administratives et politiques (la régionalisation, la décentralisation), mais aussi dans les modalités économiques et sociales de son équipement et de son développement (l'aménagement du territoire, la politique de la ville et des pays, l'équité territoriale...). La sensibilité des géographes aux diverses échelles humaines – et précisément au niveau d'organisation du monde, de la nation

au monde de la « mondialisation » contemporaine, en passant par ces grands systèmes territoriaux que furent les empires – les a conduits toutefois à sortir de cet assujettissement au territoire national, et à tenter de prendre de la hauteur, soit en pensant l'organisation de ce qui est pour eux l'« unité terrestre », soit en rendant compte des dynamiques qui animent les réorganisations sur l'ensemble de la planète. Il ne fait pas de doute, cependant, que l'ethnocentrisme reste marquant², et que le monde est loin d'être également couvert. Les anciennes dépendances coloniales structurent encore les relations de recherche, les réseaux d'observatoires et sans doute les représentations de l'ailleurs. Plus largement, les relations Nord-Sud (ou, selon le regard, le rapport « occidental » sur le monde dénoncé par Edward Saïd) restent probablement structurantes. Mais certains secteurs de la géographie culturelle ouvrent à des perspectives moins dissymétriques qu'au temps de l'exaltation univoque de la modernité européenne; de nouveaux débats agitent les chercheurs issus des mouvances « tiers mondistes » et « développementalistes », confrontés aux questions d'environnement et de développement durable apparues sur la scène internationale depuis le sommet de Rio; des questions

2

Mais, nous l'avons dit en introduction, la géographie coloniale a été ici peu abordée.

de justice, d'éthique, de propriété intellectuelle des savoirs sont posées.

Sauf exception, il n'est pas apparu de figure analogue aux grands « héros » de l'histoire de la sociologie, de l'anthropologie, de la philosophie ou de l'histoire. Est-ce affaire de rapport des historiographes à l'écriture de leur passé ? Ou bien effet d'un certain effacement des géographes dans la cité et dans la république des sciences et des lettres, qui serait lui-même lié à une modestie partagée, ou bien à une faible lisibilité de leur présence ? Nous ferions l'hypothèse qu'ils ont pris part préférentiellement à des engagements « moyens », tant par leur niveau d'intervention dans la cité que par leur teneur : plutôt critiques, « tribunitiens » dans le sens qu'ils se sentent expression de la « base », mais se pensant dotés d'une certaine sagesse, volontiers conseillers de la République, et au total peu enclins aux extrêmes de la posture politique. Non pas prophètes, mais témoins du quotidien, des enjeux et de l'actualité du monde, ils ont pu séduire à certaines époques – par exemple, au cours des années 1930, attirer de jeunes intellectuels rebutés par le formalisme de l'histoire ou de la philosophie. Ils savent détecter de quoi est fait le tissu des relations dans l'espace

mondial, à plusieurs échelles, ils savent le formaliser par la pensée et par l'image, mais ils réussissent moins bien à médiatiser leur savoir et ils n'ont pas la visibilité de « grands intellectuels », malgré la fécondité de nombreux chercheurs inscrits dans une ambition de valorisation de la géographie dans les sciences sociales ou dans des projets transdisciplinaires de grande portée.

THÈSES D'ÉTAT
DE GÉOGRAPHIE
SOUTENUES EN FRANCE
DE 1890 À 2002

185

Base des thèses d'État de géographie établie
à E.H.GO (cf. note 32, p. 150).

Les thèses sont classées par grande région
étudiée, puis par date et par ordre alphabétique
des auteurs. Les deux dernières catégories
regroupent des thèses dont l'assise spatiale
est plus complexe (comparaisons notamment)
ou sans ancrage spatial spécifique.

Asie

- ROBEQUAIN Charles, 1929, *Le Than-Hoa. Étude géographique d'une province annamite.*
- AGARD Adolphe, 1936, *L'Union indochinoise ou Indochine orientale.*
- GOUROU Pierre, 1936, *Les paysans du delta tonkinois : étude de géographie humaine.*
- MORIZON René, 1936, *La province cambodgienne de Pursat.*
- RUELLAN Francis, 1940, *Le Kansai : étude géomorphologique d'une région japonaise.*
- DUPUIS Jacques, 1960, *Madras et la côte de Coromandel.*
- DELVERT Jean, 1961, *Le paysan cambodgien.*
- ADICEAM Emmanuel, 1966, *La géographie de l'irrigation dans le Tamilnad.*
- BRETON Roland, 1973, *Géographie des langues et des ethnies de l'Inde.*
- PEZEU-MASSABUAU Jacques, 1973, *La maison japonaise. Étude de géographie humaine.*
- BERQUE Augustin, 1977, *Les grandes terres de Hokkaido : Étude de géographie culturelle.*
- BRUNEAU Michel, 1977, *Recherches sur l'organisation de l'espace dans le nord de la Thaïlande.*
- BALAIZE Claude, 1979, *Aspects généraux et originaux de la vie rurale en (ex)République du (Sud)Vietnam : le Gi Dinh rural.*
- BLANDET Raymond, 1979, *Les fronts pionniers en Asie du Sud-Est.*
- PÉRARD Jocelyne, 1984, *Recherches sur les climats de l'archipel malais : les Philippines.*
- LAINÉ Jean-Pierre, 1986, *Aspects de la vie rurale dans le delta de la Chao Poraya en Thaïlande.*
- FORT Monique, 1993, *Géomorphologie d'une chaîne de collision intercontinentale : l'Himalaya central (Transversale des Annapurnas)*
- LOUCHET André, 1993, *Ceylan : géomorphologie d'un fragment du Gondwanaland dans ses relations avec l'ouverture de l'océan Indien.*
- SEVIN Olivier, 1996, *Des essarts de Mojohapit aux régions de la transmigration : migrations, colonisation agricole et terres neuves en Indonésie.*
- LUBEIGT Guy, 2001, *La Birmanie : un pays modelé par le bouddhisme. Essai de géographie religieuse et politique.*

Proche et Moyen-Orient

- THOUMIN Richard, 1936, *Géographie humaine de la Syrie centrale.*
- WEULERSSE Jacques, 1942, *Le pays des Alaouïtes.*
- MOUSSLY Nazim, 1951, *Le problème de l'eau en Syrie.*
- VAUMAS Pierre de, 1953, *Le Liban. Montagne libanaise, Beqaa, Anti-Liban, Hermon, Haute Galilée libanaise.*
- PLANHOL Xavier de, 1958, *De la plaine pamphylienne aux lacs pisidiens. Nomadisme et vie paysanne.*
- HAMIDÉ Abdul Rahman, 1959, *La région d'Alep. Étude de géographie rurale.*

- SANLAVILLE Pierre, 1973, *Étude géomorphologique de la région littorale du Liban.*
- BESANCON (M.), 1975, *Recherches géomorphologiques en Beqaa et dans le Liban intérieur.*
- RADI Adel, 1976, *Damas et sa région. Étude de géographie régionale.*
- EL HAMMADI Mohammed, 1977, *Industrialisation de la Syrie. Pôles et axes de développement.*
- KERBE Jehad, 1979, *Climat, hydrologie et aménagements hydro-agricoles de Syrie.*
- BAZIN Marcel, 1980, *Le Tâlech, une région ethnique du nord de l'Iran.*
- PAPOLI Yazdi, 1983, *Le nomadisme et le semi-nomadisme dans le nord du Khorassan (Iran)*
- SAHYOUN Tarek, 1986, *Urbanisation et géographie sociale de Tripoli, capitale de Mohafazat (département) du Liban-Nord.*
- ABOU SALEH Salaheddine, 1988, *La région géographique de Saïda.*
- FRENN Georges, 1988, *La population de Zahlé (Liban).*
- ABDALLAH Naji, 1989, *La Beqaa (Liban). Étude de géographie humaine.*
- BADRAN Ilham, 1992, *Les réseaux urbains du Liban, leur évolution, leurs rapports avec les activités littorales et maritimes.*

Nord de l'Afrique

- SCHIRMER Henri, 1893, *Le Sahara.*
- MONCHICOURT Charles, 1913, *La région du Haut Tell en Tunisie. Essai de monographie géographique.*
- LESPEZ René, 1930, *Alger. Étude de géographie et d'histoire urbaines.*
- CLERGET Marcel, 1934, *Le Caire. Étude de géographie urbaine et d'histoire économique.*
- DESPOIS Jean, 1935, *Le Djebel Nefousa (Tripolitaine).*
- LOZACH Jean, 1935, *Le delta du Nil. Étude de géographie humaine.*
- DRESCH Jean, 1941, *Recherches sur l'évolution du relief dans le massif du Grand Atlas : le Haouz et le Sous.*
- TINTHOIN Robert, 1948, *Les aspects physiques de l'Oranais.*
- AWAD Hassan, 1950, *La montagne du Sinaï central. Étude morphologique.*
- POUQUET Jean, 1952, *Les monts du Tessala (chaînes sud-telliennes d'Oranie). Essai morphogénétique.*
- ISNARD Hildebert, 1954, *La vigne en Algérie.*
- YACONO Xavier, 1955, *La colonisation des plaines du Chelif, (de Lavigerie au confluent de la Mina).*
- PONCET Jean, 1961, *La colonisation et l'agriculture européennes en Tunisie depuis 1881.*
- RAYNAL René, 1961, *Plaines et piedmonts du bassin de la Moulouya (Maroc oriental) Étude géomorphologique.*
- COQUE Roger, 1962, *La Tunisie pré-saharienne. Étude géomorphologique.*
- JOLY Fernand, 1962, *Études sur le relief du Sud-Est marocain.*
- LE COZ Jean, 1964, *Le Rharb. Fellahs et colons.*
- MAURER Gérard, 1968, *Les montagnes du Rif central. Étude géomorphologique.*
- ROGNON Pierre, 1968, *Le massif de l'Atakor et ses bordures (Sahara central). Étude de géomorphologie.*

- BEAUDET Gaston, 1969, *Le plateau central marocain et ses bordures. Étude géomorphologique.*
- NOIN Daniel, 1970, *La population rurale du Maroc.*
- BENCHETRIT Maurice, 1972, *L'érosion actuelle et ses conséquences sur l'aménagement en Algérie.*
- BOUQUEREL-EMO Jacqueline, 1973, *Aspects géographiques de l'industrialisation au Maroc.*
- TOMAS François, 1974, *Organisation de l'espace et croissance économique: le cas d'Annaba et de son arrière-pays.*
- TROIN Jean-François, 1974, *Les souks du Nord marocain. Étude géographique des marchés ruraux.*
- KASSAB Ahmed, 1975, *L'évolution de la vie rurale dans les régions de la Moyenne Medjer et de BeJa-Mateur.*
- PASCON M., 1975, *Le Haouz de Marrakech, essai d'histoire sociale.*
- SETHOM Hafedh, 1975, *Les Fellahs de la presqu'île du Cap-Bon (Tunisie).*
- TOUPET Charles, 1975, *La sédentarisation des nomades en Mauritanie centrale sahélienne.*
- FAKHFAKH Mohamed, 1976, *Sfax et sa région, étude de géographie humaine et économique (Tunisie).*
- SARI Djilali, 1976, *L'homme et l'érosion dans l'Ouarsenis (Algérie).*
- COTE Marc, 1977, *Mutations rurales dans les hautes plaines de l'Est algérien.*
- MAROUF Nadir, 1977, *Terroirs et villages algériens. Typologie et nouvelles interprétations de l'espace rural.*
- COUVREUR Gérard, 1978, *Essai sur l'évolution géomorphologique du Haut Atlas central calcaire (Maroc).*
- RAIS Hocine, 1978, *L'importance économique du pétrole en Algérie.*
- RISER Jean, 1978, *Le Jbel Sarko et sa retombée saharienne (Sud-Est marocain): étude géomorphologique.*
- COUDÈRE Raymond, 1979, *Géographie et développement des Hautes steppes oranaises.*
- ESCALLIER Robert, 1979, *La population du Maroc. Étude géographique.*
- FOSSET Robert, 1979, *Société rurale et organisation de l'espace. Les Bas-Plateaux atlantiques du Maroc moyen (Chaouïa, Doukkala, Abda).*
- EL GHARGAOUI Ahmed, 1980, *La terre et l'homme dans la péninsule tingitane. Essai sur l'homme et le milieu naturel dans le Rif occidental.*
- EL-FADLY Mohamed Al, 1980, *Une ville moyenne égyptienne: Rosette. Problèmes d'urbanisme et d'aménagement.*
- WEISROCK André, 1980, *Géomorphologie et paléo-environnement de l'Atlas atlantique (Maroc).*
- BALLAIS Jean-Louis, 1981, *Recherches géomorphologiques dans les Aurès (Algérie).*
- BOUSNICA Mongi, 1981, *Développement scolaire et disparités régionales en Tunisie. Essai de géographie scolaire.*
- BARBEY Christian, 1982, *Les ergs du Sud-Ouest de la Mauritanie et du nord du Sénégal.*
- KARRAY Nourreddine, 1982, *Le grand Sfax: évolution récente, développement futur.*
- DJEDIDI Mohamed, 1983, *Développement économique et social et espace urbain dans le Sahel tunisien depuis l'indépendance.*
- BELFQUIH M. et FADLOULLAH A., 1984, *L'agglomération de Rabat-Salé: processus, mécanismes et formes de croissance.*
- SIGNOLES Pierre, 1984, *Tunis et l'espace tunisien.*
- AMROUCHE Ahmed Kanoun, 1985, *Alger, une grande métropole: évolution et structure de l'agglomération, insertion dans l'espace.*
- NACIB Youssef, 1985, *Bou-Saada: le groupe et ses expressions culturelles.*
- SEMMOUD Bouziane, 1985, *Industrialisation et mutations de l'espace dans les plaines littorales oranaises (Algérie).*
- DLALA Habib, 1986, *Structuration et fonctionnement de l'espace industriel tunisien (approche macroscopique).*
- EL-ROBRINI Maamar, 1986, *Évolution morphostructurale de la marge algérienne occidentale (Méditerranée occidentale): influence de la néotectonique et de la sédimentation.*
- LOWY Paul, 1986, *Le modèle d'organisation spatiale des médinas de Tunisie.*
- ABDELKAFI Jellal, 1987, *La Médina, espace historique de Tunis, enjeu culturel et politique de l'organisation spatiale.*
- BARATHON Jean-Jacques, 1987, *Bassins et littoraux du Rif oriental (Maroc), évolution morphoclimatique et tectonique depuis le Néogène supérieur.*
- CHERRAD Salah Eddine, 1987, *Problématique de l'aménagement de l'espace rural en Algérie: analyse du discours, pratiques spatiales et perspectives.*
- LAOUINA Abdellah, 1987, *Le Maroc nord-oriental: reliefs, modèles et dynamique du calcaire.*
- LARBI-HENIA Latifa, 1987, *Climat et bilans de l'eau en Tunisie. Essai de régionalisation climatique pour les bilans hydriques.*
- MARRE Alain, 1987, *Étude géomorphologique du Tell oriental algérien de Collo à la frontière tunisienne.*
- TAG Boutayeb, 1987, *Des mutations agropastorales à l'urbanisation dans le Maroc oriental.*
- BENGHRICH M., 1988, *Désertification et aridification dans le bassin de Guercif (Maroc oriental).*
- BENSLIMANE Nouzha, 1988, *L'organisation urbaine du grand Casablanca.*
- HAMZA Ali, 1988, *Érosion et lutte anti-érosive dans le bassin-versant de l'Oued Zeroud (Tunisie centrale): De l'approche exogène à la stratégie technico-paysanne.*
- JOUMADY Kacem, 1988, *Casablanca, métropole économique du Maroc.*
- AMEUR M., 1989, *Fès, l'obsession du foncier.*
- BELLAOUI Ahmed, 1989, *Les pays de l'Adrar N'Dara: étude géographique du Haut Atlas de Marrakech.*
- BOULISFANE Mohamed, 1989, *Système agro-alimentaire et politique de développement au Maroc.*
- PENVEN Marie-Josée, 1989, *Altérations et formes de relief dans les ensembles cristallins tardifs: l'exemple de la Kabylie de Collo.*
- TANTICH Gomaa, 1989, *L'expansion industrielle dans la grande région Tripolitaine depuis la Révolution de septembre 1969.*
- AYOUBI Fadl, 1990, *Contribution à l'étude de la désertification des hautes plaines algériennes: le bassin-versant du Hodna.*

- BENDJELID Abed, 1990, *L'organisation urbaine des bassins intérieurs oranais, (Algérie) Formation et fonctionnement d'un réseau urbain dans un pays à économie planifiée.*
- BERRIANE Mohamed, 1990, *Tourisme national et migration de loisirs au Maroc. Étude géographique.*
- BELARABI Mokhtar, 1991, *Kenitra du Rharb: étude de géographie urbaine.*
- CHADEFAUD Catherine, 1991, *Le climat dans l'Égypte antique des premières dynasties à l'époque romaine. Contribution de l'histoire de la végétation à la géographie historique.*
- KAIIOUA Abdelkader, 1992, *Casablanca: évolution et fonctionnement de l'espace industriel.*
- LE HOUEROU Henri-Noël, 1992, *Recherches biogéographiques sur les steppes du Nord de l'Afrique.*
- ODOUARD Albert, 1992, *Les Iles Canaries, terres d'Europe au large de l'Afrique.*
- FASSI DRISS Driss, 1993, *Les formations superficielles du Sais de Fès et de Meknès (Maroc septentrional) du temps géologique à l'utilisation actuelle des sols.*
- FRÉROT Anne-Marie, 1993, *La perception de l'espace en Adrar mauritanien.*
- BEN BRAHIM Mohammed, 1994, *Le contact du Haut Atlas oriental avec le Sahara. Étude géomorphologique.*
- FEJJAL Ali, 1994, *Fès: héritages et dynamiques urbaines actuelles.*
- GUITOUNI Abdelkader, 1994, *Le Nord-Est marocain: espoirs et réalités d'une région excentrée.*
- MIOSSEC Jean-Marie, 1996, *Le tourisme en Tunisie. Un pays en développement dans l'espace touristique international.*
- REMAOUN Khadidja, 1996, *Évolution géomorphologique du bassin-versant de l'Oued Tafna (Algérie, Oranie occidentale).*
- LAOUDI Mohamed, 1998, *Petits entrepreneurs de la pauvreté et activités marchandes de rue à Casablanca (Maroc).*
- EL MAOULA EL IRAKI Aziz, 1999, *Petites villes et villes moyennes: état, migrants et élites locales (cas de trois villes de la région Nord-Ouest marocaine).*
- Afrique sub-saharienne**
- MACHAT Jules, 1905, *Les rivières du Sud et le Fouta-Diallon (Guinée française).*
- MARC Lucien, 1909, *Le Pays Mossi.*
- URVOY Yves, 1942, *Les bassins du Niger. Étude de géographie physique et de paléogéographie.*
- ROUGERIE Gabriel, 1958, *Le façonnement actuel des modelés en Côte-d'Ivoire forestière. Les pays agni du Sud-Est de la Côte-d'Ivoire forestière.*
- CABOT Jean, 1964, *Le Bassin du moyen Logone.*
- PÉLISSIER Paul, 1966, *Les paysans du Sénégal.*
- SAUTTER Gilles, 1966, *De l'Atlantique au fleuve Congo. Une géographie du sous-peuplement.*
- BRASSEUR Gérard, 1968, *Les établissements humains au Mali.*
- GALLAIS Jean, 1968, *Le delta intérieur du Niger. Étude de géographie régionale.*
- VENNETIER Pierre, 1968, *Pointe Noire et la façade maritime du Moyen Congo-Brazzaville.*
- MICHEL Pierre, 1970, *Les bassins des fleuves Sénégal et Gambie, étude géomorphologique.*
- SORET Marcel, 1970, *Tékés de l'Est (Congo-Brazzaville).*
- RETEL Anne, 1971, *Teti: le pays est tombé. Évolution d'une société rurale en régression démographique: les Nzakra de l'Est-centrafricain.*
- PÉHAUT Yves, 1973, *Les oléagineux dans les pays de l'Afrique occidentale associés au Marché commun.*
- COULIBALY Sinali, 1975, *Le monde rural traditionnel Senoufo de la région de Korhogo (Côte-d'Ivoire).*
- MONDJANNAGNI Alfred, 1975, *Vie rurale et rapports villes-campagnes dans le Bas-Dahomey.*
- MUTIN Georges, 1975, *La Mitidja: décolonisation et espace géographique.*
- SAWADOGO Abdoulaye, 1975, *Le développement de l'agriculture de la Côte-d'Ivoire: étude géographique.*
- AVENARD Jean-Michel, 1976, *Géographie physique du contact forêt-savane dans l'ouest de la Côte-d'Ivoire.*
- VAN CHI BONNARDEL Régine, 1976, *Aspects de la vie de relation au Sénégal: la circulation des biens 1960-1970.*
- VILLIEN Marie-Louise, 1977, *La compagnie minière de l'Ogoué: son influence géographique au Gabon et au Congo.*
- BERNUS Edmond, 1978, *Touaregs nigériens: unité culturelle et diversité d'un peuple pasteur.*
- DONG-MO Jean-Louis, 1978, *Le dynamisme bamiléké: essor démographique, expansion spatiale et réussite économique d'un peuple des hautes terres de l'Ouest camerounais.*
- HAUHOUDOT Asseypo, 1978, *Tourisme, développement, aménagement en Côte-d'Ivoire.*
- BERRIN Henri, 1979, *Traditions et modernisme en pays lagunaire de basse-Côte-d'Ivoire.*
- CHAMPAUD Jacques, 1980, *Villes et campagnes du Cameroun de l'Ouest.*
- GIBERT Guy, 1980, *La forêt congolaise: étude de géographie humaine et économique.*
- LEROUX Marcel, 1980, *Les climats de l'Afrique tropicale.*
- SIDIKOU H., 1981, *Niamey. Étude de géographie socio-urbaine.*
- DAGONNAT-PALLIER Ginette, 1982, *Les problèmes de développement dans les pays intérieurs de l'Afrique occidentale: contribution du phénomène d'enclavement.*
- DIOP-MAES Louise-Marie, 1983, *Recherche sur la population de l'Afrique Noire.*
- FRANQUEVILLE André, 1983, *Une Afrique entre le village et la ville: les migrations dans le sud du Cameroun.*
- GU-KONU Yema, 1983, *Tradition et modernité: la modernisation agricole face à la mutation rurale en Afrique noire. L'exemple du Togo.*

- MARCHAL Jean-Yves, 1983, *Société, espace et désertification dans le Vatenga-Haute-Volta : la dynamique de l'espace rural soudano-sahélien*.
- MAXIMY René de, 1983, *Une ville en suspens. Dynamique de la croissance et problèmes d'urbanisme d'une ville-capitale d'Afrique centrale* : Kinshasa.
- SALL Mamadou, 1983, *Dynamique et morphogénèse actuelles au Sénégal occidental*.
- SIRVEN Pierre, 1983, *La sous-urbanisation et les villes du Rwanda et du Burundi*.
- BOUQUET Christian, 1984, *Insulaires et riverains du lac Tchad*.
- COUREL-LOT Marie-Françoise, 1984, *Étude de l'évolution récente des milieux sahéliens à partir des mesures fournies par les satellites*.
- GUINKO Sita, 1984, *Végétation de la Haute-Volta*.
- MAINET Guy, 1984, *Douala, une grande ville africaine sous l'Équateur. Croissance et mutations de la métropole camerounaise*.
- RÉMY Gérard, 1984, *Paysages et milieux épidémiologiques dans l'espace ivoiro-voltaïque : étude géographique des principales maladies transmissibles*.
- SURET-CANALE Jean, 1984, *Géographie des capitaux en Afrique tropicale d'influence française*.
- MOREL Alain, 1985, *Les hauts massifs de l'Air (Niger) et leurs piémonts : étude géomorphologique*.
- RICHARD Jean-François, 1985, *Le paysage, analyse et synthèse. Contribution méthodologique à l'étude des milieux tropicaux (savanes et forêts de Côte-d'Ivoire)*.
- DIOP EL HADJI Salif, 1986, *Estuaires holocènes tropicaux. Étude de géographie physique comparée des « Rivières du Sud » : du Saloum (Sénégal) à la Mellacorée (République de Guinée)*.
- OUEDRAOGO Dieudonné, 1986, *Aménagements hydro-agricoles, opération « Terres neuves » et déplacements de population au Burkina de 1900 à nos jours*.
- POURTIER Roland, 1986, *Le Gabon. Organisation de l'espace et formation de l'État*.
- ARNAUD Jean-Claude, 1987, *Le pays Malinké de Côte-d'Ivoire (Aire ethnique et expansion migratoire)*.
- DUBRESSON Alain, 1987, *Villes et industrialisation en Côte-d'Ivoire*.
- KALENDA Tshilumba, 1987, *La Société nationale des chemins de fer du Zaïre : étude d'une compagnie de transports dans un pays en voie de développement*.
- KENGNE Fodouop, 1987, *Les marchés du Sud-Cameroun. Leur rôle dans l'organisation commerciale régionale : étude géographique*.
- LAGEAT Yannick, 1987, *Géomorphologie des roches basiques et ultra-basiques : le relief du Bushveld (Afrique du Sud)*.
- ROUPSARD Marcel, 1987, *Nord-Cameroun : ouverture et développement d'une région enclavée*.
- SUCHEL Jean-Bernard, 1987, *Les climats du Cameroun*.
- WEBER Roger, 1987, *L'alternative entre transports routiers et transports ferroviaires sur l'axe Abidjan-Niger et les pays enclavés*.
- ANTHONY Edward, 1988, *Étude géomorphologique du littoral de la Sierra Leone*.
- BART François, 1988, *La paysannerie rwandaise*.
- BOKO Michel, 1988, *Climats et communautés rurales du Bénin : rythmes climatiques et rythmes de développement*.
- BOUZOU Ibrahim, 1988, *L'érosion dans la vallée de Keita (Adrar-Niger). Contribution géomorphologique*.
- DAO Oumarou, 1988, *Agriculteurs de l'ORD de la Volta Noire (Burkina Faso) : un effort de développement économique*.
- MIETTON Michel, 1988, *Dynamique de l'interface lithosphère-atmosphère au Burkina Faso, contribution géomorphologique à l'étude de l'érosion en zone tropicale de savane*.
- VILLIEN François, 1988, *Bangui, ruralité et citadinité d'une ville d'Afrique centrale*.
- BEAUVILLAIN Alain, 1989, *Nord-Cameroun, crise et peuplement*.
- FONTAINE Bernard, 1989, *Les moussons pluvieuses dans l'espace africano-asiatique : Afrique occidentale*.
- MORIN Serge, 1989, *Hautes terres et bassins de l'Ouest-Cameroun. Étude géomorphologique*.
- OUEDRAOGO Marie-Michèle, 1989, *Urbanisation, organisation de l'espace et développement au Burkina-Faso*.
- PIERMAY Jean-Luc, 1989, *La production de l'espace urbain en Afrique centrale*.
- PROUZET Michel, 1989, *Cadres et acteurs administratifs et politiques dans l'organisation de l'espace urbain en Afrique tropicale*.
- BRUNEAU Jean-Claude, 1990, *Villes et citadins au pays du cuivre : Lubumbashi et le phénomène urbain au Zaïre méridional*.
- COULIBALY Sinaly, 1990, *État, société et développement : le cas Senufo dans le nord de la Côte-d'Ivoire*.
- KUETE Martin, 1990, *Géomorphologie du plateau Sud-Cameroun à l'ouest du 13° est*.
- MENGHO Bonaventure, 1990, *Campagnes et villes du Congo septentrional : sous-peuplement et marginalité*.
- MIKALA Ngodjo Claude, 1990, *Le tourisme au Congo : situation et perspectives*.
- SAMBA-KIMBATA M. J., 1991, *Précipitations et bilans de l'eau dans le bassin forestier du Congo et ses marges*.
- BOUTRAIS Jean-Baptiste, 1992, *Hautes terres d'élevage au Cameroun*.
- MBOW Lat S., 1992, *Dakar, croissance et mobilité*.
- KOBY ASSA Théophile, 1993, *L'est de la Côte-d'Ivoire : analyse géographique des épaisseurs économiques comparées*.
- ODUNLAMI Amédée J., 1993, *Éducation et développement en Afrique, travail productif à l'école et insertion des apprentis dans la vie active. Le cas du Bénin depuis 1960*.
- CHALÉARD Jean-Louis, 1994, *Agriculture vivrière et développement économique en Afrique de l'Ouest : la production alimentaire comme culture de rente*.
- CLANET Jean-Charles, 1994, *Le pastoralisme au Sahel central*.
- NBESSA Benoît, 1997, *Porto-Novo et Cotonou (Bénin) : origine et évolution d'un doublet urbain*.

Madagascar et îles voisines

- GAUTIER Émile-Félix, 1902, *Madagascar: essai de géographie physique*.
- DESCHAMPS Hubert, 1937, *Les Antaisaka: étude de géographie humaine. Coutumes et histoire d'une population malgache*.
- DE FOS DU RAU Jean, 1960, *L'île de la Réunion*.
- BATTISTINI René, 1964, *Étude géomorphologique de l'extrême sud de Madagascar*.
- PETIT Michel, 1970, *Contribution à l'étude du relief granitique à Madagascar*.
- DONQUE Gérard, 1972, *Contribution géographique à l'étude du climat de Madagascar*.
- LE BOURDIEC Françoise, 1974, *La riziculture à Madagascar: les hommes et les paysages*.
- MOTTET Gérard, 1974, *Contribution à l'étude géomorphologique des hautes terres volcaniques du centre de Madagascar*.
- DUPON Jean-François, 1976, *Contraintes insulaires et fait colonial aux Mascareignes et aux Seychelles*.
- LEBORGNE Jean, 1976, *Recherches sur les climats de l'île Maurice*.
- LEBOURDIEC Paul, 1977, *Villes et régionalisation de l'espace à Madagascar*.
- ROSSI Georges, 1977, *L'Extrême nord de Madagascar*.
- RAISON Jean-Pierre, 1980, *Enracinement et mobilité. Les sociétés rurales sur les hautes terres centrales malgaches et leurs confins occidentaux*.
- NEUVY Guy, 1983, *Eaux continentales et aménagement rural en domaine tropical malgache*.
- ROBERT René, 1985, *Géographie de l'eau à l'île de la Réunion. Essai de distribution régionale de l'alimentation et de l'écoulement*.
- LEFEVRE Daniel, 1986, *L'organisation de l'espace à Maurice et à La Réunion: étude de géographie comparée*.
- SALOMON Jean-Noël, 1986, *Le sud-ouest de Madagascar: étude de géographie physique*.
- HOERNER Jean-Michel, 1987, *Contribution géographique à l'étude du sous-développement régional du sud-ouest de Madagascar*.
- RAMANDIMBIARISON Noeline, 1992, *Les banques et l'espace économique à Madagascar*.
- RAHARINARIVONIRINA Renée, 1995, *L'économie maritime et portuaire de Madagascar*.
- BERTILE Wilfrid, 2000, *La Réunion: région outre-mer et ultrapériphérique*.

Pacifique

- BERNARD Augustin, 1894, *L'archipel de la Nouvelle-Calédonie*.
- DOUMENGE François, 1966, *L'homme et le Pacifique Sud*.
- HUETZ DE LEMPS Christian, 1977, *Les îles Hawaï, étude géographique*.
- DOUMENGE Jean-Pierre, 1979, *Les Mélanésiens et leur espace en Nouvelle-Calédonie*.
- BONNEMAISON Joël, 1985, *Les fondements d'une identité: territoire,*

histoire et société dans l'archipel de Vanuatu.

- SAUSSOL Alain, 1985, *Colonisation rurale et problème foncier en Nouvelle-Calédonie*.
- BACCONNIER Gérard, 1989, *Villes et industries en Nouvelle Zélande*.
- ROUX Jean-Claude, 1991, *Espaces coloniaux et société polynésienne de Wallis-Futuna (Pacifique central)*.

Europe de l'Ouest (sauf la France)

- CAMENA D'ALMEIDA Paul, 1891, *Les Pyrénées. Développement de la connaissance géographique de la chaîne*.
- PASQUET Désiré, 1913, *Londres et les ouvriers de Londres*.
- LEFEVRE Marguerite-Alice, 1925, *L'habitat rural en Belgique. Étude de géographie humaine*.
- LEGENDRE Maurice, 1927, *Las Iurdes. Étude de géographie humaine*.
- BAUMONT Maurice, 1928, *La grosse industrie allemande et le charbon*.
- GOBLET Louis J. J., 1930, *La transformation de la géographie politique de l'Irlande au XVII^e siècle dans les cartes et essais anthropo-géographiques de Sir William Petty*.
- LEMAITRE Georges, 1931, *Le Weald. Étude de géographie économique et humaine*.
- BIROT Pierre, 1937, *Recherches sur la morphologie des Pyrénées orientales franco-espagnoles*.
- LE LANNOU Maurice, 1942, *Pâtres et paysans de la Sardaigne*.
- PINCHEMEL Philippe, 1952, *Les plaines de craie du nord-ouest du Bassin Parisien et du sud-est du bassin de Londres et de leurs bordures*.
- CORBEL Jean, 1957, *Les karsts du nord-ouest de l'Europe*.
- FLATRÈS Pierre, 1957, *Géographie agraire de quatre contrées celtiques: Irlande, Galles, Cornwall et Man*.
- PELLETIER Jean, 1960, *Le relief de la Sardaigne*.
- GABERT Pierre, 1961, *Les plaines occidentales du Pô et leurs piedmonts. Étude géomorphologique*.
- ROCHFERT Renée, 1961, *Travail et travailleurs en Sicile*.
- LOUP Jean, 1964, *Pasteurs et agriculteurs valaisans. Contribution à l'étude des problèmes montagnards*.
- VIGARIÉ André, 1964, *Les grands ports de commerce de la Seine au Rhin*.
- DEMANGEOT Jean, 1965, *Géomorphologie des Abruzzes adriatiques*.
- GODARD Alain, 1965, *Recherches de géomorphologie en Écosse du Nord-Ouest*.
- HERMITTE Jean Émile, 1965, *L'économie industrielle des rivages méditerranéens entre Toulon et la Spezia*.
- MOINDROT Claude, 1965, *Villes et campagnes britanniques*.
- BARBAZA Yvette, 1966, *Le paysage humain de la Costa Brava*.
- HUETZ DE LEMPS Alain, 1967, *Vignobles et vins du nord-ouest de l'Espagne*.
- CASTELA Paul, 1968, *La fleur en Europe occidentale: production et commercialisation*.
- HAZERA Jean, 1968, *La région de Bilbao et son arrière-pays. Étude géomorphologique*.

- JANIN Bernard, 1968, *Une région alpine originale: le Val d'Aoste. Tradition et renouveau.*
- DESPLANQUES Henri, 1969, *Campagnes ombriennes. Contribution à l'étude des paysages ruraux en Italie centrale.*
- SERMET Jean, 1969, *L'Andalousie de la Méditerranée, région géographique espagnole.*
- BARRÈRE Pierre, 1970, *Géomorphologie des Pyrénées centrales franco-espagnoles.*
- DALMASSO Étienne, 1970, *Milan, capitale économique de l'Italie. Étude géographique.*
- REITEL François, 1970, *Un massif central rhénan et ses bordures: la vie rurale dans l'Eifel. La vallée de la Moselle, le Mairfeld, le Bitburger Land et les Börden rhénanes.*
- VERLAQUE Christian, 1970, *L'industrialisation des ports de la Méditerranée occidentale.*
- BILLET Jean, 1971, *Un versant méridional des Alpes centrales: le Tessin suisse. Essai de géographie régionale.*
- BONNEFONT Jean-Claude, 1971, *La Crête. Étude morphologique.*
- CHALINE Claude, 1971, *Londres, croissance et aménagement d'une région urbaine.*
- MOINDROT Claude, 1971, *La vie agricole de l'East Anglia. Étude géographique.*
- BATICLE Yves, 1972, *L'élevage ovin dans les pays européens de la Méditerranée occidentale.*
- CHARDON Michel, 1972, *Les Préalpes lombardes et leurs bordures. Étude morphologique.*
- PROST Brigitte, 1972, *Le Frioul, région d'affrontements.*
- SIVIGNON Michel, 1972, *La Thessalie et ses abords: analyse géographique d'une province grecque.*
- DAUMAS Max, 1973, *La vie rurale dans le Haut-Aragon oriental.*
- KOLODNY Émile, 1973, *La population des îles de la Grèce. Essai de géographie insulaire en Méditerranée orientale.*
- LENTACKER Firmin, 1973, *La frontière franco-belge: étude géographique des effets d'une frontière internationale sur la vie des relations.*
- MOIGN Annick, 1973, *Strandflats immergés et émergés du Spitzberg central et nord-occidental.*
- REFFAY Annie, 1973, *Les montagnes de l'Irlande septentrionale. Contribution à la géographie physique de la montagne atlantique.*
- VERRIÈRE Jacques, 1973, *La population de l'Irlande.*
- WACKERMANN Gabriel, 1973, *Les loisirs dans l'espace rhénan. Une analyse géographique dans un espace multinational.*
- BERTRAND Georges, 1974, *Essai sur la dynamique des paysages: les montagnes cantabriques centrales (nord-ouest de l'Espagne).*
- BISSON Jean, 1974, *La terre et les hommes aux Baléares.*
- BOUSQUET Bernard, 1974, *La Grèce occidentale. Interprétation géomorphologique de l'Épire, de l'Arcadie et des îles Ioniennes.*
- BURGEL Guy, 1974, *Athènes: étude d'une capitale méditerranéenne.*
- NEBOIT René, 1974, *Plateaux et collines de Lucanie orientale et des Pouilles. Étude morphologique.*
- VIVIAN Robert, 1974, *Les glaciers des Alpes occidentales. Essai géographique.*
- DRAIN Michel, 1975, *Les campagnes de la province de Séville.*
- DUFAURE Jean-Jacques, 1975, *Le relief du Péloponnèse.*
- FAUGERES Lucien, 1975, *Recherches géomorphologiques en Grèce septentrionale (Macédoine centrale et occidentale).*
- FERRAS Robert, 1975, *Le réseau urbain de la Catalogne espagnole: Barcelone, croissance d'une métropole.*
- MINGRET Paul, 1975, *La croissance industrielle du port d'Anvers.*
- SERONDE-BABONAUX Anne-Marie, 1975, *Rome, croissance d'une capitale.*
- BOYER Jean-Claude, 1976, *L'évolution de l'organisation urbaine des Pays-Bas.*
- DAVY Lucette, 1976, *L'Èbre, étude hydrologique.*
- DUMAS Bernard, 1976, *Recherches géomorphologiques dans le Levant espagnol entre les plaines de Valence et de Carthagène.*
- HÉRIN Robert, 1976, *Le bassin du Segura (Sud-Est de l'Espagne). Recherches de géographie rurale.*
- JULIAN Maurice, 1976, *Les Alpes maritimes franco-italiennes.*
- VIVIAN Huguette, 1976, *Averses extensives et crues concomitantes dans l'Arc alpin. Étude d'hydrogéologie.*
- BOUHIER Abel Marcel, 1977, *La Galice, essai géographique d'analyse et d'interprétation d'un vieux complexe agraire.*
- GUÉRÉMY Pierre, 1977, *L'évolution géomorphologique de la Calabre centrale et septentrionale.*
- LHÉNAFF René, 1977, *Recherches géomorphologiques sur les Cordillères bétiques centro-occidentales (Andalousie, Espagne).*
- MOUNIER Jean, 1977, *Les climats océaniques des régions atlantiques de l'Espagne et du Portugal.*
- PICARD Michel, 1977, *L'espace romand: structures et mutations d'une région suisse, étude géographique.*
- SCHWAB Roland, 1977, *La genèse et l'évolution des structures régionales en Alsace et dans les régions voisines entre 1800 et 1962. Une contribution à la géographie générale des espaces régionaux.*
- VAUDOUR Jean-Marie, 1977, *Contribution à l'étude géomorphologique d'une région méditerranéenne semi-aride: la région de Madrid. Altérations, sols et paléosols.*
- BATTIAU-QUENEY Yvonne, 1978, *Contribution à l'étude géomorphologique du massif Gallois: l'héritage préglaciaire dans le relief actuel.*
- BOMER Bernard, 1978, *Le Bassin de l'Èbre et ses bordures montagneuses. Étude géomorphologique.*
- FISCHER André, 1978, *L'industrialisation contemporaine des Pays-Bas.*
- HERBIN Jacky, 1978, *Le Tyrol ou la réussite exemplaire du tourisme autrichien.*
- MIGNON Christian, 1978, *Campagnes et paysans de l'Andalousie méditerranéenne.*
- BALABANIAN Olivier, 1979, *Les exploitations et les problèmes en Estramadure espagnole et dans le Haut Alentejo.*
- FOURNEAU Francis, 1979, *La province de Huelva et le développement régional.*

- GAMBLIN André, 1979, *Les ports des bas pays de la mer du Nord: Boulogne, Calais, Dunkerque, Gand, Terneuzen, Zeebrugge. Industrialisation et trafic.*
- GUIGO Maryse, 1979, *Hydrologie et érosion dans l'Apennin septentrional.*
- HUGONIE Gérard, 1979, *Recherches géomorphologiques en Sicile septentrionale.*
- MAHERAS Paniagotis, 1979, *Le climat de la mer Égée.*
- MALEZIEUX Jacques, 1979, *Les centres sidérurgiques des rivages de la mer du Nord et leur influence sur l'organisation de l'espace.*
- RAFFY Jeannine, 1979, *Le versant tyrrhénien de l'Apennin central.*
- CABOURET Michel, 1980, *La vie pastorale dans les montagnes et les forêts de la péninsule scandinave.*
- SANGUIN André-Louis, 1980, *La Suisse, essai de géographie politique.*
- VOGT Henri, 1980, *Étude géomorphologique du rebord sud-occidental du Fossé rhénan.*
- GARREAU M., 1981, *L'île de Chypre. Étude morphologique.*
- ROGNANT Loïc, 1981, *Types de régions touristiques en Italie, essai de macro-géographie.*
- COULET Louise, 1982, *Structures régionales et système urbain en Émilie-Romagne (Italie).*
- MAZIS Ioannis, 1982, *Analyse géographique des transports de marchandises dans la région thessalienne (Grèce centrale).*
- GUICHARD François, 1983, *Porto, la ville dans sa région. Contribution à l'étude de l'organisation de l'espace dans le Portugal du Nord.*
- HÉRAIL Gérard, 1983, *Géomorphologie et gîtologie de l'or détritique. Piémonts et bassins montagneux du nord-ouest de l'Espagne (monts de Léon, Bierzo).*
- MARCHAND Jean-Pierre, 1983, *Contrainte climatique et espace géographique: le cas irlandais.*
- REYNE Georges, 1983, *L'industrie en Toscane.*
- LAUTRIDOU Jean-Pierre, 1984, *Le cycle péri-glaciaire pléistocène en Europe du Nord-Ouest et plus particulièrement en Normandie.*
- LIEUTAUD Jacqueline, 1984, *La programmation industrielle dans le Mezzogiorno italien: l'exemple de la Pouille.*
- PAILHÉ Pierre, 1984, *La Chaîne ibérique orientale: étude géomorphologique.*
- VITTE Pierre, 1984, *Les campagnes du haut Apennin: Évolution d'une société montagnarde.*
- BODÉRE Jean-Claude, 1985, *La région côtière sud-est de l'Islande. Recherches géomorphologiques.*
- CHAPEAU Gabriel, 1985, *Le tourisme et la mise en valeur des Pyrénées orientales espagnoles et andorranes.*
- MOUHOT Pierre, 1985, *L'organisation et l'utilisation de l'espace aérien en Europe occidentale: l'exemple du Bénélux, de la France, de la République fédérale d'Allemagne et la Suisse.*
- PEULVAST Jean-Pierre, 1985, *Relief, érosion différentielle et morphogénèse dans un bourrelet montagneux de haute latitude: Lofoten, Vesteralen et Sogn-Jotun/Norvège.*
- BERTRAND Jean-René, 1986, *La population de la Galice (étude géographique).*
- COQUE-DELHUILLE Brigitte, 1986, *Le massif du Sud-Ouest anglais et sa bordure sédimentaire: étude géomorphologique.*
- COURTOT Roland, 1986, *Agriculture irriguée et organisation de l'espace dans les huertas de Valencia et de Castellón (Espagne).*
- FRESCHI Louis, 1987, *Le Haut Adige-Tyrol du Sud: autonomie et développement.*
- GOSSEAU Édouard, 1987, *Les bassins de l'Arno. Étude géomorphologique.*
- HUMBERT André, 1987, *Campagnes andalouses et colons castillans.*
- LIPPMANN-PROVANSAL Mireille, 1987, *L'Apennin campanien méridional (Italie): étude géomorphologique.*
- LOZATO-GIOTART Jean-Pierre, 1987, *Le vignoble d'Asti: étude géographique.*
- SIEPER Michel, 1987, *Le Sillon tyrolien. Dynamisme et problèmes de la vallée de l'Inn (Autriche).*
- VAN VLIET-LANOE Brigitte, 1987, *Le rôle de la glace de ségrégation dans les formations superficielles de l'Europe de l'Ouest.*
- BERGERON Robert, 1988, *La Basilicate, changement social et changement spatial dans une région du Mezzogiorno.*
- CARRÉ François, 1988, *Pêches maritimes et pêcheries de l'Écosse.*
- HOLZ Jean-Marc, 1988, *La Ruhr: crise, reconversion et dynamique régionale.*
- ISUS André, 1988, *Tourisme et développement régional des montagnes septentrionales d'Aragon et de Navarre.*
- LÉGER Michel, 1988, *Géomorphologie de la vallée subalpine du Danube entre Sigmaringen et Passau.*
- AUPHAN Étienne, 1989, *Obsolescence ou renaissance des réseaux ferrés pour le transport de voyageurs en Europe occidentale (France, Grande-Bretagne, RFA).*
- KOTZAMANIS Viron, 1989, *Le mouvement migratoire dans la Grèce de l'après-guerre (antécédents migratoires, mécanismes « libérateurs » et conditions permissives au départ durant les années 1950-1960).*
- ANDRÉ Marie-Françoise, 1991, *Évolution des versants et vitesse de l'érosion en milieu arctique (Spitsberg central et nord-occidental).*
- BECAT Jean, 1993, *Les Pyrénées méditerranéennes, mutations d'une économie montagnarde: le cas de l'Andorre.*
- CORLAY Jean-Pierre, 1993, *La pêche au Danemark.*
- LE CŒUR Charles, 1994, *Évolution géomorphologique et échelles d'analyse. L'exemple des Hébrides internes (Écosse).*
- LEMARTINEL Bertrand, 1994, *Histoire d'une montagne. Étude géomorphologique des monts Celtibériques occidentaux (Espagne).*
- CHAPUT Jean-Louis, 1995, *Géomorphologie de l'Estrémadure et de la Sierra Morena, Espagne.*
- DAMIEN-PARNAUDEAU Marie-Madeleine, 1995, *Situation, problèmes et perspectives d'évolution de la navigation fluviale dans l'Europe du Marché commun.*

Russie et ex-URSS

- BENSIDOUN Sylvain, 1972, *Les mouvements paysans dans le Tchernozem central de 1881 à 1902. Étude comparative de l'Ukraine méridionale.*
- MAUREL Marie-Claude, 1978, *Société et espace rural en Russie d'Europe.*
- RADVANYI Jean, 1985, *Régions et pouvoirs en URSS (contraintes spatiales et politique régionale en URSS).*
- MARCHAND Pascal, 1990, *La Volga, environnement et aménagement.*
- THOREZ Pierre, 1995, *Production d'espace dans le Caucase, recherches sur les interactions entre la population, le peuplement et le développement.*

Europe de l'Est (ex-communiste)

- MARTONNE Emmanuel de, 1902, *La Valachie : essai de monographie géographique.*
- BOURCART Jacques, 1922, *Les confins albanais administrés par la France. Contribution à la géographie et à la géologie de l'Albanie moyenne.*
- ANCEL Jacques, 1930, *La Macédoine. Étude de colonisation contemporaine.*
- BLANC André, 1955, *La Croatie occidentale. Étude de géographie humaine.*
- SCHULTZ József, 1976, *Villes et régions de la Hongrie.*
- SMOTKINE Henri, 1978, *Le développement industriel de la République démocratique allemande.*
- ROUX Michel, 1989, *Minorité nationale, territoire et développement. Les Albanais en Yougoslavie.*
- GRÉSILLON Michel, 1990, *Le pouvoir et la ville en RDA, l'échec d'un système.*

France métropolitaine

- GOBIN Léon, 1896, *Essai sur la géographie de l'Auvergne.*
- DEMANGEON Albert, 1905, *La plaine picarde : Picardie, Artois, Cambrésis, Beauvaisis. Étude de géographie sur les plaines de craie de la France du Nord de la France.*
- CHANTRIOT Émile, 1905, *La Champagne. Étude de géographie régionale.*
- BLANCHARD Raoul, 1906, *La Flandre, étude géographique de la plaine flamande en France, Belgique, Hollande.*
- SION Jules, 1907, *Les paysans de la Normandie orientale. Étude géographique sur les populations rurales du Caux et du Bray, du Vexin normand et de la vallée de la Seine.*
- VALLAUX Camille, 1907, *La Basse-Bretagne : étude de géographie humaine.*

- FÉLICE Raoul (De), 1907, *La Basse-Normandie. Étude de géographie régionale.*
- VACHER Antoine, 1908, *Le Berry. Contribution à l'étude géographique d'une région française.*
- PASSERAT Charles, 1909, *Les plaines du Poitou.*
- SORRE Maximilien, 1913, *Les Pyrénées : étude de géographie biologique.*
- MUSSET René, 1917, *Le Bas-Maine.*
- LAURENT Jules, 1921, *La végétation de la Champagne crayeuse. Étude de géographie botanique.*
- ROUPNEL Gaston, 1922, *Les populations de la ville et de la campagne lyonnaises au XVII^e siècle.*
- ARBOS Philippe, 1922, *La vie pastorale dans les Alpes françaises.*
- PARDÉ Maurice, 1925, *Le régime du Rhône. Étude hydrologique.*
- CHOLLEY André, 1925, *Les Préalpes de Savoie (Genevois/Bauges) et leur avant-pays : étude de géographie régionale.*
- SCIAFERT Thérèse, 1926, *Le Haut Dauphiné au Moyen Âge.*
- QUENEDEY Raymond, 1926, *L'habitation rouennaise. Étude d'histoire, de géographie et d'archéologie urbaine.*
- BÉNÉVENT Ernest, 1926, *Le climat des Alpes françaises.*
- FAUCHER Daniel, 1927, *Plaines et bassins du Rhône moyen en Bas-Dauphiné et Provence.*
- CHABOT Georges, 1927, *Les plateaux du Jura central. Étude morphogénique.*
- BAULIG Henri, 1928, *Le Plateau central et sa bordure méditerranéenne : étude morphologique.*
- FISCHER Jean, 1929, *L'Adour et ses affluents. Régime et utilisation des eaux.*
- ALLIX André, 1929, *L'Oisans, un pays de haute montagne. Étude géographique.*
- GIBERT André, 1930, *La Porte de Bourgogne et d'Alsace (Trouée de Belfort). Étude géographique.*
- BRIQUET Abel, 1930, *Le littoral du Nord de la France et son évolution morphologique.*
- MEYNIER André, 1931, *Ségalas, Lézou, Châtaigneraie. Étude géographique.*
- BLACHE Jules, 1931, *Les massifs de la Grande Chartreuse et du Vercors. Géographie physique et géographie humaine.*
- CAVAILLÈS Henri, 1931, *La vie pastorale et agricole dans les Pyrénées des Gaves de l'Adour et des Nestes : étude de géographie humaine.*
- JOUANNY Joseph, 1931, *Le tissage de la soie dans le Bas-Dauphiné.*
- MAUCO Georges, 1932, *Les étrangers en France. Leur rôle dans l'activité économique.*
- DEFFONTAINES Pierre, 1932, *Les hommes et leurs travaux dans les pays de la Moyenne Garonne.*
- DION Roger, 1933, *Le Val de Loire : étude de géographie régionale.*
- LEFEBVRE Théodore, 1933, *Les modes de vie dans les Pyrénées atlantiques orientales.*
- TULIPPE Omer, 1934, *L'habitat rural en Seine-et-Oise. Essai de géographie du peuplement.*
- RAMBERT Gaston, 1934, *Marseille. La formation d'une grande cité moderne. Étude de géographie urbaine.*

- CAPOT-REY Robert, 1934, *La région industrielle sarroise (Territoire de la Sarre et bassin houiller de la Moselle). Étude géographique.*
- MARRES Paul, 1935, *Les Grands Causses : étude de géographie physique et humaine.*
- GEORGE Pierre, 1936, *La région du Bas-Rhône : étude de géographie régionale.*
- PERRIN Maxime, 1937, *La population dans la région de Saint-Étienne.*
- GACHON Lucien, 1937, *Les Limagnes du Sud et leurs bordures montagneuses. Étude de géographie physique et humaine.*
- ONDE Henri, 1938, *La Maurienne et la Tarentaise. Étude physique.*
- ROBERT Jean, 1939, *La maison permanente dans les Alpes françaises du Nord.*
- PERPILOU Aimé, 1940, *Le Limousin. Étude de géographie physique.*
- CLOZIER René, 1940, *La Gare du Nord.*
- PAPY Louis, 1941, *La côte Atlantique de la Loire à la Gironde. Les aspects naturels, introduction à une étude de géographie humaine. L'homme et la mer.*
- DARDEL Éric, 1941, *La pêche harenguière en France.*
- GORON Lucien, 1941, *Les Pré-Pyrénées ariégeoises et garonnaises. Essai d'étude morphogénique d'une bordure montagneuse.*
- ALBITRECCIA Antoine, 1942, *La Corse : son évolution au XIX^e siècle et début XX^e siècle.*
- VEYRET Paul, 1944, *Les pays de la Moyenne Durance alpestre.*
- DURAND Alfred, 1946, *La vie rurale dans les massifs volcaniques des Dors du Cézallier, du Cantal et de l'Aubrac.*
- BEAUJEU-GARNIER Jacqueline, 1946, *Le Morvan et sa bordure.*
- PÉGUY Charles-Pierre, 1947, *Haute Durance et Ubaye. Esquisse physique de la zone inter-alpine des Alpes françaises du Sud.*
- GAUTIER Marcel, 1947, *La Bretagne centrale. Étude géographique.*
- CHARDONNET Jean, 1947, *Le relief des Alpes du Sud.*
- TRICART Jean, 1948, *La partie orientale du Bassin de Paris. Étude morphologique.*
- VEYRET Germaine, 1948, *L'industrie dans les Alpes françaises. Étude géographique.*
- GUILCHER André, 1948, *Le relief de la Bretagne méridionale.*
- DERRUAU Max, 1949, *La Grande Limagne auvergnate et bourbonnaise.*
- FÉNELON Paul, 1951, *Le Périgord. Étude morphologique.*
- TAILLEFER François, 1952, *Le piémont des Pyrénées françaises.*
- JUILLARD Étienne, 1953, *La vie rurale dans la plaine de Basse-Alsace. Essai de géographie sociale.*
- LABASSE Jean, 1953, *Les capitaux et la région : étude géographique.*
- COPPOLANI Jean, 1954, *Toulouse. Étude de géographie urbaine.*
- CHEVALIER Michel, 1954, *La vie humaine dans les Pyrénées ariégeoises.*
- JOURNAUX André, 1954, *Les plaines de la Saône et leurs bordures montagneuses : Beaujolais, Mâconnais, Côte d'Or, plateau de la Haute Saône, Jura Ouest. Étude morphologique.*
- PHILIPPONNEAU Michel, 1955, *La vie rurale de la banlieue parisienne.*
- LEBEAU René, 1955, *La vie rurale dans le Jura méridional.*
- ESTIENNE Pierre, 1956, *Le climat du Massif central.*
- WOLKOWITSCH Maurice, 1958, *L'économie régionale des transports dans le centre et le centre-ouest de la France.*
- MOREAU Jean-Paul, 1958, *La vie rurale dans le Sud-Est du Bassin parisien.*
- DUBOIS Maurice, 1958, *Le Jura méridional. Étude morphologique.*
- GALTIER Gaston, 1958, *Le vignoble du Languedoc-Roussillon.*
- KAYSER Bernard, 1958, *Campagnes et villes de la Côte d'Azur.*
- PRÊCHEUR Claude, 1959, *La Lorraine sidérurgique.*
- DAVEAU Suzanne, 1959, *Les régions frontalières de la montagne jurassienne.*
- CARALP Raymonde, 1959, *Les chemins de fer dans le Massif central.*
- LAURENT Jean, 1959, *La pharmacie en France. Étude de géographie économique.*
- ROCHFORT Michel, 1960, *L'organisation urbaine de l'Alsace.*
- VIERES Georges, 1960, *Le relief des Pyrénées occidentales et de leur piémont.*
- ENJALBERT Henri, 1960, *Les pays aquitains. Le modelé et les sols.*
- BRUNET Pierre, 1960, *Structures agraires et économie rurale des plateaux tertiaires entre la Seine et l'Oise.*
- LAFERRÈRE Michel, 1960, *Lyon, ville industrielle.*
- MASSEPORT Jean, 1960, *Le Diois, les Baronnies et leur avant-pays rhodanien. Étude morphologique.*
- TERS Mireille, 1961, *La Vendée littorale.*
- RONDEAU André, 1961, *Recherches géomorphologiques en Corse.*
- MIÈGE Jean, 1961, *La vie rurale du Sillon alpin.*
- BOZON Pierre, 1961, *La vie rurale en Vivarais.*
- FEL André, 1962, *Les hautes terres du Massif central français. Le modelé et les sols.*
- ELHAI Henri, 1963, *La Normandie occidentale entre la Seine et le Golfe normand-breton. Étude morphologique.*
- DUGRAND Raymond, 1963, *Villes et campagnes en Bas-Languedoc.*
- BRAVARD Yves, 1963, *Le Bas-Dauphiné. Recherches sur la morphologie d'un piémont alpin.*
- LERAT Serge, 1963, *Les pays de l'Adour. Structures agraires et économie agricole.*
- LIVET Roger, 1963, *Habitat et structures agraires en Basse-Provence.*
- GRAS Jacques, 1963, *Le Bassin de Paris méridional. Étude morphologique.*
- FAIDUTTI Anne-Marie, 1964, *L'immigration italienne dans le Sud-Est de la France.*
- BASTIÉ Jean, 1964, *La croissance de la banlieue parisienne.*
- HABY René, 1964, *Les Houillères de Lorraine et leur région.*
- BRUNET Roger, 1965, *Les campagnes toulousaines.*
- MASUREL Yves, 1965, *La Provence cristalline et ses enveloppes sédimentaires.*
- NONN Henri, 1966, *Strasbourg : des densités aux structures urbaines.*
- MERLIN Pierre, 1966, *Les transports parisiens.*
- BABONAUX Yves, 1966, *Villes et régions de la Loire moyenne.*
- BONNAMOUR Jacqueline, 1966, *Le Morvan, la terre et les hommes.*
- NICOD Jean, 1967, *Recherches morphologiques en Basse-Provence calcaire.*
- GAY François, 1967, *La Champagne du Berry : essai sur la formation d'un paysage agraire et l'évolution d'une société rurale.*
- BALSEINTE Raymond, 1967, *Climats montagnards et stations climatiques d'altitude en France. Essai méthodologique*

- de bioclimatologie humaine et pré-médicale. Introduction à un aménagement climatique des montagnes françaises.
- GADILLE Renée, 1968, *Le vignoble de la côte bourguignonne. Fondements physiques et humains d'une viticulture de haute qualité.*
- FRÉMONT Armand, 1968, *L'élevage en Normandie. Étude géographique.*
- LAZZAROTTI Raymond, 1968, *L'industrie et les complexes industriels dans la vallée de l'Oise. Étude de géographie économique et humaine.*
- VERGER Fernand, 1969, *Marais et wadden du littoral français. Étude de géomorphologie.*
- DÉZERT Bernard, 1969, *La croissance industrielle de la Porte d'Alsace. Essai géographique sur la formation d'espace régional en fonction de l'attraction industrielle.*
- GINIER Jean, 1969, *Les touristes étrangers en France pendant l'été.*
- BARBIER Bernard, 1969, *Villes et centres des Alpes du Sud. Étude de réseau urbain.*
- CRIBIER Françoise, 1969, *La grande migration d'été des citadins en France.*
- VANNEY Jean-René, 1970, *Géomorphologie de la marge continentale sud-armoricaine.*
- PITIÉ Jean, 1970, *Exode rural et migrations intérieures en France. L'exemple de la Vienne et du Poitou-Charentes.*
- HINSCHBERGER Félix, 1970, *L'Iroise et les abords d'Ouessant et de Sein. Étude de géomorphologie et de sédimentologie sous-marine.*
- TARDY Roger, 1970, *Le Pays de Gex, terre frontalière.*
- FRÉCAUT René, 1971, *La Moselle et son bassin. Contributions à l'hydrologie et à la dynamique fluviale en milieu tempéré océanique.*
- BATTESTI Louis-Marc, 1971, *L'immigration de la main d'œuvre étrangère et la Communauté économique européenne.*
- MONTJUVENT Guy, 1971, *La vallée du Drac. Morphologie glaciaire et quaternaire.*
- PINARD Jacques, 1971, *Les industries du Poitou et des Charentes. Étude de l'industrialisation d'un milieu rural et de ses villes.*
- BÉTHEMONT Jacques, 1972, *Le thème de l'eau dans la vallée du Rhône.*
- DOUGUEDROIT Annick, 1972, *Les forêts des hautes Alpes du Sud et des Préalpes durantienues et niçoises. Étude de biogéographie.*
- OIZON René, 1973, *L'évolution récente de la production énergétique française.*
- LAMORISSE René, 1973, *Recherches géographiques sur la population des Cévennes.*
- BRUN Françoise, 1973, *Les Français d'Algérie dans l'agriculture du Midi méditerranéen. Étude géographique.*
- DACHARRY Monique, 1973, *Précipitations et écoulements dans la bassin de la Loire en amont de Gien.*
- JALABERT Guy, 1973, *Les industries aéronautiques et spatiales en France. Étude géographique.*
- LAMBERT Roger, 1973, *Recherches hydrologiques dans le Sud-Est du bassin garonnais.*
- RENUCCI Janine, 1973, *Géographie humaine de la Corse.*
- KLEIN Claude, 1973, *Massif armoricain et Bassin parisien: contribution à l'étude géologique et géomorphologique d'un massif ancien et de ses enveloppes sédimentaires.*
- ARMAND Gilbert, 1973, *Les villes, les centres et l'organisation urbaine des Alpes du Nord. Le passé et le présent.*
- PELTRE Jean, 1974, *Recherches météorologiques sur les finages lorrains.*
- BÉTEILLE Roger, 1974, *L'espace humain aveyronnais. La société et l'émigration.*
- CHARTIER Marcel, 1974, *Hydrologie du Bassin de Paris.*
- CLARY Daniel, 1974, *Tourisme et villégiature sur la côte normande. La façade littorale de Paris.*
- HUBSCHMAN Jacques, 1974, *Morphogénèse et pédogénèse quaternaires dans le piémont des Pyrénées garonnaises et ariégeoises.*
- LARIVIÈRE Jean-Pierre, 1974, *La population du Limousin.*
- PINOT Jean-Pierre, 1974, *Le pré-continent breton entre Penmarc'h, Belle-Île et l'escarpement continental. Étude géomorphologique.*
- NWAFOR James, 1974, *L'évolution de l'industrie automobile en France.*
- SOMME Jean, 1975, *Les plaines du Nord de la France et leur bordure. Étude géomorphologique.*
- RENARD Jean, 1975, *Les évolutions contemporaines de la vie rurale dans la région nantaise (Loire atlantique, Bocage vendéen).*
- LEPAGNOT Lucette, 1975, *Les structures agraires du Lot-et-Garonne, recherches sur l'évolution d'un élément organisateur de l'espace.*
- LECHEVALIER Claude, 1975, *Plateau, vallée et littoral du Caux occidental: étude morphologique.*
- ESCOURROU Gisèle, 1975, *Climats et types de temps en Normandie.*
- DAUPHINÉ André, 1975, *Les précipitations dans les Midis français (étude de climatologie inductive).*
- COULET Edmond, 1975, *Morphologie des plaines et garrigues du Languedoc méditerranéen.*
- CASSOU-MOUNAT Micheline, 1975, *La vie humaine sur le littoral des Landes de Gascogne.*
- COQUERY Michel, 1976, *Contribution à l'étude géographique du commerce de détail en France.*
- BACHELARD Paul, 1976, *L'industrialisation de la région Centre.*
- BATTIAU Michel, 1976, *Les industries textiles du Nord - Pas-de-Calais. Étude d'une concentration géographique d'entreprises et de sa remise en cause.*
- BOICHARD Jean, 1976, *L'élevage bovin, ses structures et des produits en Franche-Comté.*
- CHAUVEY Pierre, 1976, *Les Hautes Alpes.*
- HOUSSEL Jean-Pierre, 1976, *La région de Roanne et le Beaujolais textile face à l'économie moderne.*
- PERRIN René, 1976, *Pollutions et nuisances d'origine industrielle et urbaine dans l'aire métropolitaine marseillaise.*
- SOLLE Henriette, 1976, *Un pays rural dans l'orbite de Paris: le Gâtinais.*
- THOUVENOT Claude, 1976, *Les habitudes alimentaires dans la France du Nord-Est.*
- FLAGEOLLET Jean-Claude, 1976, *Formations superficielles et reliefs d'érosion différentielle dans les massifs anciens cristallins: l'exemple du Limousin et de la Vendée du Nord-Ouest.*
- PIOLLE Xavier, 1977, *Les citadins et leur ville: approche*

- de phénomènes urbains et recherche méthodologique, application à l'agglomération paloise.*
- BOUET Guy, 1977, *La vie rurale en Limousin.*
- DUMAS Jean, 1977, *Les activités industrielles dans la communauté urbaine de Bordeaux.*
- GUELLEC Agnès, 1977, *Les Côtes-du-Nord : espace rural.*
- CHABERT Louis, 1977, *Les Grandes Alpes industrielles de Savoie : évolution économique et humaine.*
- CHESNAIS Michel, 1977, *Analyse régionale des échanges ferroviaires, en France au nord d'une ligne Avranches-Tours-Saint-Étienne-Grenoble.*
- PIJASSOU René, 1978, *Un grand vignoble de qualité, le « Médoc ».*
- DAVID Jean, 1978, *Entre ville et campagne : l'avant-pays savoyard. Analyse régionale et géodémographie.*
- DEWOLF Yvette, 1978, *Contribution à l'étude des marges occidentales du Bassin de Paris. Problèmes de géomorphologie.*
- GILBANK Gérard, 1978, *Les vignobles de qualité du Sud-Est du Bassin parisien. Évolution économique et sociale.*
- GRIBET Marie-Françoise, 1978, *L'activité industrielle du Val-de-Loire entre Digoin et l'agglomération de Nevers.*
- GROSSE Michel, 1978, *Le marché français des fruits et légumes.*
- GUERMOND Yves, 1978, *Le système de différenciation spatiale en agriculture. La France de l'Ouest de 1950 à 1970.*
- LABORIE Jean-Paul, 1978, *Les petites villes dans le processus d'urbanisation.*
- METTON Alain, 1978, *Contribution à l'étude géographique de l'appareil commercial de détail en banlieue parisienne.*
- BROCARD Madeleine, 1978, *Recherche scientifique et développement régional en France.*
- RÉPARAZ André (de), 1978, *La vie rurale dans les Préalpes de Haute Provence.*
- SOUTADE Gérard, 1978, *Modèle et dynamique actuelle des versants supra-forestiers des Pyrénées orientales.*
- STEINBERG Jean, 1978, *Les problèmes posés par la réalisation des villes nouvelles de la région parisienne.*
- VEYRET Yvette, 1978, *Modèles et formations d'origine glaciaire dans le Massif central français. Problèmes de distribution et de limites dans un milieu de moyenne montagne.*
- VOISIN Léon, 1978, *Le modèle schisteux en région froide et tempérée. Analyse géomorphologique d'une région type : l'Ardenne occidentale.*
- YVARD Claude, 1978, *Géomorphologie du Sud-Ouest du Bassin de Paris.*
- CALMÈS Roger, 1978, *Développement et progrès agricoles dans les Ségalias et le Lévezou.*
- CABANNE Claude, 1978, *La région nantaise. Problèmes économiques et perspectives d'aménagement.*
- AVOCAT Charles, 1978, *Les Grandes Alpes ensoleillées : essai sur l'évolution et les problèmes d'une région de haute montagne.*
- BAILLET Pierre, 1978, *La population active étrangère dans l'économie nationale.*
- BONNEAU Michel, 1978, *Le fait touristique dans la France de l'Ouest. Contribution à une recherche sur le tourisme rural.*
- BRAQUE René, 1978, *La forêt et ses problèmes dans le sud du Bassin parisien. Étude de géographie physique.*
- LARUE Jean-Pierre, 1979, *Les nappes alluviales de la Loire et de ses affluents dans le Massif central et dans le sud du Bassin parisien. Étude géomorphologique.*
- CHIFFRE Jean, 1979, *Les aspects géographiques des communautés familiales de la France centrale.*
- DI MEO Guy, 1979, *Les industries françaises du pétrole et du gaz naturel.*
- DION Jean, 1979, *Les forêts vosgiennes, étude physique.*
- DUFOUR Jeanne, 1979, *Agriculture et agriculteurs dans les campagnes mancelles.*
- LABORDE Pierre, 1979, *Pays basques et pays landais de l'Extrême Sud-Ouest de la France.*
- LIMOUZIN Pierre, 1979, *Le dynamisme des communes rurales françaises.*
- MARTIN Pierre (de), 1979, *La maison rurale des hautes terres de l'Auvergne sud-orientale.*
- PAULET Jean-Pierre, 1979, *L'homme et la forêt en Basse-Provence.*
- REGRAIN Raymond, 1979, *Les marais charentais, essai de géographie physique.*
- THUMERELLE Pierre Jean, 1979, *La population de la région Nord - Pas-de-Calais. Étude géographique.*
- CHAPUIS Robert, 1979, *Espace et société : géographie sociologique des campagnes du département du Doubs.*
- AURIAAC Franck, 1979, *Système économique et espace. Un exemple en Languedoc.*
- CARMONA Michel, 1980, *Le Grand Paris : l'évolution de l'idée d'aménagement de la région parisienne.*
- EL CHEIK Ahmed, 1980, *Les plateaux de grès et les plateaux de calcaire de la Lorraine du Sud et des confins bourguignons (Étude géomorphologique expérimentale).*
- ESCOURROU Pierre, 1980, *Climat et tourisme sur les côtes françaises de Dinard à Biarritz.*
- BOURLET Yves, 1980, *Les landes en Bretagne septentrionale. Étude de biogéographie.*
- GENTY Michel, 1980, *Villes et bourgs du Périgord et du Pays de Brive.*
- HOUZARD Gérard, 1980, *Les massifs forestiers de Basse-Normandie : Brix, Andaines et Ecouves. Essai de biogéographie.*
- PARÉ Suzanne, 1980, *La localisation des fonctions tertiaires informatiques en France et leur rôle dans l'organisation de l'espace.*
- PUMAIN Denise, 1980, *Contribution à l'étude de la croissance urbaine dans le système urbain français.*
- REY Violette, 1980, *L'agrandissement spatial des exploitations agricoles.*
- ROUDIÉ Philippe, 1980, *Campagnes girondines et vins de Bordeaux à l'époque contemporaine.*
- SAINT-JULIEN Thérèse, 1980, *Industrie et système urbain : contribution à l'étude des relations entre un processus de diffusion industrielle et les transformations récentes du système urbain français.*

- VANT André, 1980, *Imagerie et urbanisation : recherches sur l'exemple stéphanois*.
- FABRE Guilhem, 1980, *Recherches hydrogéomorphologiques sur les karsts du Languedoc oriental*.
- BRUYELLE Pierre, 1980, *L'organisation urbaine de la région du Nord - Pas-de-Calais*.
- BLIER Gérard, 1980, *Les nœuds ferroviaires français. Étude comparée*.
- CHARRIER Jean-Bernard, 1981, *Le Nivernais*.
- BONNEVILLE Marc, 1981, *Croissance urbaine et changement social : le cas de Villeurbanne dans l'agglomération lyonnaise*.
- MIRLOUP Joël, 1981, *Les fonctions touristiques et de loisirs en Loire moyenne : contribution à l'étude de l'aire de loisirs des Parisiens*.
- MACÉ Georges, 1981, *L'homme et l'espace dans un département rural de l'Ouest : la Mayenne*.
- GILLARDOT Pierre, 1981, *La grande Sologne. Étude humaine*.
- BONNET Jacques, 1982, *Lyon, place tertiaire. Contribution à une géographie des affaires*.
- GUMUCHIAN Hervé, 1982, *Le thème de la neige dans les Alpes françaises du Nord. Géographie d'une saison oubliée : l'hiver*.
- LAGASQUIE Jean-Jacques, 1982, *Modèles et altérations dans les granitoides de la moitié orientale des Pyrénées françaises*.
- LETHUILLIER Jean, 1982, *L'opinion publique dans le Calvados. Évolution politique comparée du Bocage virois et de la plaine du Pays d'Auge (1789-1956)*.
- ROULEAU Bernard, 1982, *L'espace urbain parisien à travers ses cartes. Recherches sur la formation des quartiers périphériques annexés en 1860*.
- FERRIER Jean-Paul, 1982, *Prolégomènes au discours géographique suivis de discours géographique sur la région Provence - Alpes - Côte d'Azur*.
- DI MEGLIO Pierre, 1983, *Tertiaire et espace : les mutations du système commercial en France 1963-1973*.
- MEYZENQ Claude, 1983, *Les pays de transition entre les Alpes du Nord et les Alpes du Sud. Essai de géographie régionale*.
- MICHEL Michel, 1983, *Les problèmes du développement des villes moyennes à la périphérie de la région parisienne*.
- ODART Paul, 1983, *Les grandes villes de la couronne urbaine de Paris, de la Picardie à la Champagne*.
- PEYON Jean-Pierre, 1983, *La coopération agricole en France : étude géographique des grands organismes coopératifs*.
- VALADAS Bernard, 1983, *Les Hautes Terres du Massif central français : contribution à l'étude des morphodynamiques récentes sur versants cristallins et volcaniques*.
- DUMOLARD Pierre, 1983, *Migrations et mobilité en Bas-Dauphiné*.
- DION Rose-Marie, 1983, *La région urbaine de Nancy. Étude géographique*.
- CHEVALIER Jacques, 1983, *La question foncière en Basse-Normandie*.
- DUBOSCQ Jean-Pierre, 1983, *La campagne d'Aquitaine 1951-1981. Espace et valeur dans le développement du rapport capitaliste en agriculture*.
- ETLICHÉ Bernard, 1984, *Les massifs du Forez, du Pilat, du Vivarais. Régionalisation et dynamique des héritages glaciaires et périglaciaires en moyenne montagne cristalline*.
- COSANDREY Claude, 1984, *Recherches sur les bilans de l'eau dans l'Ouest du Massif armoricain*.
- COLLOMB Philippe, 1984, *Crise agricole et migration en Ouest-Audois. Recherche méthodologique*.
- VIDAL Christiane, 1984, *La population des Alpes du Sud : étude géo-démographique d'une évolution 1851-1980*.
- SCHULE Alain, 1984, *La Maine : étude d'hydrosystème*.
- PÉLATAN Jean, 1984, *Le Perche : espace rural, espace régional ?*
- MARCONIS Robert, 1984, *Les transports et l'histoire socio-spatiale de Midi-Pyrénées. Genèse et fonctionnement d'un espace régional Midi-Pyrénées XIX^e-XX^e siècle. Croissance et crise d'un espace urbain. L'agglomération de Toulouse*.
- MANDIER Pierre, 1984, *Étude géomorphologique et paléogéographique de la vallée moyenne du Rhône*.
- DIRY Jean-Paul, 1984, *L'industrialisation de l'élevage en France. Géographie de filières avicoles et porcines*.
- DEWAILLY Jean-Michel, 1984, *Tourisme et loisirs dans le Nord - Pas-de-Calais. Approche géographique de la récréation dans une région urbaine et industrielle de l'Europe du Nord-Ouest*.
- CADÈNE Philippe, 1985, *Conflits sociaux et rivalités paysannes dans l'espace péri-urbain. Une analyse des processus du changement autour de dix grandes agglomérations françaises*.
- MÉRIAudeau Robert, 1985, *La propriété foncière en Savoie (Savoie et Haute-Savoie) : évolution depuis 1914, situation actuelle, renouveau de l'appropriation collective. Feu la propriété paysanne ?*
- JAMOT Christian, 1985, *Thermalisme et villes thermales en France*.
- BÉRENGUER Jeanne, 1985, *De l'Ardenne à l'Argonne. Progrès et régressions dans le monde agricole*.
- LÉVY Jean-Paul, 1985, *Les politiques de l'espace central des villes. Étude de cas et analyse théorique dans le Sud-Ouest de la France*.
- BRAVARD Jean-Paul, 1985, *Plaines et bassins du Haut-Rhône français : fondements physiques d'une géographie régionale*.
- CHAUVEL Alain, 1986, *Porte nantaise et isolat choletais en Armorique ligérienne : essai sur la méthode de la géographie régionale*.
- CHARRIÉ Jean-Paul, 1986, *Villes et bourgs en Agenais*.
- CRETIN Claude, 1986, *L'expansion stéphanoise dans la plaine du Forez. Étude méthodologique d'un nouveau milieu urbain*.
- MARCADON Jacques, 1986, *Étude géographique de l'avant-pays des ports français. Approche quantitative d'un problème maritime lié à l'évolution des ports et de leur équipement*.
- FRUIT Jean-Pierre, 1986, *Campagnes ouvrières en France*.
- MARTIN Claude, 1986, *Contribution à l'étude de la dynamique des versants en roches métamorphiques. L'exemple des Maures*.
- BOUINOT Jean, 1986, *Les logiques spatiales de l'action municipale. Essai sur l'imagination géographique en gestion urbaine*.
- LUCIANI Jacques, 1986, *Les activités industrielles des satellites proches de Paris*.
- SBAI Abdelkader, 1986, *Contribution à l'étude géomorphologique dans la région d'Oyonnax, Ain (Jura méridional)*.
- CHESNEL Marc, 1986, *L'espace social rochelais et sa dynamique*.
- BISLEAU Catherine, 1986, *La production laitière en Poitou-Charentes. Commercialisation et recherche de débouchés extérieurs*.

- STARON Gérard, 1986, *L'hiver sur le Massif central. Étude de climatologie et d'hydrologie.*
- TAILLET Maurice, 1987, *Potentialités et évolution comparative d'une partie de la vallée du Clain (commune de Jaunay-Clan).*
- ETCHELECOU André, 1987, *Démographie et aménagement de l'espace dans les Pyrénées occidentales.*
- KAYSER Brigitte, 1987, *Les versants de la Vanoise. Enjeux traditionnels et fonctionnement morpho-climatique.*
- SIMON-COINCON Régine, 1987, *Le rôle des paléo-altérations et des paléoforces dans les socles : l'exemple du Rouergue.*
- SALAHIE M. Oussama, 1987, *Étude des formations périglaciaires en moyenne montagne cristalline : le bassin-versant de la Liepurette (Vosges, France).*
- MONTAGNÉ-VILLETTE Solange, 1987, *L'industrie du prêt-à-porter en France.*
- COMMERCON Nicole, 1987, *La dynamique du changement dans trois villes moyennes : Châlon/Saône, Mâcon, Bourg-en-Bresse.*
- RENARD Jean-Pierre, 1987, *Étude géographique des marges mitoyennes des régions Nord - Pas-de-Calais et Picardie. La contribution de limites territoriales, autrefois frontalières, à la marginalisation d'espace.*
- TUFFREAU Alain, 1987, *Le Paléolithique inférieur et moyen du Nord de la France (Nord - Pas-de-Calais) dans son cadre stratigraphique.*
- EVIN Michèle, 1987, *Dynamique, répartition et âge des glaciers rocheux des Alpes du Sud.*
- VERGNEAU Gustave, 1987, *Activité agricole et organisation de l'espace rural en Beauce et en Bocage poitevin.*
- VASSAL Serge, 1987, *Recherches sur la géographie des ensembles universitaires en Europe occidentale : France, République Fédérale Allemande, Royaume-Uni.*
- LE GRIEL Alain, 1988, *L'évolution géomorphologique du Massif central français : essai sur la genèse d'un relief.*
- DAMAS Jean-Philippe, 1988, *Recherches sur l'évolution de l'occupation de l'espace en milieu urbain, l'exemple du Havre.*
- MAURY Régis, 1988, *La vie agricole en Touraine.*
- GIBLIN-DELVALLET Béatrice, 1988, *La région, territoires politiques. Le Nord - Pas-de-Calais.*
- PAILLÉ Joël, 1988, *La population de l'Aquitaine. Analyse géographique.*
- LABORDE Jean-Pierre, 1989, *Précipitation et eau dans l'Est de la France.*
- AUGUSTIN Jean-Pierre, 1989, *Les jeunes dans la ville. Recherche de géographie sociale et politique dans la communauté urbaine de Bordeaux.*
- DUBOIS Jean-Jacques, 1989, *Espaces et milieux forestiers dans le Nord de la France, étude de biogéographie historique.*
- VALADE Jean-Michel, 1989, *Bas-pays de Brive et fait départemental corrézien.*
- GUENEAU Émile-Pierre, 1990, *Le phénomène lotissement en Moselle et les bouleversements du pays messin de 1969 à 1986.*
- PÉRON Françoise, 1990, *Essai de géographie humaine sur le milieu insulaire. L'exemple de l'île d'Ouessant et des petites îles de l'Ouest français.*
- HOTYAT Micheline, 1990, *De l'espace territorial à l'analyse stationnelle : recherche méthodologique pour une approche biogéographique de la forêt française.*
- KLEINSCHMAGER Richard, 1990, *Contribution à l'analyse géographique de l'Alsace.*
- MATHIEU Daniel, 1990, *Recherches sur le thème de l'eau en Franche-Comté.*
- AMBERT Paul, 1991, *L'évolution géomorphologique du Languedoc central depuis le Néogène (Grands Causses méridionaux - Piémont du Languedoc).*
- CAENEN Roger, 1992, *Le commerce à Lille. Contribution à l'étude géographique du commerce de détail sédentaire des années 1960 aux années 1980.*
- GUILLON Michelle, 1992, *Les étrangers dans l'agglomération parisienne.*
- CANEVET Corentin, 1992, *Le modèle agricole breton : histoire et géographie d'une révolution agro-alimentaire.*
- VLES Vincent, 1993, *Production de l'aménagement rural et recherche de l'équité spatiale. Le cas aquitain.*
- DELEIL J. M., 1993, *Lyon la nuit. Espaces, pratiques et représentations.*
- MONNIER Jean-Jacques, 1993, *Le comportement politique des Bretons, 1950-1993.*
- CAIVET Marc, 1994, *Morphogénèse d'une montagne méditerranéenne.*
- FER Nathalie, 1994, *Dynamique des friches dans le Pays d'Auge.*
- SUTOUR Françoise, 1994, *Mer et santé, le contexte bioclimatique de la thalassothérapie en France métropolitaine.*
- GAZELLE François, 1996, *L'hydrologie du sud du Massif central dans son environnement géographique.*
- VERAGUE Jean, 1996, *Altération des granites et géomorphologie : l'exemple de la Normandie et du Maine.*
- VOLLE Jean-Paul, 1996, *Ville et région. Approches de la question urbaine en Bas-Languedoc.*
- SOUMAGNE Jean, 1996, *Géographie du commerce de détail dans le Centre-Ouest de la France.*
- MARIEU Jean, 1997, *Bordeaux ou la ville sans projet ? Chronique d'un territoire annoncé.*
- MARNEZY Alain, 1998, *L'Arc et sa vallée. Anthropisation et géodynamique d'une rivière alpine dans son bassin-versant.*
- PIHAN Jean, 1998, *Territoires des universités et modes de vie des étudiants.*
- CROIX Nicole, 1999, *La terre, entre terroir et territoire.*

Europe (autre)

- MEURIOT Paul, 1897, *Des agglomérations urbaines dans l'Europe contemporaine. Essai sur les causes, les conditions, les conséquences de leur développement.*
- BESANCENOT Jean-Pierre, 1984, *Les bioclimats humains en façade méditerranéenne de l'Europe. Étude géographique des effets physiologiques, psychologiques et pathologiques d'une ambiance climatique sur les hommes.*
- PITTE Jean-Robert, 1986, *Hommes et paysages du châtaignier en Europe de l'Antiquité à nos jours.*
- RICHEZ Gérard, 1986, *Parcs nationaux et tourisme en Europe.*
- ROUSSEL Isabelle, 1987, *Recherches sur les climats côtiers de la Mer Baltique.*
- VOIRON Christine, 1992, *Espace, structures et dynamiques régionales. L'arc méditerranéen.*

Amérique du nord

- METIN Albert, 1908, *La Colombie britannique. Étude de colonisation au Canada.*
- BIAYS Pierre, 1964, *Les marges de l'ækoumène dans l'est du Canada (partie orientale du bouclier canadien et île de Terre-Neuve).*
- RACINE Jean-Bernard, 1973, *Un type nord-américain d'expansion métropolitaine : la couronne urbaine du Grand-Montréal.*
- REYMOND Henri, 1974, *Analyse géographique d'une modélisation gravitaire : la circulation routière au Québec.*
- HAMELIN Louis Edmond, 1975, *Perspectives géographiques de la nordicité. Nord canadien et nouveau Québec.*
- LASSERRE Jean-Claude, 1975, *L'homme et le Saint-Laurent. Étude géographique.*
- VERNEX Jean-Claude, 1975, *Les francophones du Nouveau-Brunswick, géographie d'un groupe ethnoculturel minoritaire.*
- MARCHAND Bernard, 1978, *La croissance de Los Angeles.*
- CHAUSSADE Jean, 1980, *La pêche et les pêcheurs des Provinces maritimes du Canada.*
- GHIGLIA Anne-Marie, 1982, *Les régions urbaines américaines.*
- DOREL Gérard, 1983, *L'entreprise capitaliste et ses stratégies : la grande agriculture aux États-Unis.*
- HULBERT François, 1988, *Pouvoir local et espace urbain : un exemple d'aménagement, l'agglomération de Québec.*
- BOQUET Yves, 1995, *Le couloir Baltimore-Washington. Contribution à l'étude de l'aménagement du sud de la Mégalopolis nord-américaine.*

Caraïbes

- REVERT Eugène, 1949, *La Martinique. Étude géographique.*
- LASSERRE Guy, 1961, *La Guadeloupe. Étude géographique.*
- MORAL Paul, 1961, *Le paysan haïtien. Étude sur la vie rurale en Haïti.*
- PAGNEY Pierre, 1967, *Le climat des Antilles.*
- GIACOTTINO Jean-Claude, 1976, *Trinidad et Tobago : étude géographique.*
- SINGARAVELOU, 1979, *Les Indiens de la Caraïbe.*
- CHARDON Jean-Pierre, 1984, *Géographie des transports maritimes et aériens du bassin caribéen.*
- BURAC Maurice, 1986, *Les Petites Antilles. Étude géographique des disparités régionales de développement.*
- BOULBES Colette, 1987, *Planification du développement rural dans les DOM. Une nouvelle stratégie économique : les cas de la Guadeloupe.*

Mexique, Amérique latine, centrale et du sud

- DENIS Pierre, 1920, *La République argentine, la mise en valeur du pays.*
- MONBEIG Pierre, 1952, *Pionniers et planteurs de São Paulo.*
- ROCHE Jean, 1957, *La colonisation allemande et le Rio Grande do Sul.*
- BORDE Jean, 1966, *Les Andes de Santiago et leur avant-pays. Problèmes de géomorphologie.*
- DOLLFUS Olivier, 1966, *Les Andes centrales du Pérou et leurs piedmonts entre Lima et le Pérou. Étude géomorphologique.*
- COLLIN-DELAUVAUD Claude, 1969, *Le Piémont côtier du Pérou septentrional. Occupation du sol, Aménagement régional.*
- LELOUP Yves, 1969, *Les villes du Minas Gerais.*
- PASKOFF Roland, 1969, *Recherches géomorphologiques dans le Chili semi-aride.*
- BATAILLON Claude, 1970, *Villes et campagnes dans la région de Mexico.*
- PEBAYLE Raymond, 1974, *Éleveurs et agriculteurs du Rio Grande do Sul (Brésil).*
- BRISSEAU-LOAIZA Jeannine, 1975, *Cuzco dans sa région : étude de l'aire d'influence d'une ville andine.*
- VANNEPH Alain, 1975, *Évolution des espaces industrialisés de la région de Mexico.*
- COLLIN-DELAUVAUD Anne, 1979, *Plaines et collines côtières d'Équateur.*
- VULQUIN Anaïk, 1979, *Le climat de Buenos Ayres et le climat de la façade atlantique du Brésil au sud du cap Roque : étude comparée.*
- DELER Jean-Paul, 1980, *Genèse de l'espace national équatorien.*
- GAIGNARD Romain, 1980, *La Pampa argentine : occupation du sol et mise en valeur de 1550 à 1975.*
- GRENIER Philippe, 1980, *Chiloe et sa région, Patagonie nord-occidentale. Étude de géographie.*

- CHONCHOL Jacques, 1982, *Le développement de l'agriculture en Amérique latine*.
- LAUGÉNIE Claude, 1982, *La région des lacs du Chili méridional, recherches géomorphologiques sur l'évolution du piémont glaciaire quaternaire andin*.
- BERGOEING Jean-Pierre, 1987, *Le Costa-Rica, contribution à une étude de géomorphologie régionale*.
- LAPÈZE Jean, 1987, *Le développement régional au Panama : de la participation populaire à la centralisation*.
- THOURET Jean-Claude, 1988, *La Cordillère centrale des Andes de Colombie et ses bordures : morphogénèse plio-quaternaire et dynamique actuelle et récente d'une Cordillère volcanique englacée*.
- LÉVY-PIÉTRI Anne-Lise, 1989, *Artisanat latino-américain contemporain. Quand l'art populaire devient une marchandise*.
- MAUCO Carlos, 1989, *Marginalité sociale ; agents publics et quartiers populaires. Le cas de Barcelone-Puerto la Cruz au Venezuela*.
- LAMARRE Denis, 1991, *Pluies et formations nuageuses sur l'Amérique isthmique. Essai de climatologie dynamique satellitaire*.
- BRET Bernard, 2000, *Justice et territoire, essai d'interprétation du Nordeste du Brésil*.
- SCHEINOWITZ Abraham, 2001, *Le rôle de l'État dans le développement de l'agglomération de Salvador et de sa région*.

Autres espaces, comparaisons, localisations multiples

- RAINAUD Armand, 1893, *Le continent austral. Hypothèses et découvertes*.
- BRUNHES Jean, 1902, *L'irrigation. Ses conditions géographiques, ses méthodes, son organisation dans la péninsule ibérique et dans l'Afrique du Nord : étude de géographie humaine*.
- MALAUURIE Jean, 1962, *Thèmes de recherche géomorphologique dans le nord-ouest du Groenland*.
- GALIBERT Gérard, 1965, *La haute montagne alpine. L'évolution actuelle des formes dans les hauts massifs des Alpes et dans certains reliefs de comparaison à l'exclusion des montagnes désertiques*.
- LACROIX-SAVEY Suzanne, 1975, *L'industrie française de l'aluminium en France et à l'étranger*.
- SIMON Gildas, 1978, *L'espace des travailleurs algériens en France : structures et fonctionnement d'un champ social international*.
- LACOSTE Yves, 1979, *Unité et diversité du Tiers Monde. Une analyse géographique*.
- CARRIÈRE Pierre, 1981, *La modernisation de deux agricultures (en Union soviétique et Languedoc-Roussillon) 1955-1980*.
- HAKIM Bahzad, 1982, *Recherches hydrologiques et hydrochimiques sur quelques karsts méditerranéens. Liban, Syrie, Maroc*.
- CAZES Georges, 1983, *Le tourisme international dans le Tiers Monde : la problématique géographique*.
- MAILLARD Jean-Claude, 1983, *Le marché international de la banane, étude géographique d'un « système commercial »*.
- CHARVET Jean-Paul, 1984, *Les pôles de production de grains des latitudes tempérées. Analyse géographique de quelques exemples*.
- GHORRA-GOBIN Cynthia, 1985, *Les régions urbaines de Los Angeles et Paris. Étude comparée de modes de gestion de l'espace*.
- DALONGEVILLE Rêmi, 1986, *Formes de corrosion et de construction organogène des littoraux calcaires de Méditerranée. Termes de comparaison pris en mer Rouge*.
- FOUCHER Michel, 1986, *Fronts et frontières des États du Tiers Monde. Étude de géographie géopolitique*.
- POMEL René-Simon, 1986, *Morphologie volcanique et paléoclimatologie des îles Canaries. Comparaison avec d'autres milieux volcaniques insulaires (îles de la mer Tyrrhénienne et de la mer Égée, île de La Réunion)*.
- BARDINET Claude, 1987, *Télétection, environnement et urbanisation : de l'image globale aux objets géographiques. Application à l'impact de l'urbanisation sur les paysages en Afrique et en Chine*.
- FRANCOU Bernard, 1987, *L'ébouilisation en haute montagne. Alpes (2 000 m-3 000 m) et Andes (4 600 m-5 500 m)*.
- BEAUDOU Alain Gérard, 1988, *Recherche d'un système d'information pour le milieu physique. Une méthode de saisie et de traitement des données géopolitiques appliquées aux régions tropicales*.
- CLÉMENT P., 1989, *Processus d'érosion et évolution du relief : exemples sous climats tempérés à hivers froids (Appalaches du Québec, Suède centrale)*.
- TABEAUD Martine, 1989, *L'Atlantique tropical austral : l'eau atmosphérique et le climat en milieu océanique*.
- DE BRUM FERREIRA Denise, 1990, *Le climat de l'Atlantique oriental, des Açores aux îles du Cap-Vert : contribution à l'étude du système océan-atmosphère*.
- LEBIGRE Jean-Michel, 1990, *Les marais maritimes du Gabon et de Madagascar. Contribution géographique à l'étude d'un milieu naturel tropical*.
- MAIRE Richard, 1990, *Recherches géomorphologiques et spéléologiques sur les karsts de haute montagne (Europe, Méditerranée, Moyen-Orient, Andes, Nouvelle-Guinée)*.
- DELANNOY Jean-Jacques, 1997, *Recherches géomorphologiques sur les massifs karstiques du Vercors et de la transversale de Ronda*.
- BORD Jean-Paul, 1998, *Le monde arabe : des espaces géographiques aux représentations cartographiques*.

Autres

- GALLOIS Lucien, 1890, *Les géographes allemands de la Renaissance*.
- THALAMAS Amédée, 1921, *La géographie d'Ératosthène*.
- LIBAULT André, 1961, *Les mesures sur les cartes et leur incertitude*.
- CLAVAL Paul, 1970, [Ensemble de travaux].
- GOTTMANN Jean, 1970, [L'œuvre publiée].
- EMSALEM René, 1971, *Ensemble de travaux relatifs à la climatologie*.
- BROC Numa, 1972, *La géographie des philosophes : géographes et voyageurs français du XVIII^e siècle*.
- MAINGUET Monique, 1972, *Le modelé des grès. Problèmes généraux*.
- RIMBERT Sylvie, 1972, *Contribution à la méthodologie cartographique et à l'observation des paysages urbains*.
- PICHERAL Henri, 1975, *Espace et santé : essai de géographie médicale*.
- BAILLY Antoine, 1977, *La perception de l'espace urbain : les concepts, les méthodes d'étude, leur utilisation dans la recherche géographique*.
- WIEBER Jean-Claude, 1977, *Dynamique érosive et structure des paysages (essai d'une approche méthodique)*.
- HÉRISSON Yvonne, 1978, *Contribution à l'étude de l'influence du climat sur la physiologie et l'activité humaine*.
- NICOLAS-OBADIA Georges, 1978, *L'axiomatisation de la géographie. Préliminaire à une histoire de l'espace agricole vaudois*.
- DAHMANI Mohamed, 1979, *Élaboration rationnelle ou irrationnelle des ressources naturelles*.
- BONNAUD Pierre, 1980, *Terres et langages, peuples et régions*.
- SPECKLIN Robert, 1980, *La géographie de la France dans la littérature allemande (1870-1940)*.
- RONCAVOLO Marcel, 1981, *Recherches de géographie sociale sur les villes à l'âge industriel*.
- BAKIS Henry, 1983, *Télécommunications et organisation de l'espace*.
- BRUNET Hervé, 1984, *Le rôle des transports dans l'aménagement régional et le développement. Étude géographique. Analyse spatiale de l'équation maritime*.
- CAUVIN Colette, 1984, *Espaces cognitifs et transformations géographiques. Les conditions de la comparaison des espaces cognitifs : de la carte aux configurations. Exemples de l'espace strasbourgeois*.
- ROLLAND-MAY Christiane, 1984, *Les espaces géographiques flous*.
- BOCQUET Gérard, 1985, *Hydrologie de montagne et aménagement. L'analyse du phénomène torrentiel pour la connaissance des comportements hydrologiques appliquée à une gestion des ressources en eau*.
- BROCHU Michel, 1985, *Recherches en aménagement du territoire, en glaciologie fluviale, marine et continentale, sur le Quaternaire (glaciaire et périglaciaire) en géomorphologie et tectonique*.
- VACHON M., 1985, *La topographie auxiliaire de l'histoire. Essai pour une recherche méthodologique. Ses applications aux itinéraires de Jehanne-la-Pucelle*.
- BUCHER Alain, 1986, *Recherches sur les poussières minérales d'origine saharienne*.
- YERASIMOS Stéphane, 1986, *Les voyageurs dans l'empire Ottoman (XIV^e-XVI^e siècles). Bibliographie, itinéraires et inventaire des lieux habités*.
- BRUGÈRE-LOUDIN Marie-France, 1987, *Variations spatiales et temporelles des données Landsat MSS : l'analyse en composantes principales appliquée à leur étude*.
- LE BERRE Maryvonne, 1987, *De l'induction à la modélisation systémique en géographie*.
- THOMAS Yves François, 1987, *Approche par télédétection de la turbidité des eaux littorales. Étude de cas*.
- BARRAT Jacques, 1992, *Géographie des médias*.
- CARREGA Pierre, 1992, *Topoclimatologie et habitat*.
- CLAUDEVILLE Xavier, 1992, *Mouvements d'eau dans les sols et sous-sols selon les grands types de terrains et possibilités de contrôler les apports des nappes*.
- LÉVY Jacques, 1993, *L'espace légitime. Sur la dimension géographique de la fonction politique*.
- SOUBEYRAN Olivier, 1993, *Aux fondements de la géographie humaine et de l'aménagement au tournant du siècle dernier*.
- TARLET Jean-Henri, 1997, *Intégration des données de l'environnement naturel dans l'aménagement et la gestion de l'espace par la méthode de planification écologique*.

La présente bibliographie vise à illustrer la diversité de la production géographique française, sans se limiter aux références des ouvrages cités dans ce livre, mais sans non plus être proposée comme une sélection des meilleurs ouvrages. Les premières rubriques générales (sur les « usuels », les introductions à la géographie, les ouvrages portant sur l'histoire de la géographie française au XX^e siècle, les textes qui ont cherché à penser le champ de la géographie) sont relativement exhaustives, tandis que les rubriques suivantes, consacrées à des espaces puis à des thèmes, ne donnent, en raison des limites de place d'un tel ouvrage, qu'un échantillon de l'ensemble de la production. Les contours assez larges de ces rubriques tiennent à une volonté d'éviter la subdivision de la géographie en des sous-champs trop étroits qui s'appliqueraient mal à la présentation sur un siècle d'un domaine dont les orientations et les thèmes ont beaucoup évolué. L'ordre alphabétique ainsi que le souci de donner à la fois des références récentes et des références plus anciennes créent des effets de juxtaposition (parfois étranges) dont les auteurs sont bien conscients.

Si quelques revues sont brièvement présentées plus loin, les articles de revues ont été exclus de cette bibliographie, qui se limite donc aux livres (un certain nombre des ouvrages anciens cités ici sont malheureusement épuisés) et à quelques sites Web de référence. L'absence de rayon dédié à la géographie dans les librairies (souvent déplorée par les géographes) désigne encore la section de géographie des bibliothèques universitaires comme le meilleur lieu pour prendre une vue d'ensemble du champ, mais quelques sites Web s'imposent de plus en plus comme des points d'entrée privilégiés dans celui-ci.

Revues et sites Internet

Il n'existe pas en France de revue de vulgarisation universitaire dédiée à la géographie, comparable à celle que publient les éditions du Seuil pour la discipline dont elle est issue (le mensuel *L'Histoire*, débuté en 1978). Le magazine grand public consacré à l'ailleurs et au voyage, *Géo* (mensuel tirant à plusieurs centaines de milliers d'exemplaires, débuté en 1979), propose des reportages photographiques qui prolongent une tradition d'exploration et de découverte antérieure à la géographie universitaire et bien distincte de celle-ci ; la revue *Sciences Humaines* (mensuel de vulgarisation sur les sciences humaines, débuté en 1990), inclut la géographie dans son domaine, mais celle-ci n'y est qu'une fraction d'un éventail de savoirs très large. En fait, la vulgarisation de la géographie universitaire s'est développée à partir des années 1990 à travers le festival de Saint-Dié-des-Vosges et les « cafés géo » (voir plus bas).

Les revues de la géographie où se publie la géographie dont il est question dans ce livre sont essentiellement universitaires : si le *Bulletin de la Société de Géographie de Paris* (devenu *Acta Geographica* en 1947) est progressivement passé d'une géographie d'explorateurs à une géographie universitaire (en rapport avec l'évolution de la Société elle-même), le fait majeur du XX^e siècle est l'éclosion de tout un ensemble de revues de géographie, qui a accompagné l'institutionnalisation de la discipline à l'université à partir de la fin du XIX^e siècle. Les *Annales de géographie* (publiées par les éditions Armand Colin, depuis 1891), ont été

suivies, dans les grandes villes de province, par la création de revues liées aux nouveaux instituts de géographie, comme la *Revue de Géographie Alpine* (Grenoble, depuis 1913) ou les *Études rhodaniennes* (Lyon, 1927 ; rebaptisée *Revue de Géographie de Lyon* en 1942, puis *Géocarrefour*). Deux revues liées à l'enseignement secondaire ont également vu le jour : celle développée à partir du bulletin de l'Association des Professeurs d'Histoire et de Géographie (*Historiens & Géographes*) et celle qui vise à diffuser les résultats de la recherche auprès des enseignants du secondaire, *L'Information géographique* (depuis 1936).

De nouvelles revues sont encore apparues depuis les années 1970, en rapport avec le renouvellement de la discipline : *L'Espace géographique*, revue créée par Roger Brunet (chez l'éditeur Doin, depuis 1972, et chez Belin depuis 1996), est un pôle important de réflexion méthodologique en langue française sur la géographie. *EspacesTemps*, revue créée par la section Histoire et Géographie de l'École normale supérieure de l'enseignement technique (ENSET, à Cachan, à partir de 1975 ; rebaptisée *EspacesTemps. Les Cahiers* depuis), est un pôle de réflexion sur l'histoire, la géographie et les sciences sociales, qui conserve une orientation nettement interdisciplinaire. La revue *Hérodote*, créée par Yves Lacoste (aux éditions François Maspéro, en 1976, devenues La Découverte au début des années 1980, la revue ayant elle-même été rebaptisée *Hérodote. Revue de géographie et de géopolitique*, en 1982), s'attache à faire la défense et l'illustration d'une géographie éclairant la dimension spatiale des rapports de force entre groupes sociaux et entre États. *Mappemonde*, revue créée par Roger Brunet

dans le cadre de la Maison de la géographie du GIP Reclus, est un lieu de réflexion sur la cartographie et l'iconographie géographique (publiée en couleurs dès son premier numéro, en 1986, elle a abandonné le support papier en 2004 pour devenir *M@ppemonde*, exclusivement publiée sur Internet). *Espaces et cultures*, revue créée par Paul Claval en 1992 (publiée aux éditions L'Harmattan), explore la dimension culturelle des rapports entre les hommes et leurs espaces et milieux. *Cybergéo. Revue européenne de géographie*, revue électronique créée par Denise Pumain en 1996, est axée sur l'analyse spatiale et l'histoire/épistémologie de la géographie tout en étant généraliste. Pour des liens vers un grand nombre de sites Web de revues de géographie françaises et étrangères, consulter justement la « revue des sommaires » de cette revue : www.cybergegeo.presse.fr

Les sites des revues donnent de plus en plus la liste de leurs anciens numéros, et parfois leurs sommaires et des résumés ; certaines, comme *Cybergéo* ou *Mappemonde* sont entièrement disponibles en ligne ; *EspacesTemps*, à côté de la revue (*Les Cahiers*), a développé un site Web largement ouvert sur l'actualité des sciences sociales.

Quelques organisations, officielles ou non, développent des sites Web de plus en plus riches, par exemple celui des « cafés géo » qui tend à devenir le média de vulgarisation qui manquait jusqu'ici à la géographie universitaire :

PRODIG (Pôle de Recherche pour l'Organisation et la Diffusion de l'Information Géographique) : issu pour partie du laboratoire INTERGÉO, ce laboratoire garde une mission documentaire

qui consiste, outre la compilation de la Bibliographie géographique internationale (née comme « Bibliographie géographique », dès 1893, et publiée pendant les 20 premières années par les *Annales de géographie*, avant d'être prise en charge par l'Association de géographes français (AGF) puis par le CNRS), en la centralisation d'informations sur la géographie française (visiter le portail « Infogeo ») : actualité des conférences et colloques, répertoires (en particulier le *Répertoire des géographes français* – la dernière édition date de 2002, et n'est pas disponible en ligne, mais la liste des enseignants de chaque département universitaire de géographie est disponible sur Infogeo), diffusion de la *Lettre Intergéo* (créée au milieu des années 1960 par Anne-Marie Briend, cette revue d'information sur la géographie universitaire française est désormais entièrement électronique) <http://prodig.univ-paris1.fr/umr/Cybergéo> : voir ses rubriques « Autres sites favoris », « Actualités », etc. www.cybergegeo.presse.fr

Comité national français de Géographie (CNFG) : créé en 1920, le CNFG est le comité français de l'Union Géographique Internationale (UGI), auquel peuvent adhérer les géographes titulaires d'une thèse : <http://cnfg.univ-paris1.fr>

Maison de la géographie de Montpellier : si le GIP Reclus qu'elle hébergeait a cessé d'exister (il a fonctionné comme un groupement scientifique de 1984 à 1997), son site Web garde la mémoire de ses réalisations et héberge les sites des revues *L'Espace géographique* et *Mappemonde*, <http://www.mgm.fr>

Festival international de géographie de Saint-Dié-des-Vosges (FIG) : organisé depuis 1990 dans une petite ville des Vosges, c'est le grand événement annuel dédié à la géographie, où pendant quelques jours, à la fin du mois de septembre, le grand public (plusieurs dizaines de milliers de visiteurs chaque année) peut découvrir la géographie universitaire, par des grandes conférences, des débats, un salon du livre et de nombreuses autres animations. L'académie de Reims met en ligne les actes du festival depuis 1999 : <http://xxi.ac-reims.fr/fig-st-die/>

Cafés géographiques : mouvement de promotion de la géographie organisant des conférences-débats par des spécialistes dans un certain nombre de villes, qui s'est développé à partir de la fin des années 1990 : le site Web annonce les rencontres à venir et donne le compte rendu de ceux qui ont déjà eu lieu ; s'y ajoutent des comptes rendus de livres, des critiques de films, des réflexions sur l'actualité, etc. Ce mouvement en réseau est organisé de manière fédérale par l'Association des cafés géographiques présidée par Gilles Fumey : www.cafe-geo.net

Ressources pédagogiques (enseignement)

Avec l'introduction de la géographie dans l'enseignement secondaire, une production abondante de manuels scolaires, cartes murales pour la classe, atlas, s'est développée dès les années 1860. Parmi cette production, on peut signaler, aux éditions Armand Colin, la série des cartes murales Vidal-Lablache (dès 1885) et l'*Atlas général* Vidal-Lablache (1894) qui ont connu un grand succès et qui ont marqué le lien entre travail universitaire et enseignement scolaire.

Aujourd'hui encore, l'enseignement de la géographie dans le secondaire donne lieu à la production de manuels de géographie pour chacune des classes du collège et du lycée. Une dizaine d'éditeurs produisent ces manuels (Belin, Hatier, Nathan...) dont certains sont de grande qualité. Cette littérature d'accès facile présente de manière succincte, avec des mots simples et une riche illustration les contenus de connaissance des programmes nationaux définis par le ministère de l'Éducation nationale. L'association de la géographie à l'histoire dans l'enseignement explique qu'il existe des manuels regroupant l'histoire et la géographie. La plupart des éditeurs proposent des cédéroms de documents pédagogiques tirés de ces manuels. Le site web du Service culture éditions ressources pour l'Éducation nationale (SCÉRÉN-CRDP) met en ligne, à l'intention des enseignants, des versions électroniques des brochures administratives de la série « Programmes », qui présentent les contenus et la façon dont ils doivent être transmis :

<http://www.cndp.fr>: voir, dans la « cyberlibrairie », la rubrique « publications administratives » (la consultation du site web « Géoconfluences » présenté à la fin de cette rubrique semble plus facile pour prendre connaissance des programmes).

À côté de l'édition privée des manuels scolaires, il convient de citer la collection « La documentation photographique » de La Documentation française, depuis 1949, qui propose des dossiers sur des grandes questions d'histoire et de géographie, préparés par des universitaires à destination des enseignants du secondaire. Ceux-ci y trouvent non seulement des mises au point synthétiques, mais aussi des collections de documents iconographiques utilisables pour leur enseignement (l'ancienne série rassemblait dans une chemise cartonnée un fascicule de texte et des documents iconographiques, également proposés sous forme de diapositives; la nouvelle série se présente sous la forme d'un livret rassemblant texte et documents iconographiques, également proposés sous forme de transparents projetables). « La documentation photographique », La Documentation française, depuis 1949, issn 0758-2404.

Autre publication nationale visant à mettre à la disposition des enseignants du secondaire un corpus iconographique de qualité, l'*Atlas du relief terrestre* publié par l'Institut géographique national (IGN) en 1956 est un recueil d'extraits de cartes topographiques commentés, qui présentait les différents types de formes du relief terrestre. Un *Nouvel Atlas des formes du relief* a été publiée en 1985 par les éditions Nathan (avec le soutien

de divers organismes publics), qui repose, comme le premier, sur l'association de la photographie aérienne et de la cartographie en courbes de niveau; la présentation des deux éditions est d'ailleurs la même (un classeur grand format, dont la reliure à anneaux permet la consultation comme un livre ou la manipulation d'un document séparé du reste du classeur).

Le *Nouvel Atlas* n'en est pas moins sensiblement différent du premier: ajout d'un chapitre sur l'imagerie spatiale donnant des exemples d'images obtenues par différents vecteurs, abandon du procédé stéréoscopique (des lunettes pour la vision en relief étaient logées dans la reliure de l'édition de 1956 pour visionner les stéréogrammes assez nombreux), inventaire des types de formes plus systématique, avec des exemples pris dans le monde entier et non plus seulement dans les territoires français (métropole et colonies, en rapport avec les missions effectuées par l'IGN), et édition bilingue français-anglais (traduction en anglais des commentaires des images en fin de volume). Il n'existe pas de version électronique de cet ouvrage pour l'instant.

En matière d'offre multimédia *off-line* (interactive et vidéo), on se contentera de signaler deux collections:

La collection de cédéroms interactifs « Terre des villes » (publiée chez Belin), qui propose des monographies de villes reconstituant l'histoire de leur développement, de leur naissance à nos jours. Déjà 5 titres parus: « Paris », « San Francisco » (en 2002); « Naples », « Hong Kong », « Rome » (en 2003).

« Le dessous des cartes » : de brefs cours audiovisuels présentant les données fondamentales (géographiques, historiques, économiques) de situations géopolitiques à travers le monde au moyen de cartes à différentes échelles. Si le créateur de l'émission, Jean-Christophe Victor, est au départ un spécialiste de relations internationales, il n'en montre pas moins un souci constant, dans ses analyses, de rappeler les contraintes inhérentes aux lieux et aux configurations géographiques. Créée pour la télévision en 1990, cette émission est commercialisée depuis 2003 sous forme de DVD-vidéo rassemblant chacun une douzaine d'émissions autour d'un thème ou d'une région du monde. Déjà 5 DVD parus (éditeur : GCTHV ; DVD-vidéo zone 2) : « Géopolitique et religion » ; « Une planète en sursis » (en 2003) ; « L'Europe, le Moyen-Orient » (en 2004) ; « Les États-unis » (en 2005).

Enfin, un site web destiné à mettre à disposition des ressources documentaires pour les enseignements :

le site Géoconfluences, proposé par la Direction de l'Enseignement scolaire (DESCO) du ministère de l'Éducation nationale, de l'Enseignement supérieur et de la recherche et l'École normale supérieure lettres et sciences humaines (Lyon) présente les programmes de l'enseignement secondaire, propose des dossiers de mise au point sur des questions de géographie, un glossaire des notions... <http://geoconfluences.ens-lsh.fr>

Livres

Du côté des livres, la tendance générale dans l'édition est à la multiplication des titres comme dans le reste de l'édition. Pourtant, la géographie est peu présente dans l'édition générale (par exemple, dans les grandes collections de poche) : certains livres qui pourraient, au vu de leur titre ou du sujet qu'ils traitent, être considérés comme « de la géographie » ont peu – ou pas – à voir avec elle, et si les collections de géographie se sont développées et multipliées dans le dernier tiers du XX^e siècle, ce développement s'est en réalité surtout effectué dans le cadre de l'édition universitaire. Il est une catégorie éditoriale à laquelle la discipline semble avoir beaucoup contribué cependant : des séries de grands volumes illustrés sur la France, l'Europe, le Monde, entre ouvrages de référence pour la communauté savante et beaux-livres produits par les géographes pour le public.

Publications d'intérêt géographique

Si un Julien Gracq fait partager aux lecteurs de ses récits une sensibilité paysagère fortement marquée par sa formation de géographe, dont ses lecteurs ignorent généralement la rigueur (n'est-il pas l'élève attentif d'Emmanuel de Martonne ?), un certain nombre de publications d'intérêt géographique qui sont volontiers assimilées à de la géographie, ne sont pas le fait de la géographie universitaire dont il est question dans cet ouvrage, et n'ont pas d'ailleurs le projet d'y contribuer. Parmi elles, quatre méritent d'être présentées ici : la collection « Terre humaine »

des éditions Plon; le livre de photographie *La Terre vue du ciel* de Yann Arthus-Bertrand (éditions La Martinière); les recueils de statistiques publiés chaque année sur les pays du monde; les guides de voyage.

La célèbre collection «Terre humaine» (créée et dirigée par Jean Malaurie, chez Plon, depuis 1955) n'a pas pour projet de dresser un tableau géographique de la planète, puisque si le fondateur de la collection était au départ géographe, ce que nous offre ce monument de l'édition française est une collection de témoignages sur des univers humains (au départ, des sociétés archaïques confrontées aux civilisations modernes), offrant donc des éclairages ethnographiques sur la diversité humaine plutôt qu'un tableau de l'organisation spatiale de la surface terrestre, et les seuls livres de géographes de la collection sont à ce jour celui de son fondateur, Jean Malaurie (*Les Derniers Rois de Thulé*, 1955), et celui de Pierre Gourou (*Terres de bonne espérance. Le Monde tropical*, 1982).

Le beau livre de photographies de Yann-Arthus Bertrand (*La Terre vue du ciel*, 1999; 2002 pour la 2^e édition), grand succès de librairie dès sa sortie, nous offre un kaléidoscope de photographies de paysage prises d'hélicoptère dans plusieurs dizaines de pays dans les années 1990, dont l'approche très esthétisante, par ses effets de graphisme, transforme des paysages réels en énigmes visuelles. Mais l'élucidation de celles-ci par le texte d'accompagnement vise moins à donner une lecture géographique du monde qu'à souligner la vulnérabilité de la planète.

À part les «Images économiques du monde» (publiées à partir de 1956 par les éditions SEDES-CDU sous la direction de Jacqueline Beaujeu-

Garnier et André Gamblin, et aujourd'hui publiées par les éditions Armand Colin), les ouvrages publiés annuellement pour offrir des statistiques à jour et un panorama mondial sur les grandes questions économiques, géopolitiques et sociales, ne sont pas le fait de géographes universitaires, mais sont plutôt mis en œuvre par des équipes liées à la presse d'actualité (le «Bilan du Monde» publié par le quotidien *Le Monde* depuis 1975; «L'État du monde» publié depuis 1981 par les éditions La Découverte; «Le monde en [telle année]» publié par l'hebdomadaire *Courrier international* depuis 2004).

La géographie est une invitation au voyage et les guides de voyage sont assurément porteurs d'un savoir géographique; on a volontiers souligné, par exemple, le caractère formateur pour Élisée Reclus (qui est en quelque sorte le dernier géographe français d'avant la géographie universitaire), des années qu'il a passées chez Hachette à travailler à la préparation des *Guides Joanne*. Pourtant, si l'industrie des guides touristiques a, dans la première moitié du XX^e siècle, pu solliciter les géographes universitaires pour la préparation de ses guides (en leur confiant la tâche d'en rédiger les «introductions géographiques», en particulier pour les *Guides Bleus* qui ont succédé aux *Guides Joanne*), cette tradition semble perdue aujourd'hui: les «guides touristiques» ont bien peu de rapport avec la géographie universitaire.

Thèses d'État

La production de recherche géographique a reposé largement sur la thèse d'État. Cette formule, qui a régné jusqu'aux années 1960-1970, consistait à consacrer de longues années à la réalisation d'un chef-d'œuvre qui devait faire date dans la discipline – à certains égards, elle a freiné le développement des publications en géographie, puisque la divulgation des premiers résultats était réprouvée. En un siècle, cette production a atteint plus de 800 travaux, dont on a dressé l'inventaire ici (voir la liste des thèses d'État de géographie soutenues de 1890 à 2002, p. 169). Parmi ces thèses, certaines ont fait date, comme celles d'Albert Demangeon sur la Picardie (1905), de Jules Sion sur les paysans de Normandie (1907), de Max. Sorre sur les Pyrénées orientales (1913), de Pierre Gourou sur les paysans du delta tonkinois (1936), de Max. Derruau sur la Grande Limagne (1949), de Pierre Monbeig sur le front pionnier brésilien (1952), de Étienne Juillard sur la vie rurale dans la plaine de Basse Alsace (1953), de Jean Labasse sur les capitaux et la région (1953), de Michel Rochefort sur l'organisation urbaine de l'Alsace (1960), de Renée Rochefort sur le travail en Sicile (1961), de Roger Coque sur la Tunisie pré-saharienne (1962), de Raymond Dugrand sur les rapports villes-campagnes en bas Languedoc (1963), de Paul Pélissier sur les paysans du Sénégal (1966), de Jean Gallais sur le delta intérieur du Niger (1968) etc.

Collections de géographie

L'évolution de l'effectif de la communauté des géographes, dont on a souligné dans ce livre qu'il passe de quelques dizaines dans le premier vingtième siècle à plusieurs centaines aujourd'hui, permet de comprendre la trajectoire de l'édition de géographie. Dans la première moitié du XX^e siècle, les collections de géographie lancées par différents éditeurs furent souvent arrêtées alors qu'elles ne comptaient encore que quelques titres (« Géographie pour tous » chez Fayard, « Bibliothèque géographique » chez Payot, « Tous les pays du monde » chez Bordas). Si la collection « Géographie humaine » des éditions Gallimard, dirigée par Pierre Deffontaines, est une exception notable, dans les années 1930-1950, il convient de souligner que la trentaine d'études de géographie thématique qu'elle a proposées (certaines pionnières), n'ont pas toutes été préparées par des géographes.

À la fin du XX^e siècle, un certain nombre de collections de géographie ont vu le jour, dont les auteurs sont au contraire tous géographes universitaires ; on peut citer la collection « Géographies en liberté » des éditions L'Harmattan (depuis 1990), la collection « Géographiques » des éditions Reclus (depuis 1990), la collection « Villes » des éditions Anthropos (depuis 1992), la collection « Mappemonde » des éditions Belin (depuis 1997), la collection « D'autre part » des éditions Bréal (depuis 2002).

Manuels universitaires

Au sein de l'édition de géographie, l'édition universitaire emporte la part du lion. Certes, les collections de géographie évoquées précédemment veulent toucher un public qui n'est pas strictement universitaire ou étudiant. Mais, il faut souligner que l'essentiel de l'offre éditoriale, en nombre de titres, est constitué par les titres publiés dans des encyclopédies de poche et surtout les manuels, qui proposent respectivement de faire le point sur une question assez précise ou de balayer un champ ou un sous-champ (géographie physique ; géographie humaine ; géomorphologie littorale ; géographie agraire ; géographie de la population ; géographie des transports...) en étant plus systématique dans l'exposé et dans les références bibliographiques citées. Un peu à part (exclus de cette bibliographie) sont les manuels publiés en nombre croissant depuis les années 1990, qui font rapidement le point sur les questions mises au programme des concours nationaux qui recrutent les professeurs d'histoire-géographie de l'enseignement secondaire (ces programmes s'énoncent sous la forme de grandes « questions » qui changent tous les deux ans ; le fait que la géographie de la France soit toujours au programme de ces concours explique l'abondance des titres qui lui sont consacrés).

Les encyclopédies de poche proposent de faire le point sur une question assez précise dans un petit volume. Il s'agit, par exemple, de la « collection Armand Colin » des éditions Armand Colin, à partir des années 1930, ou de la collection « Que sais-je ? » des Presses universitaires de France, à partir

des années 1940. Si celle-ci est toujours vivante, le genre a par ailleurs continué de prospérer dans le second XX^e siècle : collection « Découvertes » des éditions Gallimard (depuis 1986) ; collection « Idées reçues » des éditions Cavalier Bleu (depuis 2001) ; la collection « Les Essentiels Milan » des éditions Milan (depuis 1995).

Les manuels universitaires concentrent l'essentiel de l'offre de titres de géographie. La collection « U-série géographie » des éditions Armand Colin existe depuis 1968 et a repris en 1995 la « Collection géographie » qu'avaient développée les éditions Masson depuis 1974 (les éditions Armand Colin ont beaucoup accompagné le développement de la géographie universitaire, avec les *Annales de géographie* ou la *Géographie universelle* Vidal-Gallois). Colin publie d'ailleurs une collection de manuels plus petits que la collection « U », qu'elles ont reprise aux éditions SEDES en 2001 (collection « Campus - géographie », lancée en 1998). Ce créneau des petits manuels d'initiation est d'ailleurs celui où les titres se multiplient le plus, à la fin du XX^e siècle, tandis que la taille des manuels de référence (du type « U », Armand Colin) se réduit, l'époque des collections de gros ouvrages semblant révolue. La « Géographie économique et sociale » des éditions Marie-Thérèse Génin (diffusion Librairies Techniques) sous la direction d'André Chollet, dans les années 1950-1960 est un exemple : la quinzaine de titres de la collection développait un plan systématique (qui, certes, changea entre la fin des années 1940 et les années 1960) que n'ont plus les collections d'aujourd'hui, et ses ouvrages faisaient plusieurs centaines de pages. Un fait révélateur de ce que l'édition

universitaire d'aujourd'hui privilégie les petits manuels destinés aux étudiants des premières années (plus nombreux !) est le nombre des collections de ce genre qui ont été lancées dans les années 1990 : collection « Major » aux Presses universitaires de France depuis 1992 ; collection « Fac-Géographie » chez Nathan Université, depuis 1993 ; collection « Carré-Géographie », chez Hachette Supérieur, depuis 1994...

**Beaux-livres :
entre références universitaires
et vulgarisation**

Il existe une tradition éditoriale de beaux livres en géographie (en particulier régionale), publiés en série de grands volumes. Ce sont typiquement des géographies illustrées de la France, de l'Europe ou du monde.

Si les séries consacrées à l'Europe ont été les moins nombreuses, de nombreux tableaux du monde ou de la France ont été proposés au XX^e siècle. Le début du siècle voyait la parution de la monumentale fresque historique et géographique d'Élisée Reclus intitulée *L'Homme et La Terre* (1905-1908), publiée par la Librairie universelle. Parmi les tableaux géographiques du monde du siècle passé, il faut bien sûr citer les *Géographies universelles* Vidal de La Blache-Gallois (1927-1948), chez Armand Colin, et RECLUS (1990-1996), chez Belin, qui ont été des grandes œuvres collectives de la géographie universitaire française (on détaille seulement cette dernière ci-dessous). Parmi les tableaux de la France,

outre le *Tableau de la géographie de la France* de Vidal de la Blache (1903 ; 1908 pour l'édition illustrée chez Hachette) la *Géographie de la France* de Jean Brunhes (en deux volumes, 1920 et 1926, chez Plon-Nourrit), il faut citer l'*Atlas aérien* dirigé par Pierre Deffontaines et Mariel Jean-Brunhes Delamarre (5 volumes, 1955-64, chez Gallimard), *Découvrir la France* (collection publiée en 112 fascicules hebdomadaires réunis en 7 volumes, 1972-74, chez Larousse, sous la direction de Roger Brunet), l'*Atlas et géographie de la France moderne* dirigé par Louis Papy (16 volumes, 1977-83, chez Flammarion).

Ces productions, si elles semblent relever d'une entreprise de vulgarisation par leur présentation (volumes reliés, iconographie riche), n'en sont pas moins préparées par les meilleurs géographes universitaires, et sont donc à la fois des livres offerts au public et des ouvrages de référence pour la communauté des géographes eux-mêmes.

Atlas

Production emblématique par excellence de la géographie, les séries d'atlas jalonnent le développement de la géographie en France. Outre l'*Atlas général Vidal-Lablache* qui a connu de nombreuses rééditions jusqu'aux années 1950, il convient de signaler l'*Atlas de France* publié dans les années 1930 sous l'égide du CNFG, puis les grands atlas régionaux publiés dans les années 1960. La production contemporaine liée à la recherche comprend l'*Atlas de France* lancé

dans le cadre du GIP RECLUS et publié en 1995-2001, ainsi que les nombreux atlas nationaux produits en général sur la base d'une coopération entre la Maison de la géographie de Montpellier et des géographes du pays concerné.

Géographie universelle

La collection «Géographie universelle» dirigée par Roger Brunet et publiée aux éditions Belin, Paris/Reclus, Montpellier entre 1990-1996 comprend les volumes suivants :

- BRUNET Roger, DOLLFUS Olivier (dir.), *Mondes nouveaux*, Belin, Paris/Reclus, Montpellier, 1994, 480 p., isbn 2-7011-1665-1
- FERRAS Robert, PUMAIN Denise, SAINT-JULIEN Thérèse (dir.), *France, Europe du Sud*, Belin, Paris/Reclus, Montpellier, 1991, 480 p., isbn 2-7011-1666-2
- BATAILLON Claude, DELER Jean-Paul, THÉRY Hervé (dir.), *Amérique latine*, Belin, Paris/Reclus, Montpellier, 1991, 448 p., isbn 2-7011-1667-8
- BAILLY Antoine, DOREL Gérard, RACINE Jean-Bernard, VILLENEUVE Paul (dir.), *États-Unis, Canada*, Belin, Paris/Reclus, Montpellier, 1994, 480 p., isbn 2-7011-1668-6
- DUBRESSON Alain, MARCHAND Jean-Yves, RAISON Jean-Pierre (dir.), *Les Afriques au Sud du Sahara*, Belin, Paris/Reclus, Montpellier, 1994, 480 p., isbn 2-7011-1669-4
- GENTELLE Pierre, PELLETIER Philippe (dir.), *Chine, Japon, Corée*, Belin, Paris/Reclus, Montpellier, 1994, 480 p., isbn 2-7011-1664-3

- DURAND-DASTÈS François, MUTIN Georges (dir.), *Afrique du Nord, Moyen-Orient, Monde indien*, 480 p., Belin, Paris/Reclus, Montpellier, 1995, isbn 2-7011-1671-6
- ANTHEAUME Benoît, BONNEMAISON Joël, BRUNEAU Michel, TAILLARD Christian (dir.), *Asie du Sud-Est, Océanie*, Belin, Paris/Reclus, Montpellier, 1995, 480 p., isbn 2-7011-1670-8
- BRUNET Roger, REY Violette (dir.), *Europes orientales, Russie, Asie centrale*, Belin, Paris/Reclus, Montpellier, 1996, 477 p., isbn 2-7011-1673-2
- MARCHAND Jean-Pierre, RIQUET Pierre (dir.), *Europe du Nord, Europe médiane*, Belin, Paris/Reclus, Montpellier, 1996, 480 p., isbn 2-7011-1672-4

Dictionnaires et encyclopédies

- Hypergeo
<http://hypergeo.free.fr/>
- NB : Parmi les dictionnaires mentionnés ci-dessous, le *Dictionnaire de géopolitique* dirigé par Yves Lacoste porte sur des espaces et des lieux particuliers (surtout des États); les autres traitent des types d'objets et des notions de la géographie.
- BAILLY Antoine, FERRAS Robert, PUMAIN Denise (dir.), *Encyclopédie de géographie*, Economica, Paris, 1992, 1132 p., isbn 2-7178-2330; rééd. (2^e éd.) 1995, 1167 p., isbn 2-7178-2899-0
- BRUNET Roger, FERRAS Robert, THÉRY Hervé (dir.), *Les Mots de la géographie. Dictionnaire critique*, La Documentation française,

- Aubervilliers/Reclus, Montpellier, 1992, 470 p., isbn 2-11-002852-1 ; rééd. (3^e éd.), coll. «Dynamiques du territoire», 1993, 518 p., isbn 2-11003036-4
- GEORGE Pierre, VERGER Fernand (dir.), *Dictionnaire de la géographie*, PUF, Paris, coll. «Quadrige-Dicos poche», 2004, 502 p.; 1^{re} éd., GEORGE Pierre (dir.), 1970, PUF, Paris, 448 p., isbn 2130537324
- LACOSTE Yves, *De la géopolitique aux paysages. Dictionnaire de la géographie*, Armand Colin, Paris, 2003, 413 p., isbn 2-200-26538-7
- LACOSTE Yves (dir.), *Dictionnaire de géopolitique*, Flammarion, Paris, 1995, 1728 p., isbn 2-08-035107-9; version CD-Rom, 1996, asin 208035437X
- LÉVY Jacques, LUSSAULT Michel (dir.), *Dictionnaire de géographie et de l'espace des sociétés*, Belin, Paris, 2003, 1033 p., isbn 2-7011-2645-2
- MERLIN Pierre, CHOAY Françoise (dir.), *Dictionnaire de l'urbanisme et de l'aménagement*, PUF, Paris, 1988, isbn 2-13-041374-9; rééd. coll. «Quadrige-Dicos poche», 2005, 963 p., isbn 2-13-054773-7
- Traités, manuels**
- BRUNHES Jean, *La Géographie humaine. Essai de classification positive, principes et exemples*, Félix Alcan, Paris, 1910, 843 p.
- BRUNET Roger, *Le Déchiffrement du monde. Théorie et pratique de la géographie*, Belin, coll. «Mappemonde», Paris, 2001, 401 p., isbn 2-7011-2956-7
- DE MARTONNE Emmanuel, *Traité de géographie physique*, Armand Colin, 1909 (éditions multiples, progressivement augmentées)
- FRÉMONT Armand, CHEVALIER Jacques, HÉRIN Robert, RENARD Jean, *Géographie sociale*, Masson, Paris, 1984, 387 p., isbn 2-225-80306-4
- GOUROU Pierre, *Pour une géographie humaine*, Flammarion, Paris, coll. «Nouvelle bibliothèque scientifique», Paris, 1973; rééd. coll. «Géographes», 1992, asin 2-0821-0193-2
- LABASSE Jean, *L'Organisation de l'espace. Éléments de géographie volontaire*, Hermann, Paris, 1966, 606 p.
- LE LANNOU Maurice, *Géographie humaine*, Flammarion, Paris, coll. «Bibliothèque de philosophie scientifique», 1949, 252 p.
- PINCHEMEL Philippe, PINCHEMEL Geneviève, *La Face de la terre. Éléments de géographie*, Armand Colin, coll. «U-Géographie», Paris, 1988, 519 p., isbn 2-200-31239-3; rééd. (5^e éd.) 2002, 519 p., isbn 2-200-01932-7
- Sorre Max, *Les Fondements de la géographie humaine*. Armand Colin, Paris, 1943-1952, 3 vol.; vol. 1 : *Les Fondements biologiques. Essai d'une écologie de l'homme*, 448 p.; vol. 2 : *Les Fondements techniques, 1948-1950*; vol. 3 : *L'Habitat et conclusion générale*, 1952, 449 p.
- VALLAUX Camille, *Les Sciences géographiques*, Félix Alcan, Paris, 1925, 413 p.
- VIDAL DE LA BLACHE Paul, *Principes de géographie humaine*, Armand Colin, Paris, 1922; rééd. Utz, Paris, coll. «La science des autres», 1995, 347 p., isbn 2-909365-09-3

Penser la géographie (essais et débats)

- Numéro spécial «Nouvelles géographies»
(7 articles), *Le Débat*, Gallimard, Paris, n° 92,
novembre-décembre 1996, issn 0246-2346
- AURIAC Franck, BRUNET Roger (dir.), *Espaces, jeux et enjeux*, Fayard, coll. «Nouvelle encyclopédie des sciences et des techniques/Essais», Paris, 1986, 343 p., isbn 2-213-01864-2
- BESSE Jean-Marc, *Voir la terre. Six essais sur le paysage et la géographie*, Actes Sud, Arles, 2000, 161 p., isbn 2-7427-2828-7
- BESSE Jean-Marc, *Face au monde. Atlas, jardins, géoramas*, Desclée de Brouwer, Paris, coll. «Arts et esthétique», Paris, 2003, 243 p., isbn 2-220-05166-8
- CHOLLEY André, *Guide de l'étudiant en géographie*, PUF, Paris, 1942, 232 p.; rééd. modifiée
La Géographie (guide de l'étudiant), PUF, Paris, 1951, 219 p.
- BEAUJEU-GARNIER Jacqueline, BOYER Jean-Claude, CHEVALIER Jacques (Collectif français de géographie sociale et urbaine), *De la géographie urbaine à la géographie sociale. Sens et non-sens de l'espace*, Paris, 1984, 262 p., isbn 2-905153-00-8
- DARDEL Éric, *L'Homme et la Terre. Nature de la réalité géographique*, PUF, Paris, coll. «Nouvelle encyclopédie philosophique», 1952, 133 p.; rééd. (avec une présentation de Philippe Pinchemel et de Jean-Marc Besse), CTHS, 1990, 199 p., isbn 2-7355-0200-7
- FEBVRE Lucien, *La Terre et l'Évolution humaine. Introduction géographique à l'histoire*, La Renaissance du Livre, Paris, 1922; rééd. Albin Michel, Paris, coll. «L'évolution de l'humanité», 1970, 471 p.
- GEORGE Pierre, GUGLIELMO Raymond, KAYSER Bernard, LACOSTE Yves, *La Géographie active*, PUF, Paris, 1964
- LACOSTE Yves, *La géographie, ça sert, d'abord, à faire la guerre*, François Maspéro, Paris, coll. «Petite bibliothèque Maspéro», 1976, 187 p., isbn 2-7071-0815-4; rééd. La Découverte, Paris, coll. «Fondations», 1985, 214 p., isbn 2-7071-1541-X
- LÉVY Jacques, *Le Tournant géographique. Penser l'espace pour lire le monde*, Belin, Paris, coll. «Mappemonde», 1999, 399 p., isbn 2-7011-2467-0, 2-701-2629-0
- LÉVY Jacques, Lussault Michel, *Logiques de l'espace, esprit des lieux. Géographies à Cerisy*, Belin, Paris, coll. «Mappemonde», 2000, 351 p., isbn 2-7011-2840-4
- RETAILLÉ Denis, *Le Monde du géographe*, Presses de Sciences-Po, Paris, coll. «Références inédites», 1997, 283 p., isbn 2-7246-0718-X
- RACINE Jean-Bernard, REYMOND Henri, *L'Analyse quantitative en géographie*, PUF, coll. «SUP-Le géographe», Paris, 1973, 316 p.

Contacts avec d'autres disciplines

- Numéro spécial «L'Espace, les sociologues et les géographes», in *Sociétés contemporaines*, L'Harmattan, Paris, n° 49-50, 2003, isbn 2-7475-3767-6
- Numéro spécial OZOUF-MARIGNIER Marie-Vic, SEVIN Annie (dir.), «L'Espace : objet ou méthode des sciences humaines ?», in *Revue d'histoire des sciences humaines*, Presses Universitaires du Septentrion, Villeneuve-d'Ascq, octobre 2003, issn 1622-468-X
- Numéro spécial «Histoire/géographie», in *EspacesTemps. Les Cahiers*, Association Espaces Temps, Cachan, 1998, 2 vol. ; vol. 1 : «L'Arrangement»; vol. 2 : «Les Promesses du désordre», issn 0339-3267
- Numéro spécial ROBIC Marie-Claire (dir.), «Ethnologues et géographes», in *Ethnologie française*, PUF, Paris, vol. 2004-4, octobre-décembre 2004, issn 0046-2616
- GEORGE Pierre, *Sociologie et géographie*, PUF, coll. «SUP-Le sociologue», 1966, 215 p.
- MATHIEU Nicole, JOLLIVET Marcel (dir.), *Du rural à l'environnement. La question de la nature aujourd'hui*, L'Harmattan, Paris, coll. «Bibliothèques des ruralistes», 1989, 352 p., isbn 2-7384-0370-0, 2-905440-04-X
- SORRE Max., *Rencontres de la géographie et de la sociologie*, Librairie Marcel Rivière et C^e, Paris, coll. «Petite bibliothèque sociologique internationale», 1957, 213 p.

Invitations, introductions grand public

- ALLIX Jean-Pierre, *L'Espace humain. Une invitation à la géographie*, Le Seuil, Paris, coll. «Science ouverte», 1996, 419 p., isbn 2-02-023446-7
- BAILLY Antoine, SCARIATI Renato, *Voyage en géographie. Une géographie pour le monde ; une géographie pour tout le monde*, Anthropos, Paris, 1999, 104 p., isbn 2-7178-3861-9
- BATAILLON Claude, *Pour la géographie*, Flammarion, coll. «Géographes», Paris, 1999, 161 p., isbn 2-08-212810-5
- BONNAMOUR Jacqueline, *Du bonheur d'être géographe*, ENS-LSH éditions, coll. «Sociétés, espaces, temps», Fontenay-aux-Roses, 2000, 97 p., isbn 2-90212675-1
- DAGORN René-Eric, ALLEMAND Sylvain, VILAÇA Olivier, *La Géographie contemporaine*, Le Cavalier Bleu, Paris, coll. «Idées reçues» 2005, 126 p., isbn 2-84670-1156
- DEFFONTAINES Pierre, *Petit guide du voyageur actif. Comment connaître et comprendre un petit coin de pays ?*, Éditions du Laboureur, Issoudun, 1938, 91 p. ; rééd. Presses d'Ile-de-France, Paris, 1980
- FRÉMONT Armand, *Aimez-vous la géographie ?*, Flammarion, Paris, 2005, 358 p., isbn 2-0821-0311-0
- LACOSTE Yves, *La Légende de la Terre*, Flammarion, coll. «Légende», 1996, 225 p., isbn 2-08-035446-9 (édition grand format illustrée en couleur); rééd. coll. «Champs», 2000, 148 p., isbn 2080814656
- LACOSTE Yves, *Paysages politiques. Braudel, Gracq, Reclus,...*, Librairie générale française,

coll. «Le Livre de poche», série «Biblio essais», Paris, 1990, 284 p., isbn 2-253-05275-2

MORLIN Élisabeth (dir.), *Penser la terre. Stratèges et citoyens: le réveil des géographes*, Autrement, coll. «Mutations» (n° 152), Paris, 1995, 246 p., isbn 2-86260-515-8, issn 0751-0144

Introductions universitaires

BAILLY Antoine (dir.), *Les Concepts de la géographie humaine*, Masson, Paris, 1984; rééd. Armand Colin, Paris, coll. «U-Géographie», 2004, 333 p., isbn 2200265867

BAILLY Antoine, FERRAS Robert, *Éléments d'épistémologie de la géographie*, Armand Colin, Paris, coll. «U-Géographie», 1997, 191 p., isbn 2-200-01506-2; rééd. 2001, 191 p., isbn 2-200-26152-7 (2^e édition)

BAVOUX Jean-Jacques, *La Géographie. Objet, méthodes, débats*, Armand Colin, Paris, coll. «U-Géographie», 2002, 239 p., isbn 2-200-25246-3

CIATTONI Annette, BEUCHER Stéphane, REGHEZZA Magali, *La Géographie: pourquoi? comment? Objets et démarches de la géographie d'aujourd'hui*, Hatier, Paris, coll. «Initial», 2005, 287 p., isbn 2-2187-4658-1

MARCONIS Robert, *Introduction à la géographie*, Armand Colin, Paris, coll. «U-Géographie», 1996, 221 p., isbn 2-200-21668-8; rééd. 2000, 221 p., isbn 2-200-21016-8 (2^e édition revue et augmentée)

SCHEIBLING Jacques, *Qu'est-ce que la géographie?*, Hachette Supérieur, Paris, coll. «Carré-Géographie», Paris, 1994, 199 p., isbn 2-01-019823-9

France

BERGER Martine, *Les Périurbains de Paris. De la ville dense à la métropole éclatée?*, Éditions du CNRS, coll. «Espaces et milieux», Paris, 2002, 342 p., isbn 2-271-06219-5

BRUNET Roger (dir.), *Découvrir la France*, Larousse, Paris, coll. «collection encyclopédique», 1972-1974 (112 fascicules republiés ensuite sous forme regroupée, dans des albums ou des volumes reliés)

BRUNET Roger, *Raisons de géographe. Territoires de France et d'Europe*, Belin, Paris, coll. «Mappemonde», 1997, 319 p., isbn 2701121051

BRUNHES Jean, *Géographie de la France*, Société de l'Histoire nationale, Paris, 1920-1926, 2 vol. (en ouverture de la grande *Histoire de la nation française* dirigée par Gabriel Hanotaux)

DEFFONTAINES Pierre, JEAN-BRUNHES DELAMARRE Mariel, *Atlas aérien*, Gallimard, Paris, 1955-1964, 5 vol.

DEMANGEON Albert, *France économique et humaine*, Armand Colin, Paris, coll. «Géographie universelle» dirigée par Paul Vidal de La Blache et Lucien Gallois, 1946-1948, vol. VI-2 et VI-3

DE MARTONNE Emmanuel, *France physique*, Armand Colin, Paris, coll. «Géographie universelle» dirigée par Paul Vidal de La Blache et Lucien Gallois, 1942, vol. VI-1

- DE PLANHOL Xavier (avec la collaboration de Paul Claval), *Géographie historique de la France*, Fayard, Paris, 1988, 635 p., isbn 2-213-02154-6
- DION Roger, *Essai sur la formation du paysage rural français*, Arrault, Tours, 1934, 162 p.; rééd. Flammarion, Paris, coll. «Géographes», 1991, isbn 2-08-212807-5 (avec une préface de Pierre Flatrès)
- DION Roger, *Histoire de la vigne et du vin en France, des origines au XIX^e siècle*, Imprimerie Serrin et Cie, Doulleus, 1959, 771 p.; rééd. Flammarion, coll. «Histoires», Paris, 1991, 768 p., isbn 2-08-210174-6
- FRÉMONT Armand, *France. Géographie d'une société*, Flammarion, Paris, coll. «Géographes», 1988, 290 p., isbn 2-08-212802-4; rééd. coll. «Champs», 1997, 352 p., isbn 2-0808-1388-9, (3^e édition revue)
- FRÉMONT Armand, *Portrait de la France*, Flammarion, Paris, 2001, 782 p., isbn 2-08-211576-3
- GEORGE Pierre, *La France*, PUF, coll. «Magellan», Paris, 1967, 271 p.
- GEORGE Pierre, *Le Temps des collines*, La Table Ronde, Paris, 1995, 148 p., isbn 2-7103-0670-0
- GIBLIN Béatrice (dir.), *Nouvelle géopolitique des régions françaises*, Fayard, Paris, 2005, 976 p., isbn 2213620946
- LACOSTE Yves, *Géopolitique des régions françaises*, Fayard, Paris, 1986, 3 vol.; vol. 1: *France septentrionale*, 1113 p., isbn 2-213-01852-9; vol. 2: *France occidentale*, 1372 p., isbn 2-213-01865-0; vol. 3: *France du Sud-Est*, 1276 p., isbn 2-213-01866-9
- MATHIEU Nicole et DUBOSCQ Pierre (dir.), *Voyage en France par les pays de faible densité*, Éditions du CNRS, Paris, coll. «Sciences sociales», 1985, 179 p., isbn 2-222-03720-4
- PAPY Louis (dir.), *Atlas et géographie de la France moderne*, Flammarion, Paris, coll. «Portrait de la France moderne», 1976- et suiv., 16 vol.
- PITTE Jean-Robert, *Histoire du paysage français*, Tallandier, Paris, 1983; rééd. 2003, isbn 2-84734-074-2 (3^e édition revue)
- SAINT-JULIEN Thérèse (dir.), *Atlas de France*, Reclus-CNRS GDR Libergéo-La Documentation française, Paris, 1995-2001, 14 vol.; vol. 1: *La France dans le monde*, 1999, isbn 2-11-004418-7; vol. 2: *Population*, 1995, isbn 2-11-003379-7; vol. 3: *Emplois et entreprises*, 1997, isbn 2-11-003712-1; vol. 4: *Formation et recherche*, 1996, isbn 2-11-003591-9; vol. 5: *Société et culture*, 1997, isbn 2-11-003858-6; vol. 6: *Milieus et ressources*, 1995, isbn 2-11-003378-9; vol. 7: *Tourisme et loisirs*, 1997, isbn 2-11-003801-2; vol. 8: *L'Espace rural*, 1998, isbn 2-11-004099-8; vol. 9: *Industries*, 1998, isbn 2-11-004097-1; vol. 10: *Services et commerces*, 1999, isbn 2-11-004391-1; vol. 11: *Transports et énergie*, 2000, isbn 2-11-004651; vol. 12: *L'Espace des villes*, 1995, isbn 2-11-003380-0; vol. 13: *Les Outre-mers*, 1998, isbn 2-11-003956-6; vol. 14, 2001, isbn 2-11-0049014
- VIDAL DE LA BLACHE Paul, *Tableau de la géographie de la France*, Hachette, Paris, 1903, (en ouverture de la grande *Histoire de France depuis les origines jusqu'à la Révolution*, dirigée par Ernest Lavisse); rééd. La Table Ronde, Paris, coll. «La petite vermillon», 1994, isbn 2-7103-0642-5

VIDAL DE LA BLACHE Paul, *La France de l'Est (Lorraine-Alsace)*, Armand Colin, Paris, 1917, 280 p.; rééd. La Découverte, Paris, coll. « Livres Hérodote », 1994, isbn 2-7071-2346-3 (édition présentée par Yves Lacoste)

Europe

ARNOULD Paul, HOTYAT Micheline, SIMON Laurent, *Les Forêts d'Europe*, Nathan, coll. « Fac-Géographie », Paris, 1997, 413 p., isbn 2-09-190188-1

BAILLY Antoine, FRÉMONT Armand (dir.), *L'Europe et ses États. Une géographie*, La Documentation française, Aubervilliers, 2000, 208 p., isbn 2-11-004465-1

CATTAN Nadine, PUMAIN Denise, ROZENBLAT Céline, SAINT-JULIEN Thérèse, *Le Système des villes européennes*, Anthropos, coll. « Villes », 1994, isbn 2-7178-2605-X; rééd. 1999 (2^e édition), 201 p., isbn 2-7178-3898-8

DARQUES Régis, *Salonique au XX^e siècle. De la cité ottomane à la métropole grecque*, Éditions du CNRS, Paris, coll. « Espaces et milieux », 2000, 390 p., isbn 2-271-05660-8

ECKERT Denis, *Le Monde russe*, Hachette, Paris, coll. « Carré - Géographie », 2005, 239 p., isbn 2011454999

FRÉMONT Armand, *Europe. Entre Maastricht et Sarajevo*, Reclus, Montpellier, coll. « Géographiques », isbn 2-86912-067-X

GOELDNER-GIANELLA Lydie, *L'Allemagne et ses polders*, Éditions du CTHS, Paris, coll. « Mémoires de la section de géographie

physique et humaine », 2000, 254 p., isbn 2-7355-0427-1

GRÉSILLON Boris, *Berlin. Métropole culturelle*, Belin, Paris, coll. « Mappemonde », 2002, 351 p., isbn 2-7011-3234-7

HANCOCK Claire, *Paris et Londres au XIX^e siècle. Représentations dans les guides et récits de voyage*, éditions du CNRS, coll. « Espaces et milieux », Paris, 2003, 357 p., isbn 2-271-06132-6

JUILLARD Étienne, *L'Europe rhénane*, Armand Colin, Paris, 1968, 295 p.

LÉVY Jacques, *Europe. Une géographie*, Hachette Supérieur, Paris, coll. « Carré-Géographie », 1997, 287 p., isbn 2-01-144987-1

LEPESANT Gilles (dir.), *L'Ukraine dans la nouvelle Europe*, Éditions du CNRS, coll. « Espaces et milieux », Paris, 2005, 199 p., isbn 2-271-06284-5

MARCHAND Jean-Pierre, *Contraintes climatiques et espace géographique: le cas irlandais*, Paradigme, Caen, coll. « Terres et sociétés », 1985, 336 p., isbn 2-86878-006-7

MAUREL Marie-Claude, *Le Repli paysan: trajectoires de l'après communisme en Pologne*, L'Harmattan, Paris, coll. « Pays de l'Est », 2003, 252 p., isbn 2-7475-5133-4

REY Violette, COUDROY DE LILLE Lydia, BOULINEAU Emmanuelle, *L'Élargissement de l'Union européenne: réformes territoriales en Europe centrale et orientale*, L'Harmattan, Paris, coll. « Logiques politiques », 2004, 246 p., isbn 2-7475-7492-X

Monde

- BRUNET Roger, DOLLFUS Olivier (dir.), *Mondes nouveaux*, Belin, Paris/Reclus, Montpellier, coll. «Géographie universelle» dirigée par Roger Brunet, 1990, 551 p., isbn 2-7011-1665-1
- DOLLFUS Olivier, *La Mondialisation*, Presses de Sciences-Po, Paris, coll. «La bibliothèque du citoyen», 1997, 166 p., isbn 2-7246-0851-8, 2-7246-0711-2
- DURAND Marie-Françoise, LÉVY Jacques, RETAILLÉ Denis, *Le Monde : espaces et systèmes*, Presses de la FNSP, Paris/Dalloz, Paris, coll. «Amphithéâtre», 1992, 565 p.; rééd. 1993, 596 p., isbn 2-247-01616-2, 2-7246-0633-7 (2^e édition augmentée)
- GEMDEV (Groupe Économie mondiale, Tiers monde, Développement), *Mondialisation. Les Mots et les Choses*, Karthala, Paris, coll. «Hommes et sociétés», 1999, 358 p., isbn 2-86537-957-4
- GEORGE Pierre, *Panorama du monde actuel*, PUF, Paris, coll. «Magellan» (n° 1), 1963, 271 p.; rééd. 1978, 219 p., isbn 2-13-035354-1, (3^e édition)
- BOPDA Athanase, *Yaoundé et le défi camerounais de l'intégration. À quoi sert une capitale d'Afrique tropicale ?*, Éditions du CNRS, coll. «Espaces et milieux», Paris, 2003, 422 p., isbn 2-271-06109-1
- DEMANGEON Albert, *Le Déclin de l'Europe*, Payot, Paris, coll. «Bibliothèque politique et économique», 1920, 314 p.; rééd. Librairie Guénégaud, Paris, 1975, 373 p.
- DROULERS Martine, *Brésil : une géohistoire*, PUF, coll. «Géographies», 2001, 306 p., isbn 2130514391
- FARET Laurent, *Les Territoires de la mobilité. Migration et communautés transnationales entre le Mexique et les États-Unis*, Éditions du CNRS, Paris, coll. «Espaces et milieux», Paris, 2003, 351 p., isbn 2-271-06041-9
- GALLAIS Jean, *Les Tropiques. Terres de risques et de violences*, Armand Colin, coll. «U-Géographie», Paris, 1994, 270 p., isbn 2-200-21380-8
- GELÉZEAU Valérie, *Séoul, ville géante, cités radieuses*, Éditions du CNRS, Paris, coll. «Asie orientale», 2003, 291 p., isbn 2-271-06085-0
- GOTTMANN Jean, *Megalopolis or the urbanized Seaside of United states of America*, MIT Press, 1964
- GOUROU Pierre, *Les Pays tropicaux*, PUF, Paris, coll. «Colonies et empires» (ou «Pays d'outre-mer»), 1947, 272 p.,
- GOUROU Pierre, *Terres de bonne espérance. Le Monde tropical*, Plon, Paris, coll. «Terre humaine», 1982, 455 p., isbn 2-259-00767-8
- HOUSSAY-HOLZSCHUCH Myriam, *Mythologies territoriales en Afrique du Sud*, Éditions du CNRS, Paris, coll. «Espaces et milieux», 1996, 104 p., isbn 2-271-05375-7

Autres parties du monde : zones, ensembles régionaux

- BERQUE Augustin, *Le Sauvage et l'Artifice. Les Japonais devant la nature*, Gallimard, Paris, coll. «Bibliothèque des sciences humaines», 1986, 314 p., isbn 2-07-070677-x

- MAXIMY René de, PEYRONNIE Karine, *Quito inattendu. Le centre historique en devenir*, Éditions du CNRS, Paris, coll. «Espaces et milieux», 2002, 335 p., isbn 2-271-05972-0
- PELLETIER Philippe, *La Japonésie. Géopolitique et géographie historique de la surinsularité au Japon*, Éditions du CNRS, Paris, coll. «Espaces et milieux», 2001, 391 p., isbn 2-271-05521-0
- PELLETIER Philippe (coord. du vol. 1), TAILLARD Christian (coord. du vol. 2), *Nouvelles organisations régionales en Asie orientale (NORAO). Identités territoriales en Asie orientale*, Les Indes savantes, Paris, 2004, isbn 2-84654-056-X, 2-84654-066-7
- PLIEZ Olivier, *Villes du Sahara. Urbanisation et urbanité dans le Fezzan libyen*, Éditions du CNRS, Paris, coll. «Espaces et milieux», 2003, 199 p., isbn 2-271-06166-1
- POURTIER Roland, *Afriques noires*, Hachette, Paris, coll. «Carré-Géographie», 2001, 255 p., isbn 2-01-145071-3
- SANJUAN Thierry, *La Chine. Territoire et société*, Hachette, Paris, coll. «Carré-Géographie», 2000, 189 p., isbn 2-01-145131-0
- SMADJA Joëlle (dir.), *Histoire et devenir des paysages en Himalaya. Représentations des milieux et gestion des ressources au Népal et au Ladakh*, Éditions du CNRS, Paris, coll. «Espaces et milieux», Paris, 2003, 646 p., isbn 2-271-06000-1
- THÉRY Hervé, *Le Brésil*, Masson, Paris, coll. «Géographie», 1985, 231 p., isbn 2-225-80583-6; rééd. Armand Colin, Paris, coll. «U-Géographie», 2000, 288 p., isbn 2-200-25126-2 (4^e édition revue)

- WEULERSSE Jacques, *Noirs et Blancs. À travers l'Afrique nouvelle: de Dakar au Cap*, Armand Colin, Paris, 1931, 243 p.; rééd. Éditions du CTHS, Paris, 1993, 254 p., isbn 2-7355-02767 (avec préface et bibliographie de Pierre Gourou)

Approches thématiques

- AURIAC Franck, *Système économique et espace: le vignoble languedocien*, Economica, Paris, coll. «Geographia», 1983, 215 p., isbn 2-7178-0616-4
- BEAUJEU-GARNIER Jacqueline et CHABOT Georges, *Traité de géographie urbaine*, Armand Colin, Paris, 1963, 495 p.
- BERQUE Augustin, *Médiance. De milieux en paysages*, Reclus, Montpellier, coll. «Géographiques», 1990, 163 p., isbn 2-86912-032-3; rééd. 1999 (2^e édition), 164 p., isbn 2-7011-2749-1
- BERQUE Augustin, *Ecumène. Introduction à l'étude des milieux humains*, Belin, Paris, coll. «Mappemonde», 2000, 271 p., isbn 2-7011-2381-X
- BERTRAND Michel-Jean, *Pratique de la ville*, Masson, Paris, coll. «Géographie», 1978, 210 p., isbn 2-225-48202-0
- BÉTHEMONT Jacques, *Les Richesses naturelles du globe*, Masson, Paris, coll. «Géographie», 1987, 241 p., isbn 2-225-81124-5
- BIROT Pierre, *Morphologie structurale*, PUF, Paris, coll. «Orbis», 1958, 2 vol.; vol. 1: *Structure statiques, formes structurales élémentaires*; vol. 2: *Types d'évolution du relief, théories orogéniques*.

- BONNEMAISON Joël, *Les Fondements géographiques d'une identité. L'archipel du Vanuatu. Essai de géographie culturelle*, Éditions de l'ORSTOM, Paris, 1996-1997, 2 vol. ; vol. 1 : *Gens de pirogue et gens de la terre*, 460 p., isbn 2-7099-1281-3 ; vol. 2 : *Les Gens des lieux. Histoire et géosymboles d'une société enracinée : Tanna*, 562 p. isbn 2-7099-1283-x
- BOULANGER Philippe, TROCHET Jean-René, *Où en est la géographie historique ?*, L'Harmattan, Paris, coll. « Géographie et cultures », 2005, 346 p., isbn 2-7475-8144-6
- BRUNEAU Michel, *Diasporas et espaces transnationaux*, Anthropos, Paris, coll. « Villes-géographie », 2004, 249 p., isbn 2-7178-4760-x
- BUSSI Michel, BADARIOTTI Dominique, *Pour une nouvelle géographie du politique. Territoire, Démocratie, Élections*, Anthropos, Paris, coll. « Villes-géographie », 2004, 301 p., isbn 2-7178-4764-2
- CHIVALLON Christine, *La Diaspora noire des Amériques. Expériences et théories à partir de la Caraïbe*, éditions du CNRS, Paris, coll. « Espaces et milieux », 2004, 258 p., isbn 2-271-06272-1
- CLAVAL Paul, *Régions, nations, grands espaces. Géographie générale des ensembles territoriaux*, Éditions Marie-Thérèse Génin, Paris, coll. « Géographie économique et sociale », 1968, 839 p.
- CLAVAL Paul, *La Logique des villes. Essai d'urbanologie*, Librairies Techniques (LITEC), Paris, coll. « Géographie économique et sociale », 1981, 633 p., isbn 2-7111-0334-x
- CLAVAL Paul, *Géographie culturelle. Une nouvelle approche des sociétés et des milieux*, Armand Colin, Paris, coll. « U-Géographie », 2003, 287 p., isbn 2-200-26360-0
- DAUPHINÉ André, *Les Théories de la complexité chez les géographes*, Anthropos, Paris, coll. « Villes-géographie », 2003, 248 p., isbn 2-7178-4691-3
- DEMANGEOT Jean, *Les Milieux « naturels » du globe*, Armand Colin, coll. « U-Géographie », 1984 ; rééd. 2003, 364 p., isbn 2-200-26450-x (9^e édition revue et augmentée)
- DI MÉO Guy, *Les Démocraties industrielles. Crise et mutation de l'espace*, Masson, Paris, coll. « Géographie », 1988, 244 p., isbn 2-225-81482-1
- DI MÉO Guy, *Géographie sociale et territoires*, Nathan, Paris, coll. « Fac-Géographie », 1998, 320 p., isbn 2-09-190907-6 ; rééd. 2003, isbn 2-09-191203-4
- DION Roger, *Le Paysage et la vigne. Essais de géographie historique*, Payot, Paris, coll. « Bibliothèque historique », 1990, 294 p., isbn 2-228-88238-0 (recueil de textes des années 1936-1952, avec une préface de Jean-Robert Pitte et une postface de Marcel Roncayolo)
- DRESCH Jean, *Nouvel atlas des formes du relief*, Nathan, Paris, 1985, isbn 2-09-178320-x
- DUPUY Gabriel, *L'Urbanisme des réseaux. Théories et méthodes*, Armand Colin, Paris, coll. « U-Géographie », 1991, 198 p., isbn 2-200-31294-6
- FERRIER Jean-Paul, *Le Contrat géographique ou l'Habitation durable des territoires*, Payot, Lausanne, coll. « Antée/Sciences humaines », 1998, 251 p., isbn 2-6010-3227-8
- FOUCHER Michel, *Fronts et frontières. Un tour du monde géopolitique*, Fayard, Paris, 1988, 527 p., isbn 2-213-01974-6 ; rééd. (nouvelle édition refondue) 1991, 691 p., isbn 2-213-02633-5

- FRÉMONT Armand, *La Région, espace vécu*, PUF, Paris, coll. «SUP-Le géographe», 1976, 223 p.; rééd. Flammarion, Paris, coll. «Champs», 1999, 288 p., isbn 2-0808-1429-x
- GALLOIS Lucien, *Régions naturelles et noms de pays*, Armand Colin, Paris, 1908, 356 p.
- GOTTMANN Jean, *La Politique des États et leur géographie*, Armand Colin, Paris, coll. «Sciences politiques», 1952, 228 p.
- GRATALOUP Christian, *Lieux d'histoire. Essai de géohistoire systématique*, Reclus, Montpellier / La Documentation française, Aubervilliers, coll. «Espaces modes d'emploi», 1996, 200 p., isbn 2-86912-065-3
- JUILLARD Étienne, *La « Région ». Contributions à une géographie générale des espaces régionaux*, Ophrys, Paris, 1972, 230 p. (recueil d'articles)
- LEBEAU René, *Les Grands Types de structures agraires dans le monde*, Masson, Paris, coll. «Initiation aux études de géographie», 1969, 120 p.; rééd. Armand Colin, coll. «U-Géographie», 2002, 182 p., isbn 2-200-25165-3 / 2-200-26451-8 (réimpression de la 2^e édition)
- LEPETIT Bernard, PUMAIN Denise (dir.), *Temporalités urbaines*, Anthropos, Paris, coll. «Villes», 1993, 316 p., isbn 2-7178-2471-5
- MEYNIER André, *Les Paysages agraires*, Armand Colin, Paris, coll. «U», 1958, 199 p.; rééd. 1983, 201 p., isbn 2-200-32183-x
- NEBOIT-GUILHOT René, DAVY Lucette, *Les Français dans leur environnement*, Nathan, Paris, 1996, 382 p., isbn 2-09-190369-8
- OFFNER Jean-Marc, PUMAIN Denise (dir.), *Réseaux et territoires. Significations croisées*, Éditions de l'Aube, La Tour d'Aigues, 1996, 280 p., isbn 2-87678-297-9
- PAQUOT Thierry, LUSSAULT Michel, BODY-GENDROT Sophie (dir.), *La Ville et l'Urbain. L'état des savoirs*, La Découverte, Paris, coll. «Textes à l'appui/L'État des savoirs», 2000, 441 p., isbn 2-7071-3304-3
- PECH Pierre, RÉGNAULD Hervé, *Géographie physique*, PUF, coll. «Premier cycle», Paris, 1992, 432 p., isbn 2-13-044735-x; rééd. (2^e édition mise à jour), 1996, isbn 2-13-044735, isbn 2-13-047768-2
- PÉGUY Pierre-Charles, *Jeux et enjeux du climat*, Masson, Paris, coll. «Pratiques de la géographie», 1989, 254 p., isbn 2-225-81558-5
- PUMAIN Denise, SAINT-JULIEN Thérèse, SANDERS Lena, *Villes et auto-organisation*, Economica, Paris, 1989, 191 p., isbn 2-7178-1635-6
- PUMAIN Denise et SAINT-JULIEN Thérèse, *Les Dimensions du changement urbain*, Éditions du CNRS, coll. «Mémoires et documents de géographie», Paris, 1978, isbn 2-222-02333-5
- RAFFESTIN Claude, *Pour une géographie du pouvoir*, Librairies Techniques (LITEC), Paris, coll. «Géographie économique et sociale», 1982, 249 p., isbn 2-7111-0271-8
- RENARD Jean, *Les Mutations des campagnes. Paysages et structures dans le monde*, Armand Colin, Paris, coll. «U», 2002, 221 p., isbn 2-200-26081-4
- REYNAUD Alain, *Société, espace et justice. Inégalités régionales et justice socio-spatiale*, PUF, Paris, coll. «Espace et liberté», 1981, 263 p., isbn 2-13-037099-3
- ROSSI Georges, *L'Ingérence écologique. Environnement et développement rural au Nord et au Sud*, Éditions du CNRS, Paris, coll. «Espaces et milieux», 2001, 248 p., isbn 2-271-05794-9

- ROUGERIE Gabriel, BEROUTCHACHVILI Nicolas,
Géosystèmes et paysages. Bilan et méthodes
Armand Colin, Paris, coll. «U-Géographie»,
1991, 302 p., isbn 2-200-31280-6
- SANDERS Lena, *Systèmes de villes et synergétique*,
Anthropos, Paris, coll. «Villes», 1991, 274 p.,
isbn 2-7178-2325-5
- TRICART Jean, KILIAN Jean, *L'Éco-géographie
et l'Aménagement du milieu naturel*, François
Maspéro, Paris, coll. «Hérodote», 1979, 325 p.,
isbn 2-7071-1012-4
- VEYRET Yvette, PECH Pierre, *L'Homme
et l'Environnement*, PUF, Paris, coll. «Premier
cycle», 1993; rééd. 1997, 423 p.,
isbn 2-13-045926-9 (2^e édition corrigée)
- ZENEIDI-HENRY Djemila, *Les SDF et la ville.*
Géographie du savoir-survivre, Bréal, Paris,
coll. «D'autre part», 2002, 288 p.,
isbn 2-84291-974-2
- Penser, figurer, modéliser :
méthodologie, théorie et pragmatique**
- Numéro spécial «Penser / figurer», in *EspacesTemps*,
Association EspacesTemps, Cachan, n° 62-63,
1996, issn 0339-3267
- BÉGUIN Michèle, PUMAIN Denise, *La Représentation
des données géographiques : statistique
et cartographie*, Armand Colin, Paris,
coll. «Cursus», 1994, isbn 2-200-21539-8; rééd.
2000, 192 p., isbn 2-200-25144-0 (2^e édition)
- BERTIN Jacques, *Sémiologie graphique.*
Les diagrammes, les réseaux, les cartes, Gauthier-
Villars, Paris/La Haye, 1967, 431 p.; rééd.
- éditions EHESS, Paris, coll. «Les Réimpressions»,
1999, isbn 2-7132-1277-4
- BRUNET Roger, *La Carte, mode d'emploi*, Fayard,
Paris/Reclus, Montpellier, 1987, 269 p.,
isbn 2213018480
- CHADULE (Groupe), *Initiation aux méthodes
statistiques en géographie*, Masson, Paris,
coll. «Géographie», 1974, 191 p.,
isbn 2-225-40216-7; rééd. 1997, 208 p.,
isbn 2-200-01534-8 (4^e édition refondue)
- DEBARBIEUX Bernard, VANIER Martin (dir.),
Ces territorialités qui se dessinent, Éditions
de l'Aube, La Tour d'Aigues/Datar, Paris,
coll. «Monde en cours. Bibliothèques
des territoires», 2002, 269 p., 2-87678-740-7
- DEBARBIEUX Bernard, LARDON Sylvie (dir.),
Les Figures du projet territorial, Éditions
de l'Aube, La Tour d'Aigues/Datar, Paris,
coll. «Monde en cours. Bibliothèques des
territoires», 2003, 267 p., isbn 2-87678-910-8
- JACOB Christian, *L'Empire des cartes. Approche
théorique de la cartographie à travers l'histoire*,
Albin Michel, Paris, coll. «Bibliothèque
histoire», 1992, 537 p., isbn 2-226-06083-9
- MONDADA Lorenza, *Décrire la ville. La Construction
des savoirs urbains dans l'interaction
et dans le texte*, Anthropos, Paris, coll. «Villes»,
2000, 284 p., isbn 2-7178-4003-6
- PUMAIN Denise, SAINT-JULIEN Thérèse, *L'Analyse
spatiale. Localisations dans l'espace*, Armand
Colin, Paris, coll. «Cursus», 1997, 167 p., isbn 2-
200-01897-5, 2-200-26771-1
- SANDERS Lena (dir.), *Modèles en analyse spatiale*,
Hermès, Paris, coll. «traité IGAT», 2000, 333 p.,
isbn 2-7462-0320-0
- VOIRON-CANICIO Christine, *Analyse spatiale*

et analyse d'images par la morphologie mathématique, Reclus, Montpellier / La Documentation française, Aubervilliers, coll. «Espaces modes d'emploi», 1995, 190 p., isbn 2-86912-062-9

Histoire de la géographie française

Numéro spécial «Les Références des géographes», in *Géocarrefour. Revue de Géographie de Lyon*, n° 78 (1), 2003, issn 0035-113X

Numéro spécial «Le Géographe, acteur politique», in *Acta Geographica*, supplément au n° 118, 1999, issn 0001-5687

BAUDELLE Guy, OZOUF-MARIGNIER Marie-Vic, ROBIC Marie-Claire (dir.), *Géographes en pratiques (1870-1945). Le terrain, le livre, la Cité*, Presses universitaires de Rennes, Rennes, coll. «Espace et territoires», 2001, 390 p., isbn 2-86847-580-9

BERDOULAY Vincent, *La Formation de l'école française de géographie*, Éditions du CTHS, Paris, coll. «Format», 1981 ; rééd. 1995, 245 p., isbn 2-7355-0311-9, 2-7177-1594-0 (2^e édition)

CLAVAI Paul (dir.), *Autour de Vidal de La Blache. La Formation de l'école française de géographie*, Éditions du CNRS, Paris, coll. «Mémoires et documents de géographie», 1993, 159 p., isbn 2-222-04740-4

CLAVAI Paul, *Histoire de la géographie française de 1870 à nos jours*, Nathan, Paris, coll. «Réf», 1998, 543 p., isbn 2-09-190853-3

CLAVAI Paul, SANGUIN André-Louis (dir.), *La Géographie française à l'époque classique (1918-1968)*, actes du colloque «La Géographie

française à l'époque classique», La Sorbonne, Paris, 16 et 17 mars 1992, L'Harmattan, Paris, coll. «Géographie et cultures», 1996, 345 p., isbn 2-7384-4227-7

CLERC Pascal, *La Culture scolaire en géographie. Le Monde dans la classe*, Presses Universitaires de Rennes, Rennes, coll. «Espace et territoires», 2002, 185 p., isbn 2-86847-709-7

KNAFOU Rémy (dir.), *L'État de la géographie. Autoscopie d'une discipline*, Belin, Paris, coll. «Mappemonde», 1997, 438 p., isbn 2-7011-2274-0

LEFORT Isabelle, *La Lettre et l'Esprit. Géographie scolaire et géographie savante en France 1870-1970*, Éditions du CNRS, Paris, coll. «Mémoires et documents de géographie», 1992, 257 p., isbn 2-222-04666-1

MEYNIER André, *Histoire de la pensée géographique en France (1872-1969)*, PUF, Paris, coll. «SUP-Le géographe», 1969, 223 p.

PALSKY Gilles, *Des chiffres et des cartes. La cartographie quantitative au XIX^e siècle*, CTHS, Paris, coll. «Mémoire de la section de géographie», 1996, 331 p., isbn 2-7355-0336-3

PINCHEMEL Philippe, ROBIC Marie-Claire, TISSIER Jean-Louis, *Deux siècles de géographie française. Choix de textes*, CTHS, Paris, coll. «Mémoires de la section de géographie», 1984, 320 p., isbn 2-7355-0063-1

ROBIC Marie-Claire (dir.), *Du milieu à l'environnement. Pratiques et représentations du rapport homme/nature depuis la Renaissance*, Economica, Paris, 1992, 343 p., isbn 2-7178-2324-7

ROBIC Marie-Claire (dir.), *Le Tableau de la géographie de la France de Paul Vidal de La Blache. Dans le labyrinthe des formes*,

- CTHS, Paris, coll. «Mémoire de la section de géographie», 2000, 298 p., isbn 2-7355-0419-0
- ROUMEGOUS Micheline, *La Didactique de la géographie. Enjeux et pratiques (1968-1998)*, Presses universitaires de Rennes, Rennes, coll. «Didact géographie», 2002, 262 p., isbn 2-86847-720-8
- SOUBEYRAN Olivier, *Imaginaire, science et discipline*, L'Harmattan, Paris, coll. «Géographies en liberté», 1997, isbn 2-7384-3821-0

Biographies, recueils d'articles

- Numéro spécial «Les Géographes français», in *Bulletin de la section de géographie*, CTHS, Bibliothèque nationale, Paris, t. LXXXI (années 1968-1974), 1975, isbn 2-7177-1263-1
- voir les articles suivants : «Henri Baulig» (par E. Juillard); «Raoul Blanchard» (par P. Guichonnet et J. Masseport); «Jean Brunhes» (par M. Jean-Brunhes Delamarre); «André Cholley» (par J. Gras); «François de Dainville» (par F. Grivot); «Albert Demangeon» (par A. Perpillou); «Emmanuel de Martonne» (par J. Dresch); «André Faucher» (par F. Taillefer); «Lucien Gallois» (par A. Meynier); «Emile-Félix Gauthier et Augustin Bernard» (par M. Larnaude); «Louis Hurault» (par A. Cros-Arceuduc); «Charles Robequain» (par J. Delvert); «Max Sorre» (par P. George); «Paul Vidal de La Blache» (par P. Pinchemel).
- Collectif, *Geographers: biographical Studies*, Commission sur l'Histoire de la pensée géographique (Union géographique internationale), Mansell, Londres, 1977-2000, (19 vol. publiés entre 1977 et 2000)
- Voir les articles suivants : «Jacques Ancel» (vol. 3, 1979, par R. Specklin); «Philippe Arbos» (vol. 3, 1979, par M. Derruau); «Henri Baulig» (vol. 4, 1980, par É. Juillard et C. Klein); «Augustin Bernard» (vol. 3, 1979, par K. Sutton); «Jules Blache» (vol. 1, 1977, par J. Nicod); «Pierre Camena d'Almeida» (vol. 7, 1983, par L. Papy); «Robert Capot-Rey» (vol. 5, 1980, par J. Bisson); «Henri Cavaillès, Paul Arque, Eugène Revert» (vol. 7, 1983, par L. Papy); «Albert Demangeon» (vol. 11, 1987, par G. Parker); «Emmanuel De Martonne» (vol. 12, 1988, par J. Dresch); «Roger Dion» (vol. 18, 1998, par N. Broc); «Ludovic Drapeyron» (vol. 6, 1982, par N. Broc); «Yves-Marie Goblet» (vol. 13, 1991, par G. Parker); «Louis-Auguste Himly» (vol. 1, 1977, par V. Berdoulay); «Émile Levasseur» (vol. 2, 1978, par J.-P. Nardy); «Paul Meuriot» (vol. 16, 1995, par G. Montigny); «Elisée Reclus» (vol. 3, 1979, par B. Giblin); «Paul Reclus, Louis Cuisinier» (vol. 16, 1995, par G. S. Dunbar, L. Rapacka); «Franz Schrader» (vol. 1, 1977, par N. Broc); «Jules Sion» (vol. 12, 1988, par W. van Spengen); «Pierre Teilhard de Chardin» (vol. 7, 1983, par V. Bywater); «Camille Vallaux» (vol. 2, 1978, par F. Carré); «Paul Vidal de La Blache» (vol. 12, 1988, par S. J. K. Baker); «Jacques Weulersse» (vol. 1, 1977, par P. Gourou).
- JUILLARD Jacques et WINOCK Michel, *Dictionnaire des intellectuels français. Les personnes, les lieux, les moments*, Le Seuil, Paris, 1996, 1258 p.,

- isbn 2-02-018334-x, voir les articles suivants:
- « Roger Brunet » (par J. Lévy);
- « Jean Bruhnes » (par J.-L. Tissier);
- « Albert Demangeon » (par J.-L. Tissier);
- « Jean Dresch » (par J.-L. Tissier);
- « Pierre George » (par J.-L. Tissier);
- « Julien Gracq » (par J.-L. Tissier);
- « Yves Lacoste » (par J. Lévy);
- « Emmanuel de Martonne » (par J.-L. Tissier);
- « Paul Vidal de La Blache » (par J.-L. Tissier).
- BERTRAND Claude et BERTRAND Georges,
Une géographie traversière. L'environnement à travers territoires et temporalités, Arguments, Paris, coll. « Parcours et paroles », 2002, 311 p., isbn 2-909109-27-5
- BLANCHARD Raoul, *Ma jeunesse sous l'aile de Péguy*; suivi de *Je découvre l'université*. Douai, Lille, Grenoble, Fayard, Paris, 1961-1963, 2 vol.; 245 p., 216 p.
- BRUNET Roger, *Champs et contrechamps. Raisons de géographe*, Belin, Paris, coll. « Mappemonde », 1997, 319 p., isbn 2-7011-2104-3
- CLAVAL Paul, *La Géographie comme genre de vie. Un itinéraire intellectuel*, L'Harmattan, Paris, coll. « Géographies en liberté », 1996, 144 p., isbn 2-7384-4400-8
- COLLIN DELAUAUD Claude, *Jusqu'au bout de la terre. Parcours d'un géographe*, Arthaud, Paris, coll. « Société des explorateurs français », 2005, 366 p., isbn 2-70039-619-7
- DRESCH Jean, *Un géographe au déclin des empires*, François Maspéro, Paris, coll. « Hérodoté », 1979, 261 p., isbn 2-7071-1052-3
- DURAND-DASTÈS François, *Systèmes et modèles. La Mémoire de Gaïa, larmes et lectures de cartes, le particulier et le général et autres textes*, CD-Rom, Géographie-cités (CNRS), 1999
- FRÉMONT Armand, *Algérie (El Djazair) : les carnets de guerre et de terrain d'un géographe*, François Maspéro, Paris, coll. « Hérodoté », 1982, 277 p., isbn 2-7071-1335-2
- FRÉMONT Armand, *Géographie et action. L'Aménagement du territoire*, Arguments, Paris, coll. « Parcours et paroles », 2005, 218 p., isbn 2-0821-0311-0 / 2-909109-32-1
- GEORGE Pierre, *Le Métier de géographe, un demi siècle de géographie*, Armand Colin, Paris, 1990, 249 p., isbn 2-200-37220-5
- LÉVY Jacques, *Egogéographies*, L'Harmattan, coll. « Géotextes », Paris, 1995; rééd. 2000, 188 p., isbn 2738436501
- MOULIN Brigitte, PLET Françoise (dir.), *Autour de Raymond Guglielmo. Géographie et contestations*, éditions du CREV, Paris, 1991, 214 p., isbn 2-9505684-0-8
- NICOLAS Henri, PÉLISSIER Paul, RAISON Jean-Pierre, (dir.), *Un géographe dans son siècle, actualité de Pierre Gourou*, Karthala, Paris, coll. « Hommes et sociétés », 2000, 338 p., isbn 2-84586-100-1
- PINCHEMEL Genviève et Philippe, *Géographie. Une intelligence de la terre*, Arguments, Paris, coll. « Parcours et paroles », 2005, 296 p., isbn 2-909109-33-x
- PINCHEMEL Philippe, *Philippe Pinchemel. En face de la Terre*, UMR Géographie-cités / GDR Libergéo, Paris, 2003, (CD-Rom)
- PHILIPPONNEAU Michel, *Géographie et action, introduction à la géographie appliquée*, Armand Colin, Paris, 1960, 227 p.
- PRODIG, *Répertoire des géographes français*, CNRS-UMR-PRODIG, 2002, 346 p., isbn 2-901560-49-0

RONCAYOLO Marcel, *Lectures de villes. Formes et temps*, Parenthèses, Marseille, coll. «Eupalinos - Culture, histoire et société», 2002, 386 p., isbn 2-86364-622-2

SAUTTER Gilles, *Parcours d'un géographe. Des paysages aux ethnies, de la brousse à la ville, de l'Afrique au monde*, Arguments, Paris, 1993, 2 vol., 708 p., isbn 2-909109-10-0, 2-909109-10-0

**Rééditions de classiques
et textes disponibles dans les grandes
collections de poche**

DARDEL Éric, *L'Homme et la Terre. Nature de la réalité géographique*, PUF, Paris, coll. «Nouvelle encyclopédie philosophique», 1952, 133 p.; rééd. éditions du CTHS, Paris, coll. «Format», 1990, isbn 2-7355-0200-7 (réédition avec une présentation de Philippe Pinchemel et Jean-Marc Besse)

DEMANGEON Albert, *Le Déclin de l'Europe*, Payot, Lausanne, 1920; rééd. Librairie Guénégaud, Paris, coll. «Bibliothèque politique et économique», 1973 (reproduction en fac-similé avec ajout d'une préface et d'annexes)

DION Roger, *Essai sur la formation du paysage rural français*, Arrault, Tours, 1934; rééd. Flammarion, Paris, coll. «Géographes», 1991, 1973, isbn 2-08-212807-5 (avec une préface de Pierre Flatrès)

DION Roger, *Histoire de la vigne et du vin en France, des origines au XIX^e siècle*, Flammarion, Paris, coll. «Histoires», 1959; rééd. 1993, 768 p., isbn 2-08-210174-6

FEBVRE Lucien, *La Terre et l'Évolution humaine. Introduction géographique à l'histoire, La Renaissance du Livre*, Paris, 1922; rééd. Albin Michel, Paris, coll. «L'évolution de l'humanité», 1970, 471 p.

FRÉMONT Armand, *France. Géographie d'une société*, Flammarion, coll. «Géographie», Paris, 1988, 290 p.; rééd. Flammarion, Paris, coll. «Champs», 1997, 352 p., isbn 2-0808-1388-9, (3^e édition revue)

FRÉMONT Armand, *La Région, espace vécu*, PUF, Paris, coll. «SUP-Le géographe», 1976, 223 p.; rééd. Flammarion, Paris, coll. «Champs», 1999, 288 p., isbn 2-08-081429-x, (3^e édition revue)

LACOSTE Yves, *La Légende de la Terre*, Flammarion, coll. «Légende», 1996, 225 p., isbn 2-08-035446-9 (édition grand format avec des illustrations en couleurs); rééd. coll. «Champs», 2000, 148 p., isbn 2-08-081465-6

LACOSTE Yves, *Paysages politiques. Braudel, Gracq, Reclus...*, Librairie générale française, Paris, coll. «Le Livre de poche», série «Biblio essais», 1990, 284 p., isbn 2-253-05275-2

RECLUS Élisée, *Histoire d'un ruisseau*, Hetzel, Paris, coll. «Bibliothèque éducation récréation», 1881, 256 p.; rééd. Actes Sud, Arles, coll. «Babel», 1995, 216 p., isbn 2-7427-0575-9

RECLUS Élisée, *Histoire d'une montagne*, Hetzel, Paris, coll. «Bibliothèque éducation récréation», 1880, 255 p.; rééd. Actes Sud, Arles, coll. «Babel», 1998, 226 p., isbn 2-7427-1685-8

RECLUS Élisée, *Du sentiment de la nature dans les sociétés modernes et autres textes*, Éditions Premières Pierres, Charenton, 2002, 210 p., isbn 2-913534-04-x

(anthologie composée, présentée et annotée
par Joël Cornuault)

VIDAL DE LA BLACHE Paul, *Tableau de la géographie
de la France*, Hachette, Paris, 1903
(en ouverture de la grande *Histoire de France
depuis les origines jusqu'à la Révolution*,
dirigée par Ernest Lavisse); rééd. La Table
Ronde, Paris, coll. «La petite vermillon», 1994,
394 p., isbn 2710306425

VIDAL DE LA BLACHE Paul, *La France de l'Est
(Lorraine-Alsace)*, Armand Colin, Paris, 1917,
280 p.; rééd. La Découverte, Paris, coll.
«Hérodote», 1994, 285 p., isbn 2-7071-2346-3
(édition présentée par Yves Lacoste)

WEULERSSE Jacques, *Noirs et Blancs. À travers
l'Afrique nouvelle: de Dakar au Cap*,
Armand Colin, Paris, 1931, 243 p.; rééd. CTHS,
Paris, 1993, isbn 2-7355-02767 (réédition
avec préface et bibliographie de Pierre Gourou)

A-Z

- Ancel, Jacques 32
 Auriac, Franck 42, 112, 116
- Bachelard, Gaston 110
 Bailly, Antoine 116
 Baulig, Henri 94, 161
 Beaujeu-Garnier, Jacqueline 74, 109, 111, 114, 140
 Berdoulay, Vincent 94
 Béringuier, Christian 114
 Berque, Augustin 122
 Berry, Brian 111
 Bertin, Jacques 72, 82
 Bertrand, Georges 31, 45, 106, 144
 Birot, Pierre 71
 Blache, Jules 71
 Blanchard, Raoul 23, 64, 67, 95, 102, 133, 135
 Bonnemaison, Joël 50, 117
 Bouchayer, Aimé 133
 Bourdieu, Pierre 42
 Bourgeois, Robert (général) 27
 Braudel, Fernand 40, 108, 163
 Briand, Aristide 131
 Brunet, Pierre 71
 Brunet, Roger 45, 51, 71, 81, 112, 115, 116, 120, 143
 Brunhes, Jean 24, 31, 60, 61, 68, 99, 101, 134
- Cauvin, Colette 81
 Chamussy, Henri 110
 Chataigneau, Yves 32
 Chesnais, Michel 43
 Chevalier, Jacques 50
 Chevalier, Jean-Pierre 88
 Cheylan, Jean-Paul 80
 Cholley, André 34, 36, 97, 100, 102, 108, 133, 134, 158
 Chombart de Lauwe, Paul-Henri 108
 Christaller, Walter 43
 Claval, Paul 50, 109, 117, 156
 Clémentel, Étienne 132
 Clerc, Pascal 88
- Dardel, Éric 50, 122
 Dauphiné, André 81
 Dautry, Raoul 138
 Davis, William Morris 25
 Debarbieux, Bernard 50, 122
 Deffontaines, Pierre 71, 158
 Demangeon, Albert 30, 32, 51, 60, 64, 66, 67, 95, 97, 104, 131, 134-136, 160, 161
 Derruau, Max 30, 158
 Dessus, Gabriel 136
 Di Meo, Guy 50
 Dollfus, Olivier 109, 158, 159
 Dresch, Jean 34, 37
 Dubois, Marcel 20, 26
 Duby, Georges 32
 Durand, Marie-François 162
 Durand-Dastès, François 45, 163
- Febvre, Lucien 29, 103
 Ferrier, Jean-Paul 116, 122
 Flatrès, Pierre 71
 Foncin, Myriem 135
 Fourastié, Jean 37
 Frémont, Armand 50, 121, 141, 142
- Gallais, Jean 151
 Gallois, Lucien 24, 94-96, 100, 135, 152, 154
 George, Pierre 37, 51, 72, 101, 102, 105, 109, 111, 126, 137, 140, 156, 161
 Goblet, Yves-Marie 32, 138
 Gottmann, Jean 36, 108, 136, 159
 Gourou, Pierre 106, 151, 156
 Grataloup, Christian 159, 162
 Gravier, Jean-François 136, 138
 Guermond, Yves 43
 Guglielmo, Raymond 114, 116, 140
- Haggett, Peter 43, 111
 Harvey, David 43
 Hauser, Henri 132
 Hérin, Robert 50, 142
 Herriot, Édouard 133
 Himly, Auguste 26
- Jean-Brunhes Delamarre, Mariel 71
 Juillard, Étienne 38, 74, 140
- Kayser, Bernard 140
 Kuhn, Thomas S. 12, 103, 104, 105
- Labasse, Jean 38, 74, 102, 105, 109, 114, 140, 141
 Lacoste, Yves 52, 111, 114, 117, 141
 Laffitte, Louis 132
 Lavissee, Ernest 131
 Le Berre, Maryvonne 110
 Le Lannou, Maurice 37, 101
 Levainville, Jacques 32, 132, 135
 Levasseur, Émile 16, 25, 146
 Lévy, Jacques 48, 52, 113, 116, 162
 Lorin, Henri, 32
- Marchand, Bernard 112
 Marchand, Jean-Pierre 45
 Margerie (de), Emmanuel 27
 Martonne (de), Emmanuel 24, 26, 27, 30, 60, 62, 64, 76, 94, 95, 97, 103, 135
 Mendès-France, Pierre 140
 Meynier, André 30, 71
 Mitterrand, François 116
 Monbeig, Pierre 151
- Nicolas-Obadia, Georges 112, 120
- Ozouf-Marignier, Marie-Vic 58
- Pardé, Maurice 133
 Passerat, Charles 30
 Péguy, Pierre-Charles 45, 143
 Pélissier, Paul 156
 Perroux, François 108
 Phlipponneau, Michel 36, 109, 140
 Piaget, Jean 110, 113
 Pinchemel, Philippe 43, 60, 111, 120, 140
 Pinchemel, Philippe et Geneviève 45, 159
 Pitte, Jean-Robert 117
 Piveteau, Jean-Luc 116, 122
 Poirier, Louis 36, 108
 Pumain, Denise 43, 49, 81, 120
- Racine, Jean-Bernard 111, 113, 116
 Raffestin, Claude 112, 116, 122
 Ratzel, Frédéric 29
 Reclus, Élisée 16, 25, 146, 152, 154
 Reclus, Onésime 152
 Renard, Jean 50, 141
 Retaillé, Denis 162
 Rey, Violette 43
 Reymond, Henri 111, 112, 120
 Reynaud, Alain 111
 Rhein, Catherine 94
 Robic, Marie-Claire 58, 94, 97
 Rochefort, Michel 105, 141
 Rochefort, Renée 121
 Rouge, Maurice-François 108, 139
 Roumegous, Micheline 88
- Saïd, Edward 167
 Saint-Julien, Thérèse 43, 49, 81
 Sanders, Lena 49, 81
 Sanguin, André-Louis 117
 Sautter, Gilles 156
 Sauvy, Alfred 35, 157
 Siegfried, André 32
 Sion, Jules 30, 95, 98, 106
 Soja, Edward 48
 Sorre, Maximilien 31, 37, 95, 97, 108, 161
- Thomas, Albert 132
 Tricart, Jean 31, 34, 71, 106, 108, 162
- Vacher, Antoine 30
 Vallaux, Camille 101, 135
 Verne, Jules 16, 25
 Vidal de La Blache, Paul 4, 12, 20, 24, 26, 27, 29, 31, 58, 59, 64, 66, 68, 93-104, 126, 129, 131-135, 138, 144, 148, 150, 152, 154, 161, 162
 Vilar, Pierre 32
 Voiron-Canicio, Christine 81
- Wallerstein, Emmanuel 163
 Waniez, Philippe 81
 Weulersse, Jacques 137
- Zimmermann, Maurice 101

p. 59 Cliché Jean Vigne. p. 61 © CNRS Éditions, 2005. Cliché : Jean Vigne. p. 63 fig. 3 © D.R. Cliché : Jean Vigne; fig. 4 © D.R. Cliché : Jean Vigne p. 65 Cliché : Jean Vigne. p. 69 Cliché : Jean Vigne. p. 73 fig. 7 © Presses universitaires de France, 1968. Cliché : Jean Vigne; fig. 8 © Mouton et C^{ie} (Paris-La Haye)/Gauthier-Villars/École pratique des hautes études. Cliché : Jean Vigne. p. 75 © Ophrys, 1974. Cliché : Jean Vigne. p. 79 Pour l'ouvrage : Belin/RECLUS, 1991; pour l'image satellite : © Spot Images, 1989. Cliché : Jean Vigne. p. 83 © GIP RECLUS, 1992. Cliché : Jean Vigne. p. 85 Pour l'ouvrage : © La Documentation française, 2002; pour la cartographie : © AEBK- juin 2001. Cliché : Jean Vigne. p. 130 Cliché : Jean Vigne. p. 144 Pour l'ouvrage : © Belin, 1997; pour l'illustration : © GIP RECLUS (R. Brunet). Cliché : Jean Vigne. p. 147 Cliché : Jean Vigne

18 GEORGE Pierre, « L'illusion quantitative en géographie », in *La Pensée géographique française contemporaine*, Presses universitaires de Bretagne, 1972. © Presses universitaires de Bretagne, Saint-Brieuc, 1972. Cliché : Jean Vigne. 19 BRUNET Roger, « Les nouveaux aspects de la recherche géographique : rupture ou raffinement de la tradition ? », in *L'Espace géographique*, n° 2, tome I, Doin, 1972 © Doin, 1972. Cliché : Jean Vigne. 20 COLLECTIF, « Le spectre du scientisme », in *Hérodote*, n° 3, 1976. © François Maspero. Cliché : Jean Vigne. 21 *Espaces-Temps*, n° 4, 1976. © D.R. Cliché : Jean Vigne. 22 Groupe Dupont, *Géopoint 1976*, universités de Lausanne et Genève. 23 SMADJA Joëlle, *Histoire et devenir des paysages en Himalaya, représentation des milieux et gestion des ressources*, CNRS Éditions, 2005. © Joëlle Smadja/CNRS. 24 Données : base Indigo/IRD. Cartes : Frédéric Thomas, Pier-Luigi Rosa, Rainer Zaiss. © IRD. 25 © Cyril Gosme. 26-29 Cliché : Jean Vigne. 33 Space photos © NASA.

Crédits
iconographique

cahier iconographique :

1 RECLUS Élisée, *L'Homme et la Terre*, tome I, Librairie universelle, 1905. Cliché : Jean Vigne. 2 *Annales de géographie*, vol. XVI, n° 88, 15 juillet 1907. © D.R., Cliché : Jean Vigne. 3 RECLUS Élisée, *Nouvelle Géographie universelle, la Terre et les Hommes*, tome XVII : « Les Indes occidentales », Hachette, 1881. Cliché : Jean Vigne. 4 BRUNET Roger (dir.), *Géographie universelle*, tome : « Amérique latine », Belin/Reclus, 1991. © Belin/Reclus, 1991. Cliché : Jean Vigne. 5 © Fond de la bibliothèque du Centre de géographie, Paris. Cliché : Jean Vigne. 6 © Librairie Jules Tallandier, 1979. Cliché : Jean Vigne. 7 © Librairie José Corti, 1958. Cliché : Jean Vigne. 8 VIDAL DE LA BLACHE Paul, *Atlas général Vidal-Lablache*, Armand Colin, 1918. Cliché : Jean Vigne. 9 COLLECTIF, *Atlas de Normandie*, Caen, 1968-1970. © D.R., Cliché : Jean Vigne. 10 *Atlas de France*, vol. « Transports et Énergie », La Documentation française, RECLUS, 2002. © RECLUS, 2000. Cliché : Jean Vigne. 11 ROZENBLAT Cécile, CICILLE Patricia, *Les Villes européennes, analyse comparative*, La Documentation française / Datar, 2002. © MGM-UMR Espace, 2000. Cliché : Jean Vigne. 12 *Annales de géographie*, vol. LVI, janvier-mars 1947, n° 301, Armand Colin. © Armand Colin. Cliché : Jean Vigne. 13 *La Nouvelle Critique*, n° 15, avril 1950. Cliché : Jean Vigne. 14 GEORGE Pierre, GUGLIELMO Raymond, KAYSER Bernard, *La Géographie active*, Presses universitaires de France, 1964. © Presses universitaires de France, 1964. Cliché : Jean Vigne. 15 LABASSE Jean, *L'Organisation de l'espace, éléments de géographie volontaire*, Hermann, 1966. © Hermann, 1966. Cliché : Jean Vigne. 16 PHILIPPONNEAU Michel, *Géographie et action, introduction à la géographie appliquée*, Armand Colin, 1960. © Armand Colin, 1960. Cliché : Jean Vigne. 17 BEAUJEU-GARNIER Jacqueline, *La Géographie, méthodes et perspectives*, Masson, 1971. © Masson, 1971. Cliché : Jean Vigne.

Cet ouvrage est édité par l'**adpf** association pour la diffusion de la pensée française ●

Chef de la Division de l'écrit et des médiathèques, Ministère des Affaires étrangères : Yves Mabin

Directeur de l'Association pour la diffusion de la pensée française : Jean de Collongue

Directeur des éditions : Paul de Sinety

Responsables d'édition : Nicolas Peccoud, Bérénice Guidat

Iconographe : Laurence Geslin

Administration : Catherine Grillat

Mis en page par Csaba Mészáros, imprimé par Technostampa, à 12 500 exemplaires, en janvier 2006.

Avec les remerciements des auteurs à François Neuville.

Les textes publiés dans ce livret et les idées qui peuvent s'y exprimer n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs et ne représentent en aucun cas une position officielle du ministère des Affaires étrangères.

Toutes les recherches ont été entreprises afin d'identifier les ayants droit. Les erreurs ou omissions éventuelles signalées à l'éditeur seront rectifiées lors des prochaines éditions.

Titres disponibles

« Auteurs »

Arthur Rimbaud
Balzac
Berlioz écrivain
Chateaubriand
Claude Simon
Édouard Glissant
George Sand
Georges Bernanos
Gilles Deleuze
Henri Michaux
Hugo
Jacques Derrida
Jean-Paul Sartre
Jules Verne
Julien Gracq
Lévi-Strauss
Marcel Proust
Maurice Merleau-Ponty
Nathalie Sarraute
Oulipo
Paul Claudel
Paul Ricœur
Romain Gary
Saint-John Perse
Stéphane Mallarmé
Yves Bonnefoy

« Livres français »

Architecture en France
Cinéma français
Cinq siècles de mathématiques en France
Des poètes français contemporains
Écrivains voyageurs
L'Essai
Histoire et historiens en France depuis 1945
Musiques en France
La Nouvelle française contemporaine
Le Roman français contemporain
Sport et littérature
Le Théâtre français
Théâtre français contemporain

France / Arabies
France / Brésil
France / Chine
France / Grande-Bretagne
France / Russie
La France et l'Olympisme
Le Tour en toutes lettres

« Débats d'idées »

200 ans de Code civil
Biodiversité et changements globaux
La France de la technologie
Johannesburg 2002.
Sommet mondial du développement durable
Nourrir 9 milliards d'hommes
Transcriptions d'architectures

●
Diffusion et distribution :

La Documentation française
124, rue Henri Barbusse
93 308 Aubervilliers cedex